

Le dictionnaire de ma vie

Louis Chedid

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LOUIS CHEDID

LE DICTIONNAIRE DE MA VIE



KERO

Louis Chedid

LE DICTIONNAIRE
DE MA VIE

KERO

Collection dirigée par Christian de Villeneuve
Un ouvrage publié sous la direction de Clarisse Cohen

On dit qu'un écrivain qui se livre,
c'est un peu comme un canard qui se confie
Au fil des pages, je me suis fait l'effet de ce
palmipède qui entrouvre sa patte et dévoile
quelques mètres carrés de sa mare secrète.
Et, à ma grande surprise, moi, le réputé
discret, j'ai pris un malin plaisir à passer
au confessionnal et à fabriquer de mes
propres mains ce dictionnaire peu académique.
En espérant que le plaisir soit partagé,
je vous en souhaite bonne lecture.

Louis



A

Artiste

*« Mieux vaut transmettre un art à ses enfants
que de leur léguer mille pièces d'or. »*

Proverbe chinois

Ce proverbe semble avoir été écrit pour moi. Il paraît que mon arrière-grand-mère maternelle, en plus d'être une « tueuse » au bridge, taquinait le luth arabe avec dextérité. À part cela, avant moi, je n'ai pas eu connaissance d'une quelconque prédisposition pour la musique dans la famille. Ma mère en revanche, Andrée Chedid, fut et demeure, comme beaucoup le savent, un grand écrivain (j'ai du mal avec l'écriture inclusive), poétesse, auteur de pièces de théâtre, artiste accomplie dans son domaine. C'est elle, sans aucun doute, qui m'a transmis le goût de la création et a défriché le terrain.

Artiste, j'aime à penser que le mot est dérivé de « artisan », qui « cent fois sur le métier remet son ouvrage » jusqu'à ce qu'il en soit satisfait. C'est ce que je ressens lorsque j'écris au stylo ou tape sur mon ordinateur, que je répète inlassablement les mêmes accords sur ma guitare ou mon piano, à la poursuite de la mélodie idéale pour les mots que j'ai trouvés, quand j'enregistre avec mes musiciens, chicanant sur le moindre détail. L'inspiration passe d'abord par le cœur, mais ce sont les mains qui traduisent en mots ou en notes ces pensées, ces sentiments, ces ressentis intimes. Je suis un travailleur manuel qualifié en émotion.

De la maternelle jusqu'à l'âge de huit ans, je fus un élève modèle. Prix d'excellence, tableau d'honneur. Un « loulou » comme les adultes en rêvent. Mes bulletins resplendissaient de notes frôlant les vingt sur vingt, et j'étais très souvent dans les trois premiers de ma classe.

Et puis, soudain, la machine s'est détraquée et l'élève en or s'est transformé en cancre indécrottable. Pourquoi ? Aujourd'hui encore, je ne saurais l'expliquer. J'ai totalement occulté l'événement qui m'a

fait tomber de Charybde en Scylla. Peut-être qu'un jour, sous hypnose ?... J'imagine que les horaires matinaux, les brimades et sanctions en tout genre, les mots blessants d'adultes indécats, l'autorité abusive, tout cela a contribué à me dégoûter de la discipline et de l'effort d'écouter, d'apprendre.

Moi qui étais dans les premiers rangs, je me retrouvais au fond de la classe, somnolent à côté du radiateur, tel un zombie imperméable à la moindre tentative pédagogique. Pour tromper cet ennui quotidien, je m'imaginais d'autres vies où la contrainte n'existerait pas. Prisonnier dans ma vie mais libre dans ma tête, ma voie était toute tracée. D'autant qu'à la maison, j'avais chaque jour sous les yeux une adulte (ma mère en l'occurrence) qui semblait vivre au rythme de son humeur, se réveillant à des heures bien plus acceptables, restant en chemise de nuit jusque tard dans la matinée, prenant son petit déjeuner confortablement installée dans son lit, tandis qu'elle pianotait sur sa machine à écrire Hermès vert tilleul. Je n'ai sûrement pas compris tout de suite en quoi consistait ce travail, mais je l'ai trouvé très à mon goût. « Quand je serai grand, je veux faire comme maman. » Tel aurait pu être le mantra de mes huit ans.

Ma vocation d'artiste vient de là, de ma soif d'indépendance et de mon goût immodéré pour la liberté. Dans mon esprit, cela signifiait tout bêtement se coucher à point d'heure, faire la grasse matinée... Des vacances perpétuelles en somme. Travailler, certes, mais en s'amusant. Et ne rendre de comptes à personne. Tout le contraire de ce que je vivais. J'allais à l'école comme à l'abattoir. Mathématiques, sciences naturelles, géographie, histoire... « On ne peut rien faire entrer dans cette sacrée caboche ! se lamentaient mes professeurs. Ça lui rentre par une oreille pour ressortir par l'autre. » Heureusement qu'entre ces deux oreilles, j'avais inventé un monde autrement alléchant que celui que l'on me proposait.

Artiste. Le mot me plaisait tant que j'avais décidé que le jour de ma levée d'écrou, j'en deviendrais un. Au fil des années qui me rapprochaient de ma libération, voulant me faire une opinion sur ce qui me conviendrait le mieux, j'ai tâté un peu de tout. J'ai commencé par les arts plastiques : pâte à modeler, tour à poterie, peinture à la gouache, dessin aux crayon feutre. Pleins d'une admiration totalement subjective pour mon talent naissant, mes parents ont longtemps affiché sur les murs de leur salon quelques-unes de mes œuvres encadrées avec amour. Concernant la peinture, et comme j'étais paresseux de nature et hostile à tout apprentissage,

je me suis orienté vers l'abstraction lyrique, influencé en cela par le peintre Georges Mathieu, très en vogue à l'époque. Je l'avais aperçu dans des émissions de télévision, perché sur un escabeau et balançant des seaux entiers de peinture sur des toiles gigantesques étalées par terre. C'est lui qui créa la pièce de dix francs en 1974, et le logo d'Antenne 2 l'année suivante. Ses œuvres se vendaient comme des petits pains, au grand dam de peintres plus académiques. La technique, abstraite et ludique, qui consistait à déverser sur la toile des tubes de gouache et à les écraser ensuite avec le doigt m'emballa sur-le-champ. Pas besoin de connaissances particulières pour cela (pensais-je à tort). Pendant des heures, sur des feuilles de papier A4 posées au sol et collées les unes aux autres, je transformais ma chambre en atelier d'artiste, jetant sur ma toile de fortune les couleurs de l'arc-en-ciel et créant toutes les formes géométriques imaginables : lignes droites, courbes, ronds, carrés, triangles. Je me sentais « artiste ». J'étais aux anges et je sortais de mon antre peinturluré de la tête aux pieds.

Et puis un jour, je devais avoir treize ans, en descendant chercher je ne sais plus quoi dans la cave, je suis tombé en arrêt devant une guitare espagnole qui trônait fièrement au milieu d'un capharnaüm indescriptible d'ustensiles obsolètes et de meubles au rebut. Il lui restait quatre cordes sur six. C'était déjà bien assez pour quelqu'un qui n'en avait jamais joué et savait encore moins comment l'accorder. Rien de nouveau sous le soleil, me direz-vous, mais qui n'a pas rêvé de faire partie d'un groupe ou de devenir chanteur dans les années 1960 ? Bill Haley, Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Little Richard, Ray Charles, les Beatles, les Stones, et j'en passe, voilà quel était notre quotidien musical. Une révolution planétaire qui s'appelait le rock'n'roll. Difficile de résister à un tel tsunami. J'ai remonté la guitare dans ma chambre sans trop savoir ce que j'allais en faire, je me suis assis devant le miroir, j'ai posé l'instrument sur mes genoux et, comme je l'avais vu à la télé, j'ai mis ma main gauche sur le manche. Avec le pouce de la main droite, j'ai fait sonner quelques notes au hasard. En découvrant mon reflet dans la glace et en me voyant dans cette posture, je me suis senti parfaitement à ma place. J'en ai des frissons rien qu'à y repenser ! Personne n'était musicien dans la famille et certains, que je ne nommerai pas, chantaient faux comme des casseroles. Comble de malchance, ma sœur Michelle, mon aînée de trois ans, avait pris des cours de piano avec une vieille prof acariâtre dénuée de toute pédagogie. La pauvre ressortait de cette heure de cauchemar en larmes et répétait à qui voulait l'entendre qu'elle détestait, en vrac,

la prof, le piano et la musique. Mes parents avaient donc décidé qu'ils n'infligeraient pas le même supplice au petit dernier. Avec le recul, je songe qu'ils ont fort bien fait, car une éducatrice comme celle-là aurait pu me dégoûter à vie de la musique.

Moi qui étais un adolescent timide et totalement inhibé, incapable de parler à une fille sans penser qu'elle allait me trouver crétin et moche, je m'inventais un avenir plein d'applaudissements, de récompenses et de demoiselles en pâmoison. Dans les classes mixtes, je pianotais en plein cours, les yeux fermés sur mon pupitre, afin d'impressionner mes voisines et de leur faire croire que j'étais un pianiste virtuose. À d'autres, je prétendais réaliser des courts-métrages et écrire un scénario, j'affirmais que mes parents connaissaient des célébrités (ce qui au demeurant était vrai). Quand on me demandait : « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? », je répondais : « Artiste, je serai un artiste. » On me rétorquait souvent : « Mais artiste, c'est vague, ça. Dans quelle discipline ? »

Je répondais : « Le cinéma », parce que, pour moi, cet art synthétisait tous les autres : photo, décor, écriture, musique, jeu, mise en scène. Mes parents n'étaient pas rassurés pour moi. « Mais de quoi vivras-tu ? Il y a très peu d'élus dans ces métiers. Passe ton bac d'abord. » Bizarrement, je n'avais aucun doute, j'étais persuadé que je gagnerais ma vie ainsi. D'où me venait une telle conscience (ou inconscience ?), je l'ignore. Je réussirais, point final. Ce qui semblait un aveuglement ou une fanfaronnade avait pour moi la force de l'évidence.

J'ai fini par décrocher mon bac en septembre 1968 à l'oral de rattrapage. J'avais vingt ans (c'est dire le champion que j'étais !). C'est sans doute la principale raison qui explique l'affection particulière que j'ai gardée pour ce mois de mai tant décrié de nos jours. Pour les jeunes qui ont connu l'avant-68, l'après fut quand même tout autre chose. Un sentiment d'émancipation et de liberté inédites envahissait nos esprits d'adultes en devenir. Des slogans appelaient à plus de justice, les idées humanistes flottaient dans l'air. Je n'étais pas encore majeur (la majorité était à vingt et un ans à l'époque), mais réussir cet examen signifiait la fin des contraintes et le début du libre arbitre : maintenant, c'est moi qui décidais. Je me sentais comme un prisonnier qui a fait son temps et se retrouve enfin au grand air, sans bien réaliser encore que l'espace devant lui s'est ouvert de manière gigantesque.

Ma première envie étant de devenir réalisateur, et toutes les facs françaises ayant fermé leurs portes *sine die* pour cause de révolution,

je m'inscrivis dans une école de cinéma à Bruxelles. Je me souviens comme si c'était hier de l'appartement dans lequel j'ai vécu pendant cette année et demie. De ces mots belges qui m'ont tant fait rire quand je les ai entendus pour la première fois, le *chicon* pour l'endive, la *loque* pour le chiffon, le verbe *savoir* qui signifiait pouvoir (« tu sais venir en voiture me chercher demain ? » au lieu de « tu peux... ? »), sans oublier les *septante*, *nonante* et l'incontournable *une fois*.

Qui n'a pas éprouvé, arrivé au seuil de sa vie de « grande personne », ce mélange d'excitation et de peur en attaquant la première marche ? J'avais trouvé à Paris un boulot de stagiaire monteur qui me fit abandonner plus vite que prévu mes études bruxelloises. Cela consistait à trier les rushes, vérifier les collures sur la pellicule, aller chercher des sandwichs et des cafés. Être un peu au garde-à-vous. Mais c'était un premier boulot et, quoi qu'on en dise, la vraie légitimité professionnelle vient avec la première paie. Je touchais 1 200 francs par mois, l'équivalent de 200 euros aujourd'hui. Le jour où je reçus ce fameux premier chèque, je le regardai sans y croire. Si je n'en avais pas eu besoin, je l'aurais gardé comme talisman pour la suite. Avec ce chèque, j'étais passé de l'amateur utopiste et rêveur au professionnel. Et, même si ça n'était pas encore tout à fait ça, je gagnais ma vie dans le milieu que je m'étais choisi. L'argent n'a d'autre valeur que de valider, à mes yeux et à ceux des autres, le bien-fondé de mon choix de vie, et les droits d'auteur que m'envoie la Sacem¹ tous les trimestres sont comme un cadeau inattendu mesurant à la manière d'un baromètre l'intérêt suscité par mes chansons, nouvelles ou anciennes.

Quand on a la chance de durer dans ces métiers et que l'on se demande pourquoi, la seule réponse valable est : le travail. Il n'y a que ça de vrai. Tous les artistes que j'ai connus à mes débuts et qui sont encore là aujourd'hui sont des bosseurs invétérés, qui pensent quotidiennement à leur prochain disque ou spectacle.

Contrairement à l'idée reçue selon laquelle un artiste devrait passer ses nuits sur les *dance floors* à boire jusqu'au coma éthylique, à fumer des pétards ou à sniffer de la coke, en naviguant d'une conquête à l'autre pour grossir son tableau de chasse, satisfaire son ego et atteindre des degrés de créativité surnaturelle, la vérité est tout autre. Par expérience, on est bien plus prolifique en pleine forme qu'au fond du trou. D'où vient cette idée farfelue qu'il faudrait souffrir pour accoucher d'une œuvre digne de ce nom ? Comme ce fameux « club des 27 » pour médias en quête de sordide

et qui compte, par ordre de sortie de scène : Robert Johnson, Jimi Hendrix, Brian Jones, Janis Joplin, Jim Morrison, Kurt Cobain, Amy Winehouse, disparus bien avant leur heure... Ce Panthéon, quelle tristesse ! À mes débuts, tous les musiciens fumaient au moins de l'herbe, quand ils ne prenaient pas des drogues dures. J'en ai vu pas mal disparaître, d'autres devenir fous ou totalement apathiques.

Je suis un excessif de nature. Si je bois, un seul verre ne me suffit pas, si je mange, c'est pareil. Quand j'ai arrêté de fumer, j'en étais à trois paquets par jour. Chez moi, c'est tout ou rien. Cette digression pour expliquer que, lorsqu'un musicien me tendait le joint fatidique, je refusais systématiquement en sachant qu'accepter, c'était ouvrir la boîte de Pandore et risquer de plonger dans les abysses. J'ai connu une Joëlle, jolie comme un cœur, jeune femme intelligente au caractère bien trempé, qui, plus par mondanité que par goût, s'est retrouvée embringuée dans une dépendance à l'héroïne sans retour. Sachant que j'étais dans la musique, elle m'appelait vers 3 heures du matin de je ne sais où pour me demander d'avertir Bob Dylan qu'on voulait l'assassiner. J'avais beau lui expliquer que je ne le connaissais pas personnellement, elle n'en démordait pas. Cette fille de grands bourgeois parisiens a fini, à moins de trente ans, clocharde sous les ponts de Paris. À la fin de sa vie, elle se baladait avec un sac plastique dans chaque main contenant, outre quelques affaires, des rats crevés qu'elle ramassait au hasard de ses pérégrinations. J'imagine qu'un jour, elle en a eu assez de cette existence. Elle est descendue dans le métro et s'est jetée sous la rame.

Ceux qui en ont réchappé se comptent sur les doigts de la main. En outre, les gens qui boivent ou se droguent font tous du prosélytisme, ils n'aiment pas que les sobres les regardent faire leur affaire. Ça les culpabilise.

« Allez, une taffe, essaie au moins !

– Non, vraiment, ça ne me dit rien du tout. »

J'ai souvent dû passer pour un empêcheur de tourner en rond un peu snob, mais c'est ce qui m'a permis d'être encore là aujourd'hui à vous raconter ma vie.

Il y a aussi cette fable selon laquelle certaines substances feraient planer si haut que grâce à elles on écrirait ses plus grands textes ou ses plus belles mélodies. Quelle utopie ! Moi qui ai observé tout ça d'un œil sobre, j'ai plutôt vu d'excellents musiciens ne plus savoir où poser les doigts sur leur instrument, des auteurs renommés fixer leur stylo en se demandant à quoi servait ce drôle d'objet, ou des

chanteurs incapables d'articuler le moindre mot, scotchés derrière leur micro. Combien se sont écroulés sur les canapés des studios d'enregistrement, quand ils ne roulaient pas sous les consoles de mixage en s'étouffant dans leur vomi ! Un désastre.

Comme je l'évoquais plus haut, et même si cela peut sembler un brin pontifiant, je persiste et signe : seul le travail fait la différence. « Le génie, c'est 5 % d'inspiration et 95 % de transpiration », disait Beethoven, et il savait de quoi il parlait. Une chanson, par exemple, vous poursuit nuit et jour jusqu'à tourner en boucle dans votre premier sommeil et vous obliger à vous relever pour noter ce mot qui vous manquait, ces notes qui feront le pont entre le couplet et le refrain. Un verre d'eau plus tard, on se recouche en se demandant si cet ajout est judicieux, si ça n'était pas mieux avant. Le doute vous taraude. On se relève, on essaie autre chose. C'est comme un casse-tête, une toupie qui tournerait sans fin. Migraineux s'abstenir.

Avec le recul, je sais désormais que pour se dire vraiment artiste, il faut pas mal d'heures de route, et avoir connu des hauts comme des bas. Il est important de bien gérer le succès, mais, plus encore, d'être capable de rebondir après un échec. En plus de quarante années de carrière, j'ai appris à contourner les embûches et à aller davantage à l'essentiel. Cela n'empêche pas que je me retrouve souvent, comme à mes débuts, à suer sang et eau sur ce mot de quelques syllabes qui, tant qu'il ne sera pas rentré dans les notes que je lui ai destinées, va me gâcher ma journée et ma nuit.

L'autre difficulté d'un métier public comme le mien, c'est la notoriété ; en avoir ou pas. Lorsque j'ai sorti mon premier album en 1973, peu de gens l'ont entendu, j'étais inconnu du grand et même du « petit » public. Quand j'allais à des soirées (où l'on ne manque pas de vous demander ce que vous faites dans la vie), plutôt que d'avouer que j'étais chanteur et que je venais de sortir mon premier disque, je répondais, évasif :

« Je fais de la musique... »

J'espérais que cette explication suffirait, mais...

« Pour des films, de la publicité ?

– Non, j'écris des chansons...

– Ah bon, mais pour quel chanteur ?

– Pour moi... »

Je voyais alors mon interlocuteur me dévisager. M'avait-il vu à la télé, entendu à la radio ? Non, je ne lui disais rien. Mais alors, rien du tout. La conversation s'arrêtait souvent là. J'ai eu la chance de sortir de l'anonymat assez vite, comparé à d'autres qui n'y sont jamais arrivés malgré un talent certain.

Comme un menuisier qui, à moins d'un miracle, mettra quelques années avant de réussir son premier meuble, un artiste a besoin, lui aussi, d'un apprentissage. On ne devient pas artiste du jour au lendemain. C'est une route sinueuse peuplée de cauchemars récurrents. Un jour au pinacle, le lendemain jeté aux abysses. Les lazzis succédant aux éloges. L'angoisse de la feuille blanche, du trou de mémoire avant d'entrer en scène, la peur de mécontenter tous ces gens qui se sont déplacés pour nous et qu'ils ressortent du concert en pensant : « Plus jamais je n'irai voir ce type. »

Et pourtant, c'est aussi un rêve d'enfant devenu réalité. Faire partie de cette troupe de saltimbanques qui parlent au cœur des gens, disent tout haut ce que les autres pensent tout bas, vous font sourire ou pleurer, réfléchir, danser aussi, qui rentrent dans votre voiture, votre appartement... et ces petits morceaux d'émotion, tels des avions de papier qui volent jusqu'à votre oreille pour devenir, parfois, des « madeleines » pour la vie.

Voilà mon travail, et je n'en changerais pour rien au monde.

B

Balbutiements

« Un voyage de mille lieues commence par un pas. »

CONFUCIUS

Fin 1970, je fus engagé comme chef monteur à la Gaumont Actualités, qui avait ses bureaux à Joinville-le-Pont dans les laboratoires GTC (spécialisés dans le développement cinématographique, l'étalonnage et le montage en 16 ou 35 millimètres). À vingt-trois ans, j'étais le plus jeune technicien de l'entreprise. La plupart de mes collègues avaient dépassé la quarantaine, d'autres approchaient de la retraite. On me vit donc arriver avec une certaine méfiance. D'où sortait ce petit jeune qui se retrouvait à un poste qu'ils avaient mis tant de temps à conquérir ?

Les journaux d'actualités Gaumont et Pathé passaient en première partie dans les salles de cinéma, juste avant les esquimaux de l'entracte puis la projection du film. À l'avènement de la télévision, ils perdirent leur raison d'être initiale, qui consistait à informer les spectateurs des derniers événements en France et dans le monde. Le petit écran les obligea à évoluer, sous peine d'avoir chaque semaine un train de retard sur le journal télévisé quotidien. Ils s'attaquèrent alors aux grands reportages, aux portraits d'artistes et aux problèmes de société.

J'adorais manipuler la pellicule, enlever quelques images par-ci, insérer un plan de coupe par-là, piocher dans les rushes et en extraire la « substantifique moelle » pour raconter l'histoire le mieux possible. La musique prenant de plus en plus d'importance dans ma vie, j'étais reconnu comme celui qui utilisait efficacement les morceaux mis à ma disposition. La plupart des réalisateurs qui travaillaient là préféraient le montage académique, où le fond sonore devait être d'une totale discrétion. Sauf un, beaucoup plus jeune que les autres, qui écoutait les mêmes disques que moi et filmait d'une manière plus rock'n'roll que ses confrères. Il avait la trentaine, barbu, les cheveux longs, un foulard de soie autour du cou, veste en daim, boots et jean. Voilà comment je me souviens de

Jean-Pierre Mitrecey la première fois que je l'ai vu dans ma salle de montage. Je devais être en train de monter je ne sais plus trop quoi et il avait été attiré par la bande-son que j'avais choisie. J'étais tellement absorbé par mon travail que je ne sentis pas tout de suite sa présence, ce qui lui laissa le temps de se faire une opinion sur ma méthode.

Quand je me retournai, Jean-Pierre me lança, souriant :

« Dites donc, vous allez faire la révolution ici ! »

Il ne croyait pas si bien dire. Il tourna les talons et moi, prenant cette phrase pour une remarque négative, j'en conclus que j'avais peu de chances de travailler sur l'un de ces reportages. C'est seulement quelques jours plus tard que le rédacteur en chef me convoqua dans son bureau. Il avait la particularité de fumer cigarette sur cigarette, mais jamais jusqu'au bout. Dès qu'elles arrivaient à la moitié, ils les écrasaient dans un énorme cendrier débordant de mégots. Il avait dû lire un article décrétant que les dernières bouffées étaient les plus nocives...

« Dites-moi, Chedid, vous avez rencontré Mitrecey, je crois ?

– Ah oui, monsieur, il est passé dans ma salle de montage, l'autre jour...

– Eh bien, il a dû apprécier ce qu'il a vu, car il m'a demandé de vous mettre sur son prochain sujet. Ça vous dit ?

– Bien sûr que oui, répondis-je sans même savoir encore le cadeau qu'on était en train de me faire.

– C'est un sujet sur le nouveau disque de Serge Gainsbourg : *Melody Nelson*. Vous connaissez ? »

J'avais envie de lui crier : « Si je connais Serge Gainsbourg ? Non, mais vous plaisantez ! C'est un de mes héros ! »

Comme tous ceux de ma génération, je n'écoutais à l'époque que des chanteurs anglo-saxons et croyais dur comme fer que la langue française ne rivaliserait jamais avec les sonorités de l'anglais. Et puis, un matin, j'ai entendu à la radio *Initials BB* et mon opinion a changé d'un coup. Pour la première fois, un « Frenchie » faisait sonner les mots comme un Anglais ou un Américain. Les arrangements du morceau y contribuaient beaucoup aussi. Je me suis mis à écrire mes premiers textes à la suite de ça. Quand *Melody Nelson* est sorti trois ans plus tard, je me suis précipité pour l'acheter. Quelle claque, cet album-concept ! Je l'ai réécouté il y a quelques jours. Il n'a pas pris une ride.

Je me retrouvai donc chargé du montage des images et des interviews de Gainsbourg et Birkin tournées par mon nouvel ami Jean-Pierre. Je m'en pouléchais les babines. Cette première collaboration scella une complicité professionnelle et une belle amitié. Jean-Pierre compte parmi les personnes qui ont changé ma vie. J'étais à l'époque assez discret sur les chansons que j'écrivais, pour mon plaisir, le week-end ou le soir en rentrant du boulot. J'avais acquis un magnétophone Revox qui permettait d'enregistrer sur la première piste (il y en avait deux en tout et pour tout) une guitare et, sur la seconde, de recopier l'enregistrement que je venais d'effectuer en y ajoutant une voix, puis des chœurs, des percussions, un piano, et ainsi de suite... C'était jubilatoire de composer et d'écrire une chanson et de commencer à l'arranger de cette façon. J'en étais arrivé à faire une bande magnétique d'une quinzaine de morceaux que, à part mes intimes, personne n'avait jamais entendus. J'invitai Jean-Pierre à dîner à la maison et, à peine dans l'appartement, il remarqua le Revox posé sur une commode du salon.

« Dis donc, tu es super équipé ! C'est un sacré engin, ce magnéto. C'est pour écouter de la musique que tu l'as acheté ?

- Non, c'est plutôt pour en faire.
- Quel cachottier celui-là ! Tu es musicien ?
- Oui, mais juste comme ça, en amateur.
- Je veux écouter ça ! »

Je me revois après le dîner appuyant, fébrile, sur le bouton PLAY. La bande se mit à tourner et les chansons défilèrent l'une après l'autre. Une heure plus tard :

« C'est vraiment intéressant, il faut absolument le faire écouter à des professionnels. On ne sait jamais. Je connais un directeur artistique chez Barclay, si tu veux, je l'appelle demain et on ira le voir ensemble.

- Pourquoi pas ? Oui, merci, avec plaisir. »

Quelques jours plus tard, ma bande sous le bras, nous allons Jean-Pierre et moi avenue de la Grande-Armée rencontrer François Bernheim, deuxième bon génie de ce conte de fées. Ce garçon venait de produire les Poppys (« Non, non, rien n'a changé... ») et Esther Galil, deux succès phénoménaux coup sur coup. Autant dire qu'il avait le vent en poupe et que le big boss ne pouvait rien lui refuser. Il écouta quelques morceaux et me demanda si je pouvais lui laisser ma bande pour se faire une idée globale. Je ne possédais aucune

copie, mais, malgré le risque de ne plus jamais la revoir, je lui abandonnai mon bébé, qu'il promit de me restituer quoi qu'il advienne. Et il conclut sur cette phrase :

« Je vous rappelle très vite. »

Qui est souvent une façon polie de prendre congé... définitivement. Je suis ressorti de là perplexe, n'espérant aucune suite, juste content d'avoir côtoyé quelqu'un de ce monde inconnu et qui me fascinait, et qu'il ait pris le temps de me recevoir.

Quelques jours plus tard, mon téléphone sonne :

« Allô, bonjour, c'est François Bernheim, nous nous sommes vus chez Barclay.

– Oui, bien sûr...

– Est-ce que vous pourriez passer me voir dans la semaine ? »

Pessimiste que je suis, j'ai aussitôt pensé, il va me rendre ma bande, l'affaire est close. Le rêve terminé.

C'était un mardi. J'avais demandé à mon rédacteur en chef de partir un peu plus tôt ce jour-là, sans dire pourquoi. Ça aurait fait mauvais genre. En fin de soirée, accompagné de Jean-Pierre, j'entrai dans le bureau de François.

« Voilà, Louis, j'ai tout écouté et ça me plaît à tel point que, plutôt que d'enregistrer un simple 45-tours, je vous propose de faire un album entier. »

J'ai dû bredouiller un remerciement et suis ressorti de là sur un petit nuage.

François me présenta les quatre membres du groupe Ophiucus, qui venait d'enregistrer un disque remarquable, et me proposa de travailler avec eux. (J'en profite pour signaler aux amateurs que vous pouvez les écouter sur Spotify, Deezer et autres plateformes, ça vaut vraiment le détour.) Nous nous retrouvâmes à Toulouse au studio Condorcet, dans la rue du même nom. C'était un ancien garage reconverti en studio d'enregistrement. Pour y accéder, on soulevait un rideau en tôle ondulée qui faisait un boucan du diable. À l'intérieur, une grande pièce avec des paravents pour isoler les instruments.

Au fond se trouvait la cabine où l'on enregistrait et mixait le disque. Là, j'ai appris comment placer un micro et lequel choisir pour une guitare, un piano, une batterie ou une voix ; comment

fonctionnait une console, cette table lumineuse truffée de potentiomètres et de boutons ; comment utiliser l'acoustique d'une pièce pour tirer parti de la réverbération naturelle : prises de voix dans les toilettes du studio, guitares enregistrées dans l'arrière-cour ; comment enfin peaufiner le son en jouant sur les fréquences aiguës, médiums ou graves. Et au bout du processus, le mixage à l'ancienne. Dix mains posées sur la console, l'une prête à muter la piste de piano, une autre à ouvrir celle de la batterie, à bouger le potentiomètre pour suivre la voix afin que les mots restent intelligibles sans que l'orchestration soit laissée pour compte.

Aujourd'hui, grâce à l'informatique, on peut automatiser la moindre opération. Pour faire un mix extrêmement complexe, une seule personne suffit. Pomme Z, et l'on revient à tout moment sur l'opération précédente. L'informatique a complètement changé la pratique musicale. Et je ne suis pas de ceux qui s'en plaignent, bien au contraire. Je n'aurais jamais pu créer des morceaux comme « Ainsi soit-il » sans l'avènement de la musique électronique dans les années 1980. Elle a démocratisé les outils et permis à des musiciens en herbe de réaliser des disques chez eux sans avoir à passer par la case onéreuse du studio professionnel.

Comme nous avons beaucoup répété avant d'arriver à Toulouse, ce premier disque fut mis en boîte en une quinzaine de jours, mixage compris. Deux semaines d'apprentissage qui ont compté pour le reste de ma vie de musicien.

Je suis rentré à Paris fier comme Artaban. Je fis écouter l'opus à qui voulait bien l'entendre, reçus mes premières critiques comme des coups de poignard et mes premiers compliments comme des bonbons au miel.

Il fallut alors penser à la pochette et au titre de l'album. C'est toujours une étape complexe. Comment définir en une formule ce que vous avez mis tant de temps à fabriquer ? Pour faire comme beaucoup de groupes anglo-saxons, je ne voulais pas mettre mon visage sur la pochette, au grand désespoir du service commercial de Barclay. Un inconnu qui fait tout pour rester dans l'anonymat, ils trouvaient ça franchement stupide. Pour moi, seules les chansons importaient, pas le chanteur. Erreur de jeunesse ! La responsable de la pochette me présenta Alain Marouani, un photographe de talent. Dans son book, je dénichai l'image d'une biche allaitant son faon qui me plut aussitôt. Les *happy few* qui ont eu ce disque entre les mains savent qu'au verso j'avais condescendu à me laisser tirer le portrait, mais tellement dans l'ombre que, même en cas de triomphe planétaire, je ne risquais pas d'être reconnu dans la rue. Je baptisais

cette naissance discographique : *Balbutiements*. Le jour où je me suis retrouvé avec l'objet enfin terminé en main fut un moment d'une émotion inégalable. Je me souviens avoir posé ce morceau de vinyle sur ma platine et l'avoir écouté en boucle.

J'avais donc signé dans la maison Barclay, et il était de bon ton d'aller faire écouter son opus au Grand Manitou : Monsieur Eddie en personne. Sa secrétaire m'avait donné rendez-vous un vendredi à 18 heures chez lui, avenue de Friedland. Inutile de dire qu'à 18 heures pétantes, mon disque sous le bras, j'avais le doigt sur la sonnette. Un majordome en gants blancs vint m'ouvrir et, me toisant de haut en bas :

« Oui, c'est pour quoi ? »

– Euh, Louis Chedid, j'ai rendez-vous avec M. Barclay pour lui faire écouter...

– Ah bon, très bien, veuillez me suivre. »

Il prit mon manteau de jeune homme peu argenté du bout des doigts, me fit traverser un salon gigantesque où quelques habitués (sa cour de l'époque, j'imagine) se pavanaient en parlant fort et en buvant beaucoup. Le feu crépitait dans la cheminée. Le majordome m'emmena à l'opposé de ces messieurs dames qui me dévisageaient en se demandant qui j'étais, d'où je sortais et ce que je venais faire là à l'heure de l'apéritif.

Il m'indiqua une chaise esseulée sur laquelle je m'assis et, sans me proposer la moindre collation, précisa :

« Monsieur est au téléphone, il ne saurait tarder.

– Très bien », dis-je la gorge nouée, terriblement mal à l'aise.

Les minutes s'égrenèrent, une heure passa, et une autre encore. Souvenir surréaliste qui me hante encore aujourd'hui.

Je me revois tanké sur une chaise Louis je-ne-sais-pas-combien, croisant et décroisant les jambes, observant mes pieds ou les moulures du plafond. La bande d'habitues (qui commence à être passablement éméchée) glousse en me regardant par en dessous et en se parlant tout bas. Je me sens comme un meuble qui ne va pas dans le décor.

Au moment où je songe à m'éclipser discrètement, une porte s'ouvre et Son Altesse, cigare au bec, verre de champagne à la main, débarque pour le grand bonheur de ses courtisans. Il salue tout son

petit monde quand le majordome lui signale qu'au fond, là-bas, il y a quelqu'un qui... Il vient vers moi sans joie ni ennui, sans s'excuser le moins du monde pour ce retard qui va de soi et, froid comme un glaçon, m'assène :

« Comme vous pouvez le voir, mes amis m'attendent pour aller dîner, je n'ai pas le temps d'écouter maintenant. Mais laissez-moi votre disque et revenez, disons... demain à 11 heures, je vous dirai ce que j'en pense. »

Et, sans plus attendre ni me serrer la main, il se retourne, jette négligemment l'album sur une console et part retrouver sa cour.

Je m'en veux encore de ne pas lui avoir répondu : « Mais va te faire voir, Ducon ! Tout Eddie Barclay que tu es, tu n'es qu'un trou du cul ! Tu peux crever avant que je revienne voir ta tronche de cake ! »

Enfin, tous ces noms d'oiseaux qui soulagent quand on se retrouve dans une telle situation. Mais j'avais vingt-cinq ans, je venais d'enregistrer mon premier disque et ce *tycoon* arrogant tenait peut-être mon destin entre ses mains.

Je réponds donc en parfait hypocrite :

« Demain, 11 heures, oui, c'est parfait. Merci, monsieur, et à demain... »

Je suis rentré chez moi, meurtri. Si c'était ça le show-biz, pouahhhh !

Et pourtant, le lendemain à 11 heures, j'étais devant sa porte. Dring ! Le même majordome, le même feu de cheminée, les mêmes joyeux drilles ronflant affalés sur les canapés après une nuit blanche, la même chaise au fond de la pièce, le même moi qui m'assieds dessus, le même temps qui s'écoule. Et le même trac mélangé à une même colère intérieure, celle qui fait le plus de dégâts.

Vers 12 h 30, enfin, la porte s'ouvre et Eddie fait son entrée en peignoir de soie, les jambes nues, cigare à la bouche et verre de champ' dans une main, dans l'autre, mon disque qu'il me rend en disant :

« J'ai écouté, c'est intéressant, mais faites-moi confiance, vous n'en vendrez pas des masses. Et puis, l'appeler *Balbutiements*, quelle mauvaise idée ! Bon, allez, bonne chance quand même ! »

Rien de moins, rien de plus, affaire classée en deux minutes chrono. Tout en rêvant de lui faire sa fête, ici, là, tout de suite, de

lui péter une jambe, un bras, le nez, et d'asperger de son sang le beau tapis d'Aubusson sous nos pieds, je m'entendis répondre, totalement hébété :

« Ah bon, merci beaucoup, monsieur.

– De rien, de rien, allez, au revoir. »

Je vais pour lui serrer la main, mais il m'a déjà tourné le dos.

Je me revois assis sur un banc de l'avenue de Friedland, essayant de remettre mes idées en place. Je serrais mon 33-tours dans les bras comme un bébé à qui l'on aurait voulu du mal. Et je vouais aux gémonies cet animal sans cœur.

Le pire, c'est que son pronostic s'est avéré juste. *Balbutiements* est sorti et ne s'est pas beaucoup vendu (c'est un euphémisme !). En revanche, les programmeurs de radio qui l'ont un peu passé, les quelques émissions de télé qui m'ont reçu et l'expérience que ce disque m'a fait vivre m'ont donné envie de continuer.

C'est un album que je réécoute encore avec beaucoup de plaisir. Comme une attendrissante photo de jeunesse. J'ai l'impression que ses défauts sont devenus des qualités. La première œuvre est toujours à part. Vous bâtissez sur un terrain en friche. Tout ce qui vient sous la plume ou l'instrument est bon à prendre. Il n'y a pas d'autocritique puisque vous n'avez encore rien fait.

Six mois plus tard, j'émigrai vers une autre maison de disques plus accueillante. Malgré le mépris avec lequel Eddie m'avait traité, je pense avec le recul qu'il m'a rendu un grand service pour la suite de ma carrière. À partir de là, je n'ai plus fait de concessions, quitte à me fâcher avec certains qui voulaient m'imposer leur vision. J'ai appris à m'en aller en claquant la porte. Depuis, j'ai toujours choisi les personnes avec lesquelles je collabore en fonction de leurs qualités humaines, car c'est aussi ce qui compte dans le travail.

C

Cyrano (de Bergerac)

*« Ci-gît Cyrano de Bergerac. Qui fut tout.
Et ne fut rien. »*

*Savinien de Cyrano DE BERGERAC,
son épitaphe écrite par lui-même*

Son nom entier, Savinien de Cyrano de Bergerac, lui va comme un gant. Contrairement à l'image donnée par les acteurs (au moins quadragénaires) qui l'ont interprété, Cyrano (1619-1655, on mourait jeune à l'époque) avait dans les vingt-cinq ans quand Rostand l'immortalisa.

Ma rencontre avec ce personnage hors du commun eut lieu le 25 décembre 1960. Un des rares cadeaux de Noël dont je me souviens avec précision ! C'était en direct à la télévision française qui, à l'époque, éduquait les gens plutôt que de les abêtir. Ce soir-là, je découvris, en noir et blanc, la fabuleuse pièce d'Edmond Rostand. Le rôle principal était tenu par un acteur prodigieux dont le nom était à une lettre près celui de son personnage : Daniel Sorano, que tout le monde appelait, tant son interprétation était éblouissante, « Sorano de Bergerac ».

À ses côtés, quelques acteurs débutants devenus par la suite des monuments du théâtre, du cinéma ou de la télévision : Françoise Christophe en Roxane ; Michel Le Royer en Christian ; Michel Galabru en Ragueneau, le truculent pâtissier ; Philippe Noiret en Lignière ; Jean Topart en Le Bret ; Henri Tisot (qui fit dans ces années-là une imitation très remarquée de De Gaulle), Philippe Avron et Claude Evrard en poètes affamés ; Pierre Richard et Paul Préboist enfin, qui ne font que passer dans le décor.

Cette pièce est une merveille de construction dramatique. Chaque personnage apporte sa pierre à l'édifice, chaque scène compte et provoque l'envie de connaître la suivante. Le récit est servi par des acrobaties d'alexandrins et de rimes qui donnent un rythme effréné à l'ensemble. J'avais douze ans et j'avoue que mes *a priori* sur le théâtre classique en vers étaient nombreux. Edmond Rostand les a

balayés ce soir-là.

Cyrano fut créé le 28 décembre 1897 au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Dans le rôle-titre, Benoît Constant Coquelin, dit Coquelin aîné, grand acteur de l'époque. La pièce était si lourde en personnages et en décors que son auteur, Edmond Rostand, alors âgé de vingt-neuf ans, était persuadé que l'entreprise courait à la catastrophe. Dans un sursaut de culpabilité, juste avant le lever de rideau, il s'excusa auprès de tous les comédiens de les avoir entraînés dans cette galère. La suite lui prouva qu'il était un bien mauvais pronostiqueur. À la fin de la représentation, la salle était debout et il y eut vingt minutes d'applaudissements ininterrompus. Peu après, dans les loges, un ministre enthousiaste vint épingler sa propre Légion d'honneur sur la poitrine du jeune auteur.

Le personnage de Cyrano me fascine, il est à lui tout seul un condensé de l'âme humaine : complexé, amoureux transi, bagarreur, poète, moqueur, tendre, passionné, rebelle, libre-penseur, romantique, orgueilleux, généreux, courageux au-delà du raisonnable. Je ne connais pas de héros qui ait autant de facettes. On a tous quelque chose de Cyrano.

Dans la pièce, il y a bien sûr la tirade des nez, ce morceau d'anthologie ! L'inoubliable scène du balcon, où le poète clame l'amour qu'il vit par procuration à travers Christian. Et bien sûr, le dernier acte au couvent où Roxane s'est retirée après la mort de Christian : elle s'aperçoit, trop tard, que l'homme qu'elle aimait n'était pas celui qu'elle pensait. Cyrano se meurt dans une dernière scène déchirante qui mérite une des meilleures places au Panthéon du théâtre français. « Mon panache » sont ses derniers mots avant de quitter la vie. J'ai beau connaître la scène par cœur, je pleure chaque fois. Comme si l'un de mes amis venait de disparaître devant moi. Le thème des amours qui se passent à côté m'a toujours ému aux larmes. Cela correspond chez moi à une angoisse de l'abandon et de la séparation.

Tous les acteurs qui ont joué ce personnage en sont marqués à vie et considèrent un peu Cyrano comme leur chasse gardée. Coquelin, Jean Piat, Jacques Weber, Gérard Depardieu, Belmondo, et tant d'autres. Tous en parlent comme d'un moment charnière de leur parcours de comédien. À mon goût (et je ne suis pas le seul à le penser), l'interprétation la plus époustouflante demeure celle de

Daniel Sorano, tout en finesse. Cet acteur issu du Théâtre national populaire de Jean Vilar est mort d'épuisement à quarante et un ans ; il demanda par testament à être enterré dans son costume de Cyrano, avec l'épée couchée sur le ventre. La réalité qui rejoint la fiction ! Il existe une captation de ce téléfilm sur DVD. Je vous la recommande chaudement.

Je crois avoir vu depuis cette première fois la plupart des films de Cyrano, et bon nombre de représentations théâtrales, plus ou moins réussies mais toujours bondées. Je me souviens de l'une d'entre elles, que je ne trouvai pas fameuse. Je fus néanmoins surpris, à la fin de la représentation (deux heures et quart environ), de n'avoir pas vu le temps s'écouler. La pièce est si bien construite et il s'y passe tellement de choses qu'on se laisse emporter malgré soi.

Vous devez vous demander pourquoi je vous raconte ça, où je veux en venir...

Un jour, je me réveille et mon rêve de la nuit me poursuit. À l'époque, je travaillais avec Corinne et Gilles Benizio (alias Shirley et Dino) sur une idée de spectacle qui n'a jamais abouti. Gilles ne m'en voudra pas, j'espère, de dire qu'il a un appendice nasal assez développé. J'avais rêvé de lui, et c'est lui qui m'a fait penser à Cyrano ce matin-là. Je me suis soudain demandé si quelqu'un en avait déjà fait une comédie musicale. J'étais sûr que la réponse était oui, bien évidemment, vu le nombre de représentations théâtrales et de films. D'autant, me disais-je, que c'est une pièce en alexandrins et en rimes. Ce qui, contrairement à la prose, ressemble déjà à un texte de chanson. Je cherche sur Internet et déniche un opéra d'un compositeur italien, Franco Alfano, qui date de 1936 et une tentative américaine avortée. À part cela, à mon grand étonnement, rien. Serait-ce une mission impossible ? Si ardue que personne n'ose s'y frotter ? Adorant ce genre de défis, j'exhume le livre de ma bibliothèque et me replonge dans le texte. Je ne vois pas où est l'impossibilité et, quitte à en avoir le cœur net, je prends ma guitare et m'attaque à l'un des morceaux de bravoure de l'œuvre : la tirade des nez. Et ça vient tout seul, un peu comme si les vers n'attendaient que mes notes de musique. Cela peut paraître prétentieux – et ceux qui me connaissent savent que ça ne fait pas partie de mes nombreux défauts –, mais c'est tout le contraire, je dirais presque que je n'ai eu qu'à être le passeur de cet ouvrage si inspirant.

C'est un travail de longue haleine, commencé à l'été 2012 et qui verra le jour sur scène fin 2019. Une sacrée trotte, mais le jeu en

vaut largement la peine, ou plutôt la joie. Cette expérience m'a fait grandir, composer d'une autre manière, elle m'a donné la sensation de travailler avec un vieil ami. Je suis très fier du résultat, et j'espère que s'il arrive un jour jusqu'à vos oreilles, il vous plaira autant que j'y ai pris de plaisir.

D

Dieu et Diable

*« Ainsi va le monde, Messieurs-Dames,
Voilà, voilà comment il tourne.
Du sang, de la boue et des larmes,
Bourreaux, victimes et spectateurs. »*

*Louis CHEDID,
« Bourreaux, victimes et spectateurs »*

Dieu et Diable, comme doux et dur, ça commence par la même lettre.

Ayant été élevé dans une école de curés entre, d'un côté, Notre Père, son Fils et le Saint-Esprit et, de l'autre, l'affreux Belzébuth, je ne me crois pas trop mal placé pour aborder ici le concept dit judéo-chrétien (mais pas que...) du Bien et du Mal, ce bourrage de crâne. Nous avons presque tous grandi avec cette notion qui cause pas mal de dégâts dans les cervelles et dans les cœurs. Qui a raison, qui a tort ?

Ça commence par les contes de fées, avec la vilaine sorcière, le grand méchant loup ou l'ogre mangeur d'enfants, face au Petit Chaperon rouge, à Cendrillon ou à Blanche-Neige, ignobles prédateurs *versus* gentilles victimes qui, nous laisse-t-on croire, triomphent à la fin. L'intoxication se poursuit plus tard avec les films, les séries télé où le héros (américain), gardien de la morale, est le plus souvent de type caucasien, et celui qui finit en prison, voire trépassé, plutôt afro-américain, latino, arabe (musulman depuis les Twin Towers), sans oublier les ressortissants des pays de l'Est, la guerre froide ayant laissé quelques traces.

À la maison, quand les parents rentrent de leur travail, ils demandent à la nounou : il a été gentil aujourd'hui ? Il a bien mangé son goûter, bien fait ses devoirs ? À l'école, récompenses ou mauvais points, tableau d'honneur ou bonnet d'âne, 18 sur 20 ou trois heures de colle samedi prochain. Et plus on se fait réprimander, plus la colère monte contre ces adultes qui abusent de leur pouvoir. On rêve de majorité, d'indépendance, de bras d'honneur, mais non, ça n'est pas « gentil ».

Enfant, ces deux poids deux mesures ont suscité chez moi des questionnements sans fin. Faire le Bien ou le Mal, sacré challenge ! Au bout du compte, il y a, pour ceux qui y croient, ce rendez-vous inéluctable, sorte d'examen de passage, bien pire qu'un bac + 12. Le jour J où saint Pierre, comme ces vieilles dames siciliennes qui papotent entre elles sur le seuil de leur maison tout en tricotant des pulls pour leur nombreuse progéniture, saint Pierre, donc, devant un énorme portail, examine votre dossier : paradis ou enfer. Suspense... S'il n'existait que cette alternative, on serait vite fixés, mais non, ils en ont inventé une troisième. Si le fléau de la balance ne penche ni franchement vers le Bien ni non plus vers un Mal discriminatoire, il y a le purgatoire. Je ne sais pas qui a eu l'idée de cette option, mais si c'est toi, mon Dieu, je te trouve un peu diabolique. Le purgatoire, c'est à mon avis ce qu'il y a de pire. Se retrouver « l'âme entre deux chaises », quel inconfort ! C'est comme purger sa peine pour un prisonnier, sauf que lui sait en rentrant pour combien de temps il en a. Là, vous n'êtes plus qu'un ectoplasme flottant dans l'éternité : bien qu'assuré du salut à venir, vous pouvez vous en prendre pour des milliers d'années avant de décrocher la timbale.

Quand vous êtes encore un cœur tendre, que le père Noël, les sorcières, les fées vous semblent tout à fait compatibles avec votre quotidien, il n'est jamais facile de choisir entre le gentil grand-père avec son bonnet rouge, sa barbe à la ZZ Top et son carrosse tiré par quelques rennes infatigables, et Lucifer, qui ne rêve que de vous faire faire des bêtises plus grosses que vous. C'est un cauchemar pour un gosse. Ah ! S'il n'y avait pas eu la confession, l'acte de contrition, les « Je vous salue Marie » et « Notre Père » à réciter plusieurs fois pour expier mes péchés, j'en aurais commis beaucoup plus.

Quand j'étais petit, j'adorais Dieu et j'abominais son ennemi juré, le Diable qui, d'après le dictionnaire, veut dire « celui qui désunit, divise ou détruit ». Brrr... Sale type ! À ma communion solennelle, j'ai même eu des envies de chasuble. Dieu, Jésus, les apôtres (Judas excepté), quels chouettes mecs ! Comme je l'évoquais plus haut, mon éducation morale s'est faite dans un établissement privé, à l'école Bossuet à Paris. Mes professeurs étaient en soutane et, pour la plupart, très à cheval sur la religion. Dans mes années préadolescentes, je servais la messe assez régulièrement, faisais partie des Petits Chanteurs à la croix de bois et confessais des péchés véniels que j'inventais le plus souvent, tant j'étais sage comme une image... pieuse. J'ai appris à me sentir coupable par

anticipation. Non-violent par devoir. Tendre l'autre joue me semblait la moindre des politesses.

Dieu merci, deux événements inattendus m'ont détourné de la prêtrise et ont changé ma vision du sacerdoce. Privilège étrange, nous avions le droit de choisir nos confesseurs, deux au maximum. J'en sélectionnai donc deux par élimination. Le choix ne fut pas difficile. Le premier avait une formation de psychanalyste, chose déjà peu commune chez un homme d'Église ; il était très ouvert, abordait tous les sujets et ne s'intéressait pas le moins du monde à mes petits travers. Je devais avoir une douzaine d'années et nous avions des discussions d'adultes. Aucun sujet ne lui semblait tabou. J'allais le voir deux fois par mois le vendredi depuis une bonne année quand on m'annonça que l'abbé Ozouf (c'était son nom) avait quitté l'école. Lorsque je demandai pourquoi, on me répondit qu'il avait été affecté dans un autre établissement. Je lui en voulais de ne pas m'en avoir informé à notre dernier rendez-vous. J'appris quelque temps plus tard que, en réalité, il s'était suicidé dans l'appartement où nous avions nos discussions informelles. Un homme de foi qui met fin à ses jours, voilà de quoi ébranler le croyant le plus convaincu.

Mon second confesseur était un personnage moins charismatique, mais son obligation de célibat devait le perturber, car il s'est « défroqué » pour épouser une jeune fille dont il était tombé amoureux fou. Je l'ai connu avant et après, ça n'était plus le même homme.

J'avoue que ces deux épisodes ont été comme un coup de tonnerre dans ma vie d'alors, et j'ai radicalement changé mon fusil d'épaule. J'ai commencé à fuir la liturgie et la morale comme la peste. Et je considérai soudain certains péchés comme bien agréables.

Le Bien et le Mal, quelles foutaises ! Les résistants de 1939-1945, dont certains dorment aujourd'hui au Panthéon, furent, quand la guerre faisait rage, parfois considérés dans leur propre pays comme de dangereux criminels, pourchassés, torturés, éliminés sans états d'âme. À la Libération, combien de partisans de l'Occupation allemande ont tourné casaque et prétendu être des soldats de cette « armée des ombres » devenus des héros nationaux ? Dans les films de cow-boys des années 1940, les Indiens étaient des sauvages qu'il fallait éradiquer. De nos jours, ils sortent à peine des réserves dans lesquelles on les a parqués pendant des décennies. John Wayne au ^{xxi}e siècle passerait pour un sacré sale type. Les méchants ont

changé de camp, mais qui peut dire s'ils ne se retrouveront pas en tête de gondole au siècle prochain ?

« Dieu est avec nous. » C'est comme une formule magique. La main posée sur la Bible, la tête haute, en Amérique ou ailleurs, on dépense des milliards en armes dites « chirurgicales » qui n'en finissent pas de causer des victimes collatérales, toutes générations confondues. Et ces victimes qui n'y étaient pour rien deviennent par la force des choses de nouveaux ennemis. Le Bien, le Mal, Dieu, Satan, certains dirigeants se délectent de ces mots. Hommes politiques, prêtres, imams, rabbins, prédicateurs en tout genre, piliers de comptoir, tout ce petit monde a son avis sur la question. Une bande de très sales gosses dans une cour de récréation sanguinaire.

Hitler et sa clique, Pol Pot, le génocide arménien, celui des Tutsis au Rwanda, l'ex-Yougoslavie, et j'en passe... Selon le côté du manche où l'on se trouve (perdant ou vainqueur), on est jugé et condamné à juste titre pour crimes contre l'humanité. Mais *quid* de l'Amérique esclavagiste, massacreuse d'Indiens, premier et seul pays à ce jour à s'être servi de la bombe atomique (Hiroshima, Nagasaki) ? De George W. Bush et de ses prétendues armes de destruction massive irakiennes qui, finalement (et après avoir fait des centaines de milliers de morts), s'avèrent être une *fake news*, dont il s'excuse du bout des lèvres ? De la Russie, son goulag et les purges staliniennes ? De Mao Tsé-Toung et les millions de ses compatriotes envoyés dans des camps ou exécutés sans autre forme de procès ? Plus récemment, de Bachar el-Assad, qui gaze son propre peuple sans que la communauté internationale l'en empêche ? Et de tous ces dictateurs dont on parle moins, qui oppriment, musellent, torturent et éliminent impunément le moindre contradicteur ?

« Selon que vous serez puissant ou misérable, / Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir¹. » Merci, monsieur de La Fontaine, on ne pouvait mieux dire. Justice à deux vitesses. Cynisme et bien-pensance.

Dieu est avec nous, l'enfer, c'est les autres. Une formule qui permet d'envoyer l'artillerie lourde dans des contrées qui ne veulent plus faire d'affaires avec nous. De destituer le pouvoir en place et d'en mettre un autre plus autoritaire encore et suffisamment complaisant et corrompu pour servir les intérêts de la grande puissance qui l'a placé aux manettes.

Dans ce monde où l'argent a pris la première place, force est de constater qu'entre le Bien et le Mal, les *happy ends* ne courent pas les rues.

E

Enfance

*« Joue, joue, joue, poupées, chiffons,
Retrouver en nous tout au fond
L'enfant qui joue au ballon.
Rire pour un oui, pleurer pour un non. »*

*Louis CHEDID,
« L'enfant qui joue au ballon »*

Un ami de longue date avec lequel j'évoquais des souvenirs de notre jeunesse, pas tous agréables, m'a dit : « Remercie le ciel que ton enfance n'ait pas été trop heureuse, car sinon, après, quel ennui ! » Même si je n'ai pas particulièrement à m'en plaindre, mon enfance ne fut pas qu'un long fleuve tranquille.

Je suis né le 31 décembre 1947 à minuit moins le quart et fus déclaré par mon père le 1^{er} janvier 1948. Il pensait ainsi me faire gagner une année sur le service militaire (que je n'ai pas fait) et sur mes examens (que j'ai quasiment tous ratés). Une naissance entre deux années en quelque sorte. De quoi vous déboussolez dès le départ et un vrai casse-tête pour les astrologues. Comment faire un thème astral qui tienne la route avec une telle imprécision ? Le côté positif, c'est que, lorsque les prévisions du 1^{er} janvier ne me sont pas favorables, je consulte celles du 31 décembre, et vice versa. Une chance de plus de bien m'en sortir.

31 décembre 1947 donc, à Ismaïlia, une ville située sur la rive ouest du canal de Suez et dotée d'un hôpital ultramoderne pour l'époque, dirigé par le second mari de ma grand-mère, le médecin-chef Roger Godel. Il est 23 h 45. Je sors du ventre de ma mère bleu-violet, étranglé par le cordon ombilical. Si la sage-femme n'était pas intervenue aussitôt, j'aurais passé l'arme à gauche avant même d'exister. Mon sentiment de me sentir étouffé par les contingences de la vie réelle vient sûrement de là. Maman, sur son lit de douleur, avait une phlébite carabinée qui, à l'époque, pouvait « engager son pronostic vital », comme on dit aujourd'hui. On aurait pu mourir tous les deux, fusionnels déjà. Mais ça n'était pas notre heure. Elle

fut bien soignée et je passai du bleu au rose, la couleur d'un nourrisson bien portant.

Tout cela crée des liens à vie. Ma complicité avec ma mère date de ces premiers instants, j'en suis persuadé. Dire que j'aurais pu ne jamais connaître les magnifiques personnes que je côtoie depuis toujours, femmes, enfants, amis de cœur, relations de travail... Que je n'aurais pas non plus découvert le plaisir de faire de la musique, de lire, d'écrire, d'imaginer des histoires, d'être applaudi, de toucher, de goûter, de sentir, de voir cette beauté qui nous entoure. D'être aimé et d'aimer en retour. Dire que j'aurais pu passer à côté de tout ça. Finir avant d'avoir commencé. Brrr !

Je n'ai bien entendu aucun souvenir de ce premier moment. Pourtant, vingt-cinq ans plus tard, ce sale quart d'heure m'a inspiré une chanson qui disait :

*« Maman, je ne veux pas sortir
Laisse-moi encore dormir
On est si bien ensemble
Je suis comme un poisson dans l'eau,
Maman, je t'ai dans la peau,
Je ne veux pas sortir... »*

Avec le recul, je songe que la peur de sauter le pas m'angoissait tellement que j'ai peut-être tenté un suicide intra-utérin par pendaison ! Fort heureusement, je me suis raté. Et cela m'a permis de connaître Charlotte.

Je devais avoir deux ans à peine quand une nouvelle nounou-femme de ménage-cuisinière (qui devint très vite ma seconde maman) fut engagée chez nous. Un jour, voulant passer l'aspirateur mais ne sachant pas où se trouvaient les prises de courant, elle partit poser la question à ma mère à l'autre bout de l'appartement. Je me déplaçais encore à quatre pattes et c'est dans cette posture que je branchai la prise électrique sous l'œil ébahi de Charlotte, qui me décréta illico l'enfant le plus intelligent qu'elle ait jamais rencontré. Bien des années plus tard, elle en parlait encore :

« Vous vous rendez compte ? Il a branché l'aspirateur tout seul. Je n'en croyais pas mes yeux ! »

Et l'histoire entra dans la légende familiale. J'ai beaucoup aimé cette femme, qui me le rendait au centuple. Elle devait avoir entre vingt-cinq et trente ans quand j'en avais deux. Si elle n'avait pas été si « vieille », je lui aurais demandé sa main sans hésiter. Elle est

partie lorsque j'avais huit ans. Il y a une dizaine d'années, après un concert, j'ai rencontré l'une de ses petites-nièces, qui m'a donné son numéro. Je l'ai appelée. Elle avait suivi ma carrière. Le plus émouvant pour moi fut de réentendre sa voix, qui n'avait pas changé, toujours aussi douce et pleine d'amour.

Mon autre grande admiratrice fut ma mère, de manière totalement subjective, cela va sans dire. J'ai beaucoup de souvenirs avec elle, mais, avant tout le reste, je me rappelle son rire d'enfant et la bienveillance de son regard sur le monde en général, et sur moi en particulier. Quand nous étions à table, elle picorait l'entrée, touchait à peine au plat de résistance, dédaignait le fromage. Elle n'a jamais cuisiné le moindre plat. Mais elle raffolait des desserts : glaces, gâteaux, sucreries en tout genre. Je tiens d'elle mon goût pour les glaces.

Nous habitions boulevard Saint-Germain et, quand elle me ramenait de l'école, nous passions devant une pâtisserie renommée dans le quartier, tenue par deux sœurs jumelles au faciès de bouledogue français. Peu avenantes, mais qu'importe, on n'y allait pas pour leur physique ni leur conversation. Leur vitrine était un pousse-au-crime alimentaire : opéras, babas au rhum, palmiers, clafoutis, tartes aux framboises, financiers, Paris-Brest, éclairs, la maxi-farandole des desserts à deux pas de chez nous.

Chacun sait aujourd'hui combien le sucre est une substance addictive qui arrondit les angles, crée des poignées d'amour, fait pousser le ventre et confirme la formule vérifiée que tout ce qui est bon à manger et à boire est mauvais pour l'organisme et dévastateur sur la balance. Le sucre étant le *serial killer* numéro un, Maman vivait dans un dilemme permanent, passant de quelques pâtisseries coupables à un régime draconien mais de courte durée. Un jour que nous étions à deux pas de la boutique, main dans la main, et que j'avais déjà dans la bouche le goût d'un éclair au chocolat, je la vis passer la tête haute sans un regard vers l'étalage. À l'intérieur du magasin, les deux bouledogues nous suivirent des yeux, incrédules. Je devais avoir une dizaine d'années et commençais à bien la connaître. Je fis mine de rien, mais, en continuant à marcher, je me souviens avoir compté les secondes dans ma tête : un, deux, trois... Bien avant la dixième, elle me dit :

« Mais au fait, mon chéri, tu n'as rien pour ton goûter ! »

Moi, fourbe, je répondis qu'une tartine de pain beurrée ferait très bien l'affaire.

« Non, non, on va chercher un gâteau, aucune raison que je te pénalise parce que j'essaie de faire un peu attention ces jours-ci. »

Et nous voilà faisant demi-tour ! J'entends encore le bruit délicieux de la sonnette à l'ouverture de la porte.

« Bonjour, mesdames, un éclair au chocolat pour mon garçon, s'il vous plaît.

– Et pour vous ce sera... ?

– Euh, pour moi... »

Que de points de suspension après ces mots ! Un silence de cathédrale. Puis, comme un plongeur sans bouteille qui prend une large inspiration avant de se laisser happer par les profondeurs, son regard passait d'une pâtisserie à l'autre, son cœur balançant entre la diète ou la débauche. L'issue était toujours la même. Au diable le raisonnable, semblait-elle penser, on n'a qu'une vie, il faut en profiter (enfin, toutes ces phrases qui nous rassurent quand on déroge aux règles que l'on s'est fixées la minute précédente) et, comme si quelqu'un d'extérieur était responsable de cette abominable atteinte à sa liberté de penser, le jeûne était reporté *sine die*. Toutefois, peut-être pour ne pas sombrer totalement du côté de Belzébuth, elle ajoutait :

« Je crois que je vais prendre un sacristain et, tiens... une religieuse également. »

Elle me lançait un sourire de connivence :

« Et toi, mon chéri, tu en veux un autre ? »

Comment aurais-je pu lui dire non ?

En bonne Orientale, ma mère embrassait à tout-va les gens qui lui plaisaient, même si elle les connaissait à peine. Dans la famille, on la surnommait « la bécoteuse ». À la fin de sa vie, elle habitait dans une tour du XV^e arrondissement dotée de quatre appartements par niveau et d'une trentaine d'étages. De la loge du concierge jusqu'en haut de l'immeuble, elle connaissait pratiquement tout le monde.

À part ça, j'ai eu une enfance mi-figue, mi-raisin. Très timide, clignant des yeux quand on me posait trop de questions sur ma scolarité.

« Alors, il travaille bien à l'école ? »

Mes parents, ultra-gênés, vu mes résultats catastrophiques :

« Le premier trimestre n'a pas été transcendant, mais il nous a promis de se reprendre au second et de terminer l'année en beauté. »

Mon père avait eu la mauvaise idée de me prénommer Louis comme lui. Quand on a du mal à trouver son identité, ça n'arrange rien. À vingt ans, je reçus mes papiers militaires et je vis tamponné en rouge sur le livret le mot « réformé ». Ma génération étant antimilitariste (« Faites l'amour, pas la guerre ! »), je sautai bien évidemment de joie... avant de réaliser en regardant la date de naissance que cela concernait Louis Chedid père. Quelle déception !

Quand j'ai commencé à recevoir mes premières lettres de petites amies, il les ouvrait, lisait les premiers mots en souriant, puis me les tendait en disant :

« Tiens, c'est pour toi. »

Alors, bien avant la série *Dallas*, je demandais à mes correspondant(e)s qu'ils ajoutent Jr après mon nom afin de ne plus me retrouver dans cette situation scabreuse.

Évidemment, quand sont arrivés mes premiers succès discographiques, la situation s'est retournée contre lui. Effet boomerang. Un jour qu'il présentait sa carte bleue pour payer une paire de chaussures, le vendeur, après l'avoir dévisagé, lui demanda de l'excuser un moment et alla trouver son patron dans l'arrière-boutique, suspectant une fraude manifeste.

« Je vous assure, Louis Chedid, je le connais, je l'ai vu à la télé. Ça n'est certainement pas ce monsieur-là ! »

Un de mes souvenirs les plus mémorables avec mon père, c'est quand nous partions « entre hommes » faire du bateau dans les calanques de Marseille et plus spécialement celle, toujours aussi magnifique, de Sormiou, où nous avions nos habitudes. Il y avait un seul bar-restaurant qui servait une bouillabaisse d'anthologie avec les poissons du jour pêchés à la « palangrotte » – pêche où l'on utilise des mètres de fil de nylon passés autour d'un morceau de liège avec, au bout, un plomb et trois hameçons. Le patron se prénomait Christian, un personnage à la Pagnol. Il avait un ventre proéminent, à l'air de jour comme de nuit, car il était seulement vêtu d'un slip de bain rapiécé à l'endroit stratégique. Était-ce par souci d'économie ou un symbole de sa virilité ? Je ne le saurai jamais.

Comme de coutume dans le Sud, l'apéritif était un devoir avant chaque repas. Pour les grands, un pastis, pour les petits comme moi, un Coca bien glacé avec une paille. À la tombée de la nuit, une femme, chaque fois différente, faisait son apparition dans le lieu, semblant bien connaître le maître de céans. Lorsque je demandais à mon père qui elles étaient, il répondait : « Ce sont ses nièces. » Même si je trouvais que ça lui en faisait beaucoup, à dix ans, ce genre d'explication me suffisait. Christian était ancien scaphandrier et plongeur chez Cousteau et ses histoires d'expédition sur la *Calypso* m'effrayaient autant qu'elles me faisaient rêver.

Le premier bateau qu'acheta mon père était un Bombard, du nom de l'inventeur du procédé. Constitué de trois compartiments indépendants et gonflables qui le rendaient insubmersible, on pouvait le plier et le mettre dans un coffre ou sur le toit de la voiture. Il y avait un gonfleur à pied qui musclait les mollets mieux que n'importe quelle séance de gym. C'était en général ma mission. Un moteur hors-bord de neuf chevaux complétait le tout, et nous partions à l'aventure pêcher dans les criques, chacun sa palangrotte – on y accrochait des vers encore vivants (ce qui était, je l'avoue, le moment qui me dégoûtait le plus, avec celui où il faut décrocher de l'hameçon le poisson pêché qui vous gigote dans la main comme un condamné sur la chaise électrique). J'aimais en revanche sentir la ligne frétiller, ferrer d'un coup sec l'animal et le remonter progressivement pour qu'il ne s'échappe pas, deviner au poids si la prise serait du menu fretin pour la soupe ou une daurade rose (ou « pageot ») que l'on exhibe en bombant le torse.

On pouvait encore planter sa tente sur la plage, réchauffer sa boîte de raviolis en conserve sur une bonbonne à gaz spécial campeur, s'endormir à la belle étoile sans qu'un garde-chiourme vienne vous en empêcher. Se battre des nuits entières avec les moustiques, se réveiller aux aurores sur la plage déserte, regarder le soleil se lever sur la mer et, si elle était d'huile, mettre le bateau pneumatique à l'eau et partir taquiner le poisson « à la fraîche ». Au bout de quelques jours, nous rentrions voir les femmes (qui n'avaient pas le pied marin) dans un village situé à une vingtaine de minutes d'Aix-en-Provence et doté d'un nom magnifique : Bouc-Bel-Air. Le mot *bouc* signifie en provençal non pas l'animal, mais « petit sommet ». À Bouc, le point culminant se trouve à 259 mètres d'altitude. Dans les années 1960, la population comptait un peu plus de 1 600 « Boucains ». Aujourd'hui, ils sont 14 000 au bas mot. C'est devenu la banlieue d'Aix et de Marseille. Des lotissements partout. C'est bien simple, quand je vais y faire un retour aux sources, j'ai du

mal à retrouver la route qui menait à ma maison. Mais lorsque j'y arrive et que je la regarde, une émotion intense me submerge et une foule d'images apparaissent. Comment mes parents en étaient venus à acheter cette maison dans la pinède ? L'anecdote est suffisamment jolie pour que je vous la raconte.

Le départ pour les grandes vacances était toujours source d'excitation pour ma sœur et moi. J'avais quatre ans, elle, sept. Pour éviter les embouteillages de la sortie de Paris vers la nationale 7 (l'autoroute du Soleil étant encore dans le ventre de sa mère), mon père venait nous réveiller vers les 3 heures du matin pour prendre un petit déjeuner sur le pouce. On descendait dans la rue retrouver la Ford Vedette grenat familiale. On chargeait les valises dans le coffre et sur le porte-bagages. Et c'était parti pour trois mois d'insouciance. Sur le siège arrière, ma mère avait disposé sandwichs, thermos et couvertures afin que nous puissions continuer notre nuit. Notre destination, cette année-là, se situait quelque part sur la côte italienne. Mais la providence en décida autrement. Nous nous trouvions juste avant Aix quand l'accident, dont je n'ai jamais vraiment su la cause, se produisit : la voiture, les bagages et tout l'équipage cul par-dessus tête dans le fossé ! Par miracle, à part quelques bleus sans conséquence, il n'y eut aucun dommage corporel. Un dépanneur remorqua la voiture jusqu'à son garage et le verdict tomba : vu les réparations nécessaires, nous ne pourrions pas repartir de sitôt.

Mon père loua donc des chambres à l'hôtel du Roi-René, en plein centre d'Aix-en-Provence. Le lendemain matin, ne sachant trop quoi faire de la journée, nous partîmes nous balader sur le cours Mirabeau, qui est un peu les Champs-Élysées de cette ville somptueuse. En passant devant une agence immobilière, le regard de mes parents se posa sur la photo d'un mas situé à Luynes. Ils entrèrent et demandèrent à le visiter.

C'était une belle bâtisse au milieu des vignes, immense à l'intérieur et dotée d'un terrain de plusieurs hectares. Mon père était assez enthousiaste, mais ma mère, ayant toujours préféré la grande ville à la campagne, l'écriture au jardinage, le restaurant de quartier à la cuisine familiale, rétorqua aussitôt que l'endroit était très joli, mais bien trop lourd pour des gens qui vivaient quasiment toute l'année à Paris. Tous les agents immobiliers vous le diront, quand un couple vient visiter un bien, c'est la femme qu'il faut convaincre, car c'est elle qui décide *in fine*.

« Trop grand, vous dites, madame ? Oh, j'ai bien une petite baraque perdue dans la pinède, mais il y a des travaux à faire. Il

faudrait aussi l'agrandir, y mettre un peu plus de confort...

– Allons la voir », fut la réponse de la décisionnaire.

Au bout d'un chemin de terre presque mangé par la garrigue, elle nous apparut. Elle semblait inoccupée depuis un bon moment, vu son jardin en friche, et il fallait effectivement rénover et bâtir quelques mètres carrés en plus pour la famille et les amis de passage. Malgré tous ces inconvénients, ce fut le coup de foudre « *at first sight* ». L'affaire fut réglée en un clin d'œil, les travaux menés tambour battant par un entrepreneur du coin, M. Marianelli, qui devint, avec sa femme et ses enfants, très proche de notre famille. Je lui dois entre autres mon éducation à la pétanque. Ce qui, dans le Sud, est un atout notoire pour se faire respecter de l'autochtone. Je n'en sais plus la raison, mais ma sœur baptisa la maison « La Margotton ». Même si, dans tous les déménagements que j'ai faits dans ma vie, certains endroits me restent plus présents que d'autres, je ne me suis jamais vraiment attaché à une maison, excepté à cette bicoque qui m'a laissé des souvenirs pour la vie.

Celui-ci par exemple... Dans la garrigue de l'autre côté du chemin de terre, en face de chez nous, habitaient M. Vander et sa femme. Le mari vivait torse nu, été comme hiver, et exerçait le métier d'apiculteur. Son miel, très réputé, était un des meilleurs de la région. Mais l'homme était aussi connu pour être le plus cinglé du coin. Il vivait dans une roulotte sans eau ni électricité. Sa femme cuisinait et chauffait l'eau au feu de bois, et ils s'éclairaient à la bougie. Pour couronner le tout, il s'était fait construire dans son jardin un cercueil à sa taille (de géant) dans lequel il dormait chaque nuit. Quand on le croisait par inadvertance, il nous dévisageait de bas en haut, la chevelure en bataille et les yeux exorbités, sans articuler la moindre parole. Une sorte de croque-mitaine à deux pas de chez nous qui nous flanquait une trouille bleue et nous fascinait en même temps. À la tombée de la nuit, j'allais vérifier à travers le grillage s'il n'était pas en train de zigouiller un voyageur de passage ou de compter les sous de son dernier hold-up. Au fond, il n'était rien d'autre qu'un original un peu misanthrope, il ne voulait de mal à personne à condition qu'on lui fiche la paix. Mais, pour l'imagination d'enfants de notre âge, quel terrain de jeu !

La mémoire est sélective et il est dans la nature humaine de ne retenir que les bons souvenirs. La plupart de ceux qui peuplent mon enfance viennent des moments passés à Bouc-Bel-Air.

Le bruit du vent dans les arbres, l'odeur de la pinède, les côtelettes qui grésillent sur le barbecue, les balades à vélo, le maître-nageur de la piscine d'Aix-en-Provence signant mon diplôme des 1 000 mètres, le chien Youki qui inlassablement rapportait la balle que je lui envoyais, le portique derrière la maison avec sa balançoire, son trapèze et sa corde à nœuds, l'accent chantant du Midi qui devenait le mien après la première semaine de vacances, le chant des cigales, le murmure des grillons, le goût de la pastèque et du melon de Cavaillon, la fiancée du fils Marianelli qui chantait à tue-tête cette chanson à la mode : « Œil pour œil, dent pour dent, telle est la loi des amants. » Je ne comprenais pas vraiment ce que cela voulait dire, mais j'en aimais la mélodie. M. Brin le vieux professeur du village, bon comme le pain, qui m'aidait à faire mes devoirs de vacances. Les pique-niques avec les copains, mon premier émoi amoureux, la lumière de cette région qui fait tant de bien au moral, tout était joie et bonne humeur à Bouc-Bel-Air. Je n'y ai que des souvenirs heureux.

Au point d'y avoir consacré, en 2001, une chanson qui a donné son titre à tout un album :

*« Bouc-Bel-Air, Bouc-Bel-Air
Souvenirs d'enfance au paradis
Bonheur, insouciance et fantaisie
La belle vie.
Bouc-Bel-Air, Bouc-Bel-Air
Où que je sois, où que j'aille
Grigri, talisman, bonne étoile
Partout tu m'accompagnes. »*

Ce morceau a une histoire si singulière que je ne peux m'empêcher de la partager. C'était la fin du mois d'août, j'avais terminé toutes les chansons de ce disque que j'allais enregistrer à l'automne dans un studio parisien. Il me restait quelques semaines avant le début de l'enregistrement. Que fait un auteur-compositeur dans ces cas-là ? Il prend sa guitare, son cahier d'écolier, son stylo et il essaie d'en composer une ou deux de plus, on ne sait jamais. J'étais dans le Vaucluse, où j'ai la chance d'avoir une maison depuis quelques années. bercé par le chant des cigales, des grillons et des grenouilles, mon enfance m'est revenue comme une déferlante, les mots et les images arrivaient en avalanche, la musique a surgi comme si elle m'attendait. N'ayant aucune pression, je la terminai en quelques heures. Lorsque les chansons viennent aussi facilement, on a tendance à penser qu'elles ne doivent pas être bien fameuses. Quelle erreur ! De plus, comme celle-ci parlait de personnes et de

situations de ma vie personnelle, je songeai qu'elle n'intéresserait que moi, ma sœur, mes parents et les quelques habitants de Bouc-Bel-Air qui nous avaient connus. Je rentrai donc à Paris pour soumettre cette dernière maquette aux personnes avec lesquelles je travaillais à l'époque, leur déclarant en préambule que c'était une chanson autobiographique que j'avais composée pour « tuer le temps », qu'elle parlait de choses si intimes que ça m'étonnerait qu'elle les touche. Ce fut tout le contraire. Car la nostalgie de l'enfance est un sentiment universel. Je les revois, émus aux larmes en l'écoutant.

J'ai appris ce jour-là que plus on va chercher les émotions au fond de soi, plus on a de chances de toucher les autres. Ce qui fait ce que nous sommes, ce n'est pas ce que nous projetons à l'extérieur, mais notre jardin secret. L'enfance en est le terreau.

F

Famille

*« On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime
qu'on les aime. »*

Louis CHEDID (chanson éponyme)

Il paraîtrait bizarre, voire sacrilège, à beaucoup que je ne choisisse pas pour la lettre F le mot famille. Je m'exécute donc avec grand plaisir.

« Les chiens ne font pas des chats. » Voilà un proverbe que j'entends très souvent depuis quelques années. Comme je ne connais pas grand-chose de mon arbre généalogique, je ne saurais dire d'où nous vient ce goût pour les métiers artistiques qui nous a tous emportés, ma mère, moi-même et mes quatre enfants. La transmission s'est faite naturellement. Il ne faut surtout pas croire que j'ai mis ma progéniture en demeure de jouer de la guitare, de chanter ou de tenir une caméra. Bien au contraire. Mais j'imagine que, comme moi réalisant un jour que l'activité professionnelle de ma mère consistait à taper sur sa machine à écrire, s'arrêter soudain, lever les yeux au ciel comme si les mots ou la phrase magique s'y trouvaient, les attraper au vol telle une mouche qui vous agace depuis un bon moment et, le sourire aux lèvres, retourner à son labeur... ils ont été séduits.

Avec Marianne, leur mère, j'ai eu quatre enfants.

Par ordre d'entrée en scène, Émilie, née en 1970, a choisi de faire du cinéma. Elle réalise avec beaucoup de talent et une vraie connaissance technique des clips et des documentaires musicaux. C'est elle qui s'est occupée de filmer la tournée familiale et le concert à l'opéra Garnier qui la clôturait en 2015, et je pense que personne n'aurait pu mieux s'en sortir.

Mes trois autres enfants sont auteurs-compositeurs et interprètes. Matthieu (1971), alias M, guitariste émérite, bête de scène, artiste exigeant et populaire à la fois. Nous avons souvent travaillé ensemble, non pas comme un père avec son fils, mais comme deux musiciens qui ont du plaisir à collaborer, et ce, bien avant qu'il ait

le succès qu'on lui connaît. Il a fait ses armes de guitariste accompagnateur sur certaines de mes tournées. Je me rappelle une anecdote qui m'a révélé sa force intérieure. Il avait à peine vingt ans et commençait à vraiment bien jouer de la guitare acoustique et électrique. Il avait tellement travaillé l'instrument depuis ses treize ans qu'il le maîtrisait dans des styles différents. C'était bluffant. J'étais sur le point d'enregistrer un nouvel album, *Ces mots sont pour toi*, et me suis dit qu'il était temps de faire une première expérience de studio avec lui. J'en parlai à mes quatre musiciens de l'époque, tous quadragénaires et avec pas mal d'heures de studio et de scène au compteur. Ils me regardèrent, circonspects et sceptiques, comme un papa poule qui veut pistonner son rejeton. Les premiers jours furent houleux. L'ingénieur du son pestait parce que l'ampli Fender que Matthieu avait apporté « crashait ». J'essayais de calmer le jeu, même si je n'étais pas le mieux placé pour ça.

Ça ronchonnait et paternisait de toutes parts. Un vrai cauchemar pour n'importe qui se serait trouvé dans cette situation. Mais lui supporta ce bizutage avec un grand calme, continuant à jouer sans montrer le trouble intérieur qui devait l'agiter. Et, petit à petit, il inversa totalement la tendance en démontrant à cette bande de râleurs combien il était doué. Tant et si bien qu'à la fin de l'enregistrement, ils lui mangeaient tous dans la main, lui tapaient dans le dos, le félicitaient. Depuis ce temps, il a fait au moins une partie de guitare sur presque chacun de mes disques et réalisé avec moi « On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime qu'on les aime ».

J'ai mixé en entier un de ses albums, *Mister Mystère*.

Il est devenu mon « Soldat rose ». Je suis allé chanter à quelques-uns de ses concerts. Un vrai régal.

Ensuite est arrivé Joseph (1986), le plus lunaire de la bande, digne héritier de sa grand-mère Andrée. Lui aussi dans la musique jusqu'au cou, chanteur, musicien, auteur et arrangeur-réalisateur de grand talent, ayant son propre studio d'enregistrement à la campagne où il vit avec sa compagne Chat, chanteuse et musicienne également. Son nom de scène est Sélim, prénom arabe qui signifie « pur et intact », ce qui, quand on le connaît, le définit parfaitement. Il est aussi extraverti sur scène et dans ses clips qu'il se montre discret et sensible dans la vie. Très attiré par la spiritualité, il prend toujours le temps de la réflexion avant de décider quoi que ce soit. Nous échangeons beaucoup tous les deux.

Enfin vient la petite dernière, Anna, dite Nach (1987). Celle qui, pour moi, est la grande voix de la famille. Elle compose au piano et écrit des chansons qui parlent de ses expériences personnelles. Il lui

reste tout à prouver, mais elle a déjà fait un joli bout de chemin avec son premier album et sa tournée. Elle sortira bientôt le second dont j'ai entendu quelques morceaux très prometteurs en maquette.

Il y a plusieurs années, quand mes intimes me parlaient de cette dynastie hors normes ayant fabriqué un écrivain, quatre auteurs-compositeurs-interprètes et une cinéaste, je prédisais en rigolant que telles les familles des cirques Bouglione, Pinder ou Gruss, nous partirions un jour sur la route tous ensemble pour donner aux gens un spectacle inédit. J'étais loin de penser que cela deviendrait une réalité.

Nous parlions de temps en temps avec Matthieu de cette idée de monter sur les planches tous les deux, sans jamais trouver l'opportunité ni le temps de la concrétiser. C'est en 2014, à l'occasion d'un de ses concerts à Bercy, que nous sommes montés pour la première fois tous les quatre sur scène pour chanter « On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime qu'on les aime ». L'ovation que le public nous fit et l'émotion qui se dégagea de ces quelques minutes suspendues étaient telles que, une fois sortis de scène, nous nous sommes regardés en nous disant que c'était maintenant ou jamais.

Quelques mois plus tard, les répétitions commençaient et, dès le premier jour, je sentis une alchimie de groupe entre nous, comme si les gènes passaient dans les notes et les mots quand nous jouions les chansons. Nous fîmes vœu de totale démocratie. Aucune hiérarchie ne devait exister entre nous : tout le monde à égalité, c'était notre devise. J'ai beaucoup appris de chacun d'eux sur cette tournée, et je pense que la réciprocité est vraie.

Nous débutions le concert en arrivant sur scène l'un après l'autre, de la plus jeune au plus ancien. Chaque entrée déclenchait des applaudissements qui promettaient des moments exceptionnels d'émotion. L'énergie et l'envie de jouer qui habitaient chacun de nous se communiquaient au public, qui nous le rendait au centuple.

Nous avons décidé de faire une quarantaine de dates, quand nous aurions pu en programmer deux ou trois fois plus, mais nous nous y sommes tenus. Nous voulions que cela reste un moment à part dans nos carrières respectives, quelque chose d'unique, partant du principe que l'éphémère laisse dans l'esprit des souvenirs intenses. Il y avait la musique, les chansons, les voix des uns et des autres qui se mélangeaient harmonieusement. Un véritable groupe avec sa propre personnalité et son propre son. Nous quatre sur scène. Personne d'autre. Chacun passait du piano à la basse, de la basse à la guitare, de la guitare aux percussions ou à la batterie. Il y avait

évidemment plus de chansons de Matthieu et de moi, puisque Anna et Joseph en étaient encore à leur premier album. Mais on s'échangeait les morceaux, je chantais une chanson de Joseph et lui et Anna, une des miennes ou de leur grand frère. Même chose pour Matthieu. Ce fut, pour nous comme pour le public nombreux rencontré dans les festivals d'été et les grands théâtres, quelque chose de très particulier, de rare. On nous en parle encore aujourd'hui, car, au-delà du plaisir d'assister à un concert, il y avait une dimension affective : nous étions une famille – père, fille et fils réunis sur la même scène pour de simples et bonnes raisons : faire de la musique ensemble et partager ça avec le public. J'ai donné pas mal de spectacles, mais celui-là est l'un des plus excitants et joyeux que j'ai connus. Il a une place à part.

Pour le dernier concert de cette tournée d'anthologie, nos producteurs (Thierry Suc et Charles Bensmaïne) nous firent le cadeau de louer l'opéra Garnier à Paris. Nous passâmes une journée entière à le visiter, des caves gigantesques jusqu'aux toits d'où l'on domine tout Paris. Quel endroit magique ! Et quel cadeau pour clôturer ce merveilleux moment ! Un spectacle d'adieux filmé par Émilie (le cinquième mousquetaire) et Tristan Carné pour Netflix. Cela m'amuse de le revoir de temps en temps, juste pour le plaisir.

Quand on me parle de mes enfants, on évoque les valeurs que je leur ai transmises, en oubliant de citer leur mère qui leur a passé un relais tout aussi capital. Un regard sur l'existence, une nature combative, un sens esthétique... Toutes ces qualités leur ont beaucoup servi.

Et puis il y a Emma, ma chère et tendre, qui a su se faire aimer d'eux malgré les turbulences d'une séparation douloureuse que nous avons vécue chacun à notre manière.

Ces mots paraîtront peut-être emphatiques à certains. Mais n'en déplaie aux chasseurs de polémiques qui préféreraient que l'on se jalouse, s'invective, se déteste par médias interposés, nous nous entendons tous très bien, avons du plaisir à prendre de nos nouvelles, à nous retrouver autour d'une table, à passer quelques jours de vacances ensemble et, cerise sur le gâteau, à faire de la musique.

G

Geek

*« Choisis un travail que tu aimes et tu n'auras pas
à travailler un seul jour de ta vie. »*

CONFUCIUS

Le premier cadeau de Noël dont je me souviens était un jeu de Meccano. Des petites barres de fer pleines de trous, des écrous, des vis, des boulons et des roues. En assemblant ces éléments, on pouvait construire grues, locomotives, ponts, voitures, camions de pompiers, tricycles... Ce furent mes années bricolage, je m'y adonnais avec passion. Tous les après-midi, en rentrant de l'école, je me précipitais sur le projet en cours. Entre dix et douze ans, j'ai dû me faire offrir une bonne dizaine de ces boîtes. Moi qui suis aujourd'hui réfractaire au bricolage, cela m'amuse de m'imaginer serrant des vis des heures durant pour créer des objets qui n'ont pas servi à grand-chose.

J'étais « geek » avant l'heure, en quelque sorte, car j'associe cette passion pour la mécanique à celle que j'ai contractée dans les années 1980 pour l'informatique (en particulier musicale). Il y a clairement eu un avant et un après pour les musiciens du monde entier avec l'avènement de la musique électronique. Certains ont snobé l'envahisseur, pensant que ça ne serait qu'une tocade ; d'autres, comme moi, ont accueilli cette nouveauté à oreilles et à bras ouverts. Synthétiseurs, boîtes à rythmes : tout à coup, un monde de sons inédits s'offrait à moi. J'ai compris très vite que la maîtrise de ces drôles de machines allait permettre à l'autodidacte que j'étais d'explorer des territoires inconnus, de créer des ambiances sonores jamais entendues.

Autodidacte ? Eh oui, je n'ai jamais appris la musique, du moins pas de façon académique. Mes parents avaient retenu la leçon des cours de piano de ma sœur !

Mon apprentissage se fit donc d'une autre manière, moins

orthodoxe mais totalement désirée : tout à l'oreille, que j'ai eue très juste dès le plus jeune âge. Il me suffisait d'entendre une mélodie dans un film, une chanson à la radio pour immédiatement la reproduire en chantant. Ça étonne toujours les gens quand je leur dis que je ne sais ni lire ni écrire une partition.

Mais savent-ils que c'est le cas de compositeurs de grand renom comme Paul McCartney, Frank Zappa, Hans Zimmer (qui a composé un nombre incalculable de musiques de film) ou Pierre Schaeffer (un des fondateurs de la musique électronique et des expérimentations sur bandes magnétiques de sons à l'envers, ralentis, accélérés et surtout inventeur des boucles qui sont nos « loops » modernes) ? Qui aurait pensé qu'Arnold Schoenberg n'avait jamais mis les pieds au conservatoire et se considérait lui-même comme un autodidacte ?

Et puis il y a mon préféré : Vincent Baptiste Scotto, né à Marseille en 1876 et compositeur de quatre mille chansons : « J'ai deux amours » de Joséphine Baker, « Prosper Yop la Boum » de Maurice Chevalier, « Marinella » de Tino Rossi, « Le plus beau de tous les tangos du monde » d'Alibert, pour n'en citer que quatre. Soixante opérettes et deux cents musiques de film, dont tous ceux de son ami Marcel Pagnol. Scotto composait sur une guitare qui ne le quittait jamais et, le magnétophone n'existant pas encore, la légende raconte qu'un copiste le suivait jour et nuit, notant sur du papier à musique toutes les mélodies qui lui passaient par la tête. Sans lui, Scotto n'aurait pas existé ou du moins pas produit autant.

C'est dire ma chance d'être né dans la génération des enregistreurs miniatures et des microcassettes. À la moindre idée de musique ou de paroles, je pressais sur RECORD, et le tour était joué. Au début des années 1980, des machines plus séduisantes les unes que les autres me faisaient les yeux doux. J'adorais tourner les boutons, appuyer sur des touches, chercher des sons. C'est ainsi, naturellement, que j'installai mon premier studio avec un magnétophone 8 pistes et une console rudimentaire dans la cave de la maison où j'habitais. C'était à deux pas du parc Montsouris. Je me revois, guettant du haut de mon balcon l'arrivée du transporteur qui m'apportait ma première Lynn, une boîte à rythmes révolutionnaire pour l'époque, et un synthétiseur au son planant, le Prophet 10. J'avais cassé ma tirelire, mais je pressentais à juste titre que cela en vaudrait la peine.

À peine arrivés, je les déballai des cartons et les plaçai dans mon studio. Je passai le reste de la journée et une partie de la nuit à

expérimenter mes nouveaux outils. Allai me coucher aux aurores, avec plein de sonorités nouvelles dans les oreilles. Je me réveillai en début d'après-midi, bus un café rapide, fumai une cigarette et me remis illico au travail en faisant tourner une boucle de Lynn ; après avoir appuyé à l'aveuglette sur quelques boutons du Prophet, je commençai à jouer ce qui me venait sans réfléchir.

Le son était si beau, si large qu'il me fit penser à un film en Cinémascope et, juste après, à un texte que j'avais écrit quelque temps auparavant. Il racontait la vie de chacun d'entre nous, de la naissance jusqu'à la mort, en n'utilisant que des termes cinématographiques. Gros plan, fondu enchaîné, zoom. Ce jour-là, en créant la chanson « Ainsi soit-il », j'ai largement remboursé mon investissement.

Et puis est arrivée l'informatique musicale. Le computer au service du compositeur. L'invention du MIDI (Musical Instrument Digital Interface), protocole de communication qui permet de piloter toutes sortes d'instruments électroniques et de logiciels de musique. L'ATARI, premier ordinateur dédié exclusivement à la musique. Je suis vite devenu addict et ai dépensé des fortunes dans l'achat de machines de plus en plus sophistiquées. Le Fairlight, par exemple, était le premier synthétiseur séquenceur qui, en plus, pouvait échantillonner jusqu'à (vous allez rire !) 190 mégaoctets et qui coûtait l'équivalent de 100 000 euros (il pesait aussi une bonne cinquantaine de kilos et produisait un bruit de soufflerie tel qu'il vous obligeait à l'isoler dans une autre pièce).

Au fil du temps, le matériel s'est considérablement démocratisé. On peut aujourd'hui faire des disques avec de simples ordinateurs portables dotés de plusieurs téras de mémoire, tout cela pour moins de 10 % du prix du Fairlight. Je conseille souvent des amis musiciens plus jeunes que moi sur les performances de tel ou tel instrument virtuel, tel logiciel, tel type d'ordinateur. Lorsqu'ils s'étonnent, je leur explique que je suis tombé dedans quand j'étais petit. Ils m'interrogent sur les synthés comme le Moog, le Mellotron, le synclavier, instruments du siècle dernier toujours utilisés par les adorateurs du « vintage » et prisés des collectionneurs. Je suis à leurs yeux comme une mémoire vivante des premiers pas de la musique électronique qui fait les belles nuits des *dance floors* actuels.

Je peux passer des heures entières à compulser des modes d'emploi ou à regarder des tutoriels sur YouTube pour comprendre comment marche telle machine ou tel logiciel. Comme un gosse qui

attend le père Noël devant la cheminée, je suis toujours à l'affût des nouveautés, et Dieu sait qu'il y en a ! Quand passe devant mon nez un produit qui m'intéresse, cela peut virer à l'obsession. J'ai beau me dire que ça n'est pas raisonnable, que je ne suis pas sûr d'en avoir besoin, insensiblement, je retourne vers le site en ligne qui vend l'objet de ma tentation. Et je finis toujours par craquer...

L'informatique a bouleversé nos vies : c'est à se demander comment l'on faisait avant. Les rares personnes que je connais qui se passent de tout ce gourbi forcent mon respect, même si je sais que je ne pourrais jamais être comme elles. J'admire leur capacité à résister à la modernité, à ce mouvement qui nous emporte malgré nous. Mails, textos, commander un taxi ou une pizza en un clic, tout passe désormais par ces boîtes aussi magiques que maléfiques. Elles nous donnent une grande liberté et nous menotent en même temps. Mais je n' imagine pas revenir en arrière : geek un jour, geek toujours.

H

Horizontal

*« Le lit, c'est le champ de l'esprit
délivré de la pesanteur.
Il faut être couché pour voir le ciel. »*

Paul MORAND, L'heure qu'il est

Nous avons deux vies qui se résument à deux postures :

– La verticale. On marche, on court, on prend le métro, on monte dans un train, on saute dans un avion, on s'assoit sur les bancs de l'école, dans un fauteuil de bureau, sur la chaise d'un restaurant. Quand ils avancent, les décideurs regardent droit devant, les poètes en l'air, les timides leurs pieds. Certains sont pressés par le temps, d'autres angoissés par la peur du lendemain. Pour remplir les vides, il faut que ça bouge, alors, on s'agite, on envoie des SMS, on reçoit des mails, des tweets, on publie sur Facebook des recettes de cuisine, des photos de voyage ou des vidéos de sa progéniture et de son animal domestique. On communique beaucoup, on se parle de moins en moins. On rit avec les uns, on se moque des autres, on se lamente sur soi-même, on aime, on déteste. C'est la grande aventure du réel, la vie debout.

– L'horizontale. Lit, hamac, matelas pneumatique, herbe tendre, plages de sable fin, allongés les mains derrière la tête, à admirer ce nuage aux formes étranges qui cache un court instant le soleil. Quand vient le crépuscule aux couleurs flamboyantes, on regarde béat un croissant de lune grimper sur la voûte céleste. Alors, les paupières s'alourdissent, les yeux se ferment, et c'est le plongeon quotidien dans les abysses de notre inconscient. Si l'on prend en compte nos grasses matinées, siestes digestives ou crapuleuses, l'horizontalité occupe en moyenne un bon tiers de nos vies.

À chacun sa position :

– La « bûche » : allongé sur le côté, dos droit et jambes tendues, le bras extérieur le long du corps, l'autre sous l'oreiller. Les « bûcheurs » seraient des individus que la solitude insupporte. Des goulus de la race humaine.

– Le « soupirant » (de l'anglais *yearner* qui signifie « avoir très envie de »...) : sur le côté et les jambes droites également, mais le dos arrondi et les bras vers l'avant. À ce soupirant ne manque plus qu'un (ou une) partenaire à enlacer.

– Le « soldat » : lui dort sur le dos, jambes et bras le long du corps. Une, deux, une, deux, comme s'il défilait devant un adjudant-chef pointilleux.

– La position dite de la « chute libre » : sur le ventre, la tête tournée à droite ou à gauche, les mains sous l'oreiller. Ces cascadeurs font des rêves de sauts à l'élastique ou en parachute, mais aussi des cauchemars de puits sans fond, ou de disparition dans l'œil d'un cyclone.

– Il y a enfin la posture que j'ai adoptée depuis des lustres, avant même ma venue au monde : la « fœtale ». Mais est-il besoin de la décrire, nous sommes si nombreux à la pratiquer ? Elle exprime certainement une envie de retrouver chaque jour cet état ancien de bien-être et d'insouciance. De dormir et rêver sans modération. Délicieux cocon.

Comme tous les anciens cancre, je suis devenu à l'âge adulte un boulimique de travail. J'aime créer des objets artistiques, chansons, musiques de film, comédies musicales, images. Mais si l'on me mettait en demeure de choisir un jour entre faire tout cela à la verticale ou à l'horizontale, sans l'ombre d'une hésitation, j'opterais pour la seconde. Et tel Alexandre le Bienheureux, je m'aménagerais illico un lit *king size* pour aimer, manger, boire, lire, converser, écrire, jouer de la guitare, chanter et m'endormir en rêvant que j'aime, mange, bois, lis, converse, écris, compose des mélodies et les chante à faire se pâmer la terre entière.

Et puis, il faut penser à l'après. Ce fameux « grand sommeil » dans lequel nous plongerons tous. Je considère la pratique journalière de l'horizontalité comme le quotidien du sportif qui se prépare à une compétition de haut niveau. J'encourage donc toutes celles et ceux qui, lucides, ont le sens de l'anticipation à s'exercer le plus souvent possible à ce joli jeu. Pour ma part, j'aimerais que soit gravé sur ma pierre tombale, en guise d'épitaphe :

« Pas d'inquiétude les amis, c'est juste un gros coup de fatigue, je rattrape mon sommeil en retard. »

I

Instinct

*« L'homme est un animal,
et son intelligence le rend plus cruel
encore que ceux dont seul l'instinct est le moteur. »*

Guillaume DE FONCLARE

Dès le plus jeune âge, on nous apprend à cogiter avant de prendre une décision, à bien peser le pour et le contre, à multiplier, additionner, soustraire, parler, lire, écrire, en un mot, raisonner. Plutôt que de nous jeter la tête la première dans une nouvelle aventure, on nous conseille de prendre du recul, d'analyser la situation, de mettre un mouchoir sur nos pulsions animales. Cet état de défense peut durer pour certains de l'enfance jusqu'au dernier soupir. Ne jamais lâcher prise, garder le contrôle. Ne pas dévoiler sa sensibilité. Un gamin qui sanglote, c'est une femmelette. Une fille qui ne pleure jamais, c'est un garçon manqué. Quel imbroglio !

Raisonné est l'adjectif le plus déraisonnable que je connaisse.

Comme tout le monde, j'ai tenté d'être ce gamin exemplaire qui ne répond jamais ni à ses parents ni à ses professeurs, qui se fait marcher sur les pieds en demandant pardon, sourit au pire des grincheux, prêt à donner son goûter pour gagner un ami ou à porter le cartable de cette petite fille qui en aime un autre. Tout allait pour le mieux dans le pire des mondes. À l'intérieur, j'étais une vraie cocotte-minute. Combien de fois, dans la solitude de ma chambre, ai-je hurlé (dans le plus grand silence) contre mes « vieux » parce qu'ils m'avaient puni ? Combien de fois ai-je rêvé d'assassiner le prof de mathématiques qui se moquait outrancièrement de mon inaptitude devant toute la classe ? Ou de faire un croche-pied à la vieille peau à qui je cédaï ma place dans le métro et qui s'y asseyait sans un mot de remerciement ? D'embrasser à pleine bouche la fille de mes rêves et, dans la foulée, de mettre au tapis celui dont elle était amoureuse ? Mais c'était tout le contraire. Le qualificatif de « gentil », sous-entendu « un peu con », revenait souvent à mon sujet. Pas de vagues. La rébellion ? Connais pas ! Respect des anciens avant tout, même si, au fond, je les trouvais bien

tartignolles.

« Moi, à ta place, je ferais plutôt comme ci ou comme ça. » Voilà une phrase qui m'a toujours horripilé. Je détestais les messieurs-dames-je-sais-tout qui ont l'impression d'avoir suffisamment roulé leur bosse pour dispenser aux débutants de la vie leurs précieux conseils, de leur faire une fleur en mettant à leur disposition leur fabuleuse expérience. J'avais envie de leur répondre :

« Mais, bon Dieu, je ne suis pas à votre place ! Et c'est heureux pour moi. »

Pourtant, je n'aurais jamais osé. La peur d'être mal vu, qu'on ne m'aime plus, de prendre une claque aussi. Bonne pâte quoi ! Même si, tout au fond, il y a cette petite voix qui prend de plus en plus d'importance et qui vous pousse à vous écouter, à aller vers quoi votre instinct vous guide, le changement de cap ne s'opère pas en un jour. C'est une lente transformation. Quand on se retrouve à certains carrefours de notre vie, deux solutions s'offrent souvent : la première, plus sensée, celle où le sentier est déjà battu par des millions de semelles, et la seconde, un chemin de traverse, en friche, moins praticable, voire dangereux, mais bizarrement plus attrayant.

Un jour, j'ai compris que la solution numéro deux, celle que votre cœur choisit, malgré les risques qu'elle comporte et la peine qu'elle peut causer aux autres et à vous-même, apportait bien plus de satisfaction que l'autre, celle qui maintient dans une zone de confort et vous fait devenir vieux avant l'âge.

Aujourd'hui, je ne me fie qu'à mon instinct et m'en porte bien mieux. Lorsqu'un problème, une opportunité, une rencontre se présente, je l'interroge en premier, et il est bien rare qu'il ne me souffle pas la meilleure solution. Je me trompe rarement sur les qualités ou les défauts des personnes que je croise, que ce soit dans le domaine sentimental, amical ou professionnel.

Mais chacun sa route, je n'essaie de convaincre personne. Et il ne me viendrait pas à l'esprit de dire :

« Moi, à ta place, je ferais... »

De peur de m'entendre répondre :

« De quoi tu te mêles ? Tu n'es pas à ma place ! »

Car il ne faut pas grand-chose pour passer du statut de sage à l'esprit ouvert dont on boit les paroles à celui de « donneur de leçons » que l'on fuit en courant.

J

Jack (London)

« Toute aventure humaine,
quelque singulière qu'elle paraisse,
engage l'humanité entière. »

Jean-Paul SARTRE

Quand, lors d'une interview, un journaliste me demande qui j'aurais aimé être, en ajoutant, s'il est bien élevé : « Si vous n'aviez pas été vous, bien sûr ! », le premier nom qui me vient naturellement à l'esprit n'est pas celui d'un musicien, d'un cinéaste ou d'un grand tennisman (mon sport favori), mais celui d'un écrivain : Jack London.

« Mais pourquoi lui ? questionne immanquablement mon interlocuteur qui, en général, n'en connaît pas grand-chose, excepté de vagues réminiscences scolaires telles *Croc-Blanc* (lu il y a belle lurette dans sa version expurgée pour moins de douze ans, l'original étant d'une violence peu commune, de quoi traumatiser une âme trop sensible) ou *L'Appel de la forêt*, qui est également d'une grande brutalité. Alors, pourquoi lui ? insiste mon interlocuteur. Parce qu'il y a quelques années, un de mes bons amis, féru de littérature américaine, me dit :

« Tu as lu *Martin Eden* ?

– *Martin Eden* ? Non, même pas entendu parler. C'est de qui ? »

Il tendit le bras vers un rayon de sa bibliothèque et, passant son doigt sur la lettre L, en sortit le fameux roman dont il me parlait avec passion :

« Tiens, cadeau ! Quelle chance tu as de ne pas l'avoir encore lu ! Je suis certain que ça va te plaire. »

Rien que le visage de l'auteur sur la couverture – ce regard si direct, ce visage si beau et pur, cette expression d'intelligence et de bienveillance – me donnait envie de rentrer chez moi au plus vite et de commencer ce bouquin.

Bien installé dans mon lit, le dos calé par trois coussins, j'ouvris la première page :

« Arthur ouvrit la porte avec son passe-partout et entra... »

Au bout de dix minutes, j'étais accro. Trois nuits blanches plus tard, j'arrivai à la fin de ce chef-d'œuvre :

« Et tout au fond, il sombra dans la nuit. Ça, il le sut encore : il avait sombré dans la nuit.

« Et, au moment où il le sut, il cessa de le savoir. »

Contrairement aux mauvais romans, celui-là se dévore et ne s'oublie jamais.

J'appelai mon ami pour le remercier du cadeau qu'il m'avait fait et, dans la journée, me précipitai chez mon libraire pour acheter d'autres ouvrages du même auteur...

À tous ceux qui ont la chance de n'avoir jamais lu ce cher Jack, je dis : « Vous pouvez y aller les yeux fermés, ou plutôt grands ouverts. Vous ne serez pas déçus. »

Il n'y a pas que l'auteur qui me plaise chez Jack, il y a aussi l'être humain au parcours si fascinant. Il faut savoir qu'il n'a vécu que quarante ans et a commencé à écrire à vingt-quatre. En seize années, il a publié près d'une vingtaine de romans. Presque autant de recueils de nouvelles et une dizaine d'essais et récits autobiographiques. À peine croyable, mais authentique. D'ailleurs, sur pas mal de photos prises chez lui dans son bureau ou sur son bateau, on le voit un crayon à la main. Comme s'il pressentait que son temps était compté et qu'il fallait profiter de chaque minute de son existence. Ce créateur de héros et d'héroïnes de roman savait de quoi il parlait. Il en était un lui-même.

Né à San Francisco, le 12 janvier 1876, John Chaney, de son vrai nom, n'était pas désiré par son père. Ce dernier mit d'ailleurs sa femme Flora à la porte juste avant qu'elle accouche. Désespérée, elle aurait tenté de mettre fin à ses jours à deux reprises. Jack naît donc envers et contre tout. La pauvre Flora, en raison d'une grave maladie postnatale, ne peut s'en occuper et le confie à une nourrice, une ancienne esclave qui devient sa seconde maman. Un début dans la vie digne d'un roman de Dickens !

Sa mère se remarie finalement avec un M. John London, que l'on surnomme Jack. John Chaney adopte alors le nom et le prénom de son beau-père : Jack London est né.

À quinze ans, il commence une vie d'errance qui l'amène à sauter dans les trains clandestinement pour traverser l'Amérique du Nord. Il est arrêté pour vagabondage, se retrouve un mois dans un pénitencier (une épopée qu'il raconte dans *Les Vagabonds du rail*), exerce des dizaines de petits métiers pour subvenir à ses besoins et s'acheter son premier petit bateau, tant les balades dans la baie de San Francisco avec son père adoptif l'ont marqué, enfant. Grâce à une bibliothécaire qui fait son éducation en littérature, il découvre les livres.

Quand on regarde sa vie entre quinze et dix-huit ans, où il est livré à lui-même, allant là où ses envies le mènent, travaillant dans des secteurs très différents, on comprend pourquoi son œuvre est si foisonnante. C'est comme s'il avait eu besoin de se « frotter au monde » avant d'écrire la moindre ligne.

C'est à dix-huit ans qu'il rentre dans le rang (si l'on peut dire). Il revient au bercail et intègre le lycée de son quartier. Il y écrit quelques articles pour le journal étudiant. C'est là aussi qu'il tombe amoureux d'une jeune fille qui lui inspirera la trame de *Martin Eden*. N'ayant pas assez d'argent pour poursuivre ses études, et attiré par ce nouvel Eldorado qu'est la ruée vers l'or, il part pour le Grand Nord tenter de faire fortune. Malheureusement pour lui et heureusement pour nous, lecteurs, il fait chou blanc, revient aussi pauvre qu'il était parti, mais chargé d'histoires que les chercheurs d'or lui ont racontées dans les saloons qu'il a beaucoup fréquentés.

Partout où il se trouve, il écrit, et le premier succès arrive avec *L'Appel de la forêt*, l'histoire de Buck, ce chien domestique qui, vendu comme chien de traîneau, retrouve son instinct guerrier. Cependant, écrire ne suffit pas à cet ogre de la vie. Il devient reporter pour couvrir la guerre des Boers, et la guerre russo-japonaise. Ça n'est pas encore assez, le voilà qui entame un tour du monde sur le bateau qu'il s'est fait construire : *le Snark*.

Un premier mariage qui dure cinq ans. Un second avec celle qui lui fut dévouée corps et âme jusqu'à la fin : Charmian. Le mystère plane toujours sur sa mort (urémie, dysenterie, alcoolisme ou bien suicide, comme son héros Martin Eden ?).

Jack London fait partie de ces rares écrivains qui ont laissé une empreinte indélébile dans ma vie de lecteur et m'ont donné envie d'écrire à mon tour. J'admire sa fluidité créatrice. Avoir publié autant en si peu d'années prouve combien il devait être convaincu

du bien-fondé de ce qui lui venait sous la plume. Je l'imagine, noircissant page après page sans se poser de questions et quel que soit l'endroit. Arriver à raconter autant d'histoires, créer des personnages si hauts en couleur, communiquer des émotions si variées armé d'un simple cahier, d'un crayon à papier et d'une gomme est le comble de la liberté artistique.

Chez Jack, la frontière entre réalité et fiction était par ailleurs si ténue que sa vie est sans doute son plus beau roman.

K

Kilo

*« Que l'on meure gros ou maigre,
la différence, c'est pour les porteurs. »*

Peter USTINOV

Dans ma famille, la chasse aux kilos est un sport quotidien. On est gourmands de père-mère en fille-fils. Aucun sens de la mesure. C'est tout ou rien. Un jour, l'abstinence monastique, le lendemain, la débauche absolue. J'ai reçu en héritage le péché capital de gourmandise.

Quand je décide de boire du vin ou de manger du chocolat, ce ne sera pas un verre, mais la bouteille, pas un carré, mais la tablette entière. Pas d'entre-deux. J'ai l'appétit binaire. Combien d'actes de contrition ont succédé à des lâcher-prises gargantuesques ? « Faire le yo-yo » est une expression qui me va comme un gant.

Mes origines orientales y sont sûrement pour beaucoup. Dans ces pays, l'hospitalité n'est pas un vain mot. Allez sonner chez un Parisien ou un provincial à point d'heure, sans le prévenir. Nul doute que vous serez mal reçu. En Orient, j'en parle d'expérience, le propriétaire, même si vous le sortez de son premier sommeil, vous ouvre la porte avec le sourire, vous fait entrer en affichant un enthousiasme sincère, réveille sa femme et lui demande de préparer quelque chose à grignoter pendant qu'il vous verse à boire. La nourriture est une façon de vous témoigner l'amitié, voire l'amour que l'on vous porte.

Moi, je fus adoré par Adèle, personnage de ma petite enfance qui s'occupait aussi bien du ménage que de nous concocter des plats dont elle avait le secret. Mes parents l'avaient rencontrée à Beyrouth. Elle avait fui sa montagne libanaise, car sa vie de jeune fille mariée à seize ans à un homme de trente ans son aîné qui la considérait comme une esclave lui était devenue insupportable. Tous les jours, elle marchait 20 kilomètres aller-retour jusqu'au puits d'un village voisin pour rapporter l'eau qui servait aux besoins du ménage.

Elle se faisait taper dessus pour un oui ou pour un non. Quatre ans de ce régime plus tard, elle s'enfuit, quittant son vieux mari et laissant derrière elle un garçon et une fille en bas âge. J'imagine le ramdam que ça a dû faire dans ce village perdu aux coutumes ancestrales. J'ignore où elle a trouvé le courage de prendre une telle décision. Une montagnarde qui n'avait jamais rien connu d'autre que cet environnement, se retrouver dans la capitale, Beyrouth, où elle n'avait jamais mis les pieds. Quel courage !

Elle était si déterminée et compétente qu'elle avait rapidement trouvé du travail chez les uns et les autres.

C'est ainsi qu'elle arriva chez mes parents, qui avaient loué pour quelques semaines un appartement sur la corniche. Le courant passa si fort entre elle et ma mère que cette dernière lui proposa, puisqu'elle n'avait pas l'intention de faire machine arrière, de venir habiter avec nous à Paris. Elle accepta sans l'ombre d'une peur ni d'une hésitation. Je dois préciser qu'elle ne parlait pas un mot de français, encore moins d'anglais. Mais les Libanais, anciens Phéniciens, grands navigateurs doués pour le commerce, sont réputés pour s'adapter à n'importe quelle situation, dans n'importe quel pays. Adèle a vite confirmé la règle. Au bout de quelques semaines, elle connaissait le plan du métro par cœur. Saluait tous les commerçants du quartier comme si elle les fréquentait depuis toujours. Après quelques mois, elle parlait le français avec cet accent si caractéristique qui roule les *r* à tout-va.

Mes parents avaient changé sa vie et elle mettait un point d'honneur à leur rendre au centuple ce cadeau inestimable. Quand elle est arrivée, nous nous sommes tout de suite pris d'affection l'un pour l'autre. Ma sœur et moi devions remplacer à ses yeux les enfants qu'elle avait perdus.

J'avais neuf ans et, le croirez-vous, j'étais plutôt maigrichon en ce temps-là. Cela traumatisait Adèle qui n'arrêtait pas de me pousser à la consommation.

« Le pauvre petit, il est trop maigre, il faut qu'il mange ! »

Et, du petit déjeuner au dîner, c'était un festival de pain arabe avec beurre et confiture, taboulé, keftas, labné, grand mezzé du dimanche, sans oublier les pâtisseries toutes plus sucrées les unes que les autres : baklawa, gâteau à base de miel truffé de pistaches, kenafeh suintant de sirop, massepain (pâte d'amandes mélangée à du blanc d'œuf avec un poil de sucre pour la route). Je pense que toute la smala en a profité : *La Grande Bouffe*, version Chedid.

Inutile de préciser qu'à ce régime, je pris quelques rondeurs qui

m'ont causé bien du tracas par la suite.

Quand on a les cheveux bouclés, on rêve de les avoir bien raides, quand on a les cheveux raides, c'est le contraire. Quand on est enveloppé, on fantasme sur ceux qui ont des abdominaux et pas une once de graisse. Mais, dans ce cas de figure, la réciproque est rare.

Déjà complexé par mes résultats scolaires, mes kilos en trop assombrissaient encore plus le tableau. Je me souviens de l'été de mes quatorze ans. Je descendais tous les jours à la plage, posais une serviette sur le sable, m'y asseyais sans me déshabiller et me plongeais dans un bouquin que je faisais semblant de lire tellement j'étais intimidé par tous ces adolescent(e)s en bikini ou torse nu qui jouaient au volley-ball en rigolant à quelques mètres de moi. Transpirant à grosses gouttes sous mon tee-shirt, j'étais dans l'impossibilité psychologique d'aller me rafraîchir dans la grande bleue. Au bout de quelques jours, j'entendis une fille, plus compassionnelle que ses camarades, dire :

« Regardez, le pauvre, il est tout seul, on devrait lui dire de venir jouer avec nous. »

Tout le monde approuva, mais, quand la petite troupe se retourna vers moi pour m'inviter à me joindre à eux, plutôt que de leur faire un grand sourire et de m'approcher, je consultai ma montre nerveusement et m'enfuis comme si un rendez-vous d'une importance extrême m'attendait.

Plus jamais ils ne m'adressèrent la parole. Je terminai l'été le visage, les mains et les jambes quasi brûlés et le reste du corps blanc comme un linge.

Le poids, quelle injustice ! J'ai travaillé il y a quelques années avec un ingénieur du son qui mangeait et buvait comme quatre et n'avait que la peau sur les os. À chaque repas, j'avais l'impression paranoïaque qu'il faisait ça pour me narguer. J'ai appris depuis que les maigrichons ont parfois des problèmes de santé épineux. Je ne dis pas que cela fait plaisir, mais ça console un peu.

Heureusement, tous les goûts sont dans la nature. Les filles n'aiment pas que les play-boys au ventre plat et les garçons, que les top models anorexiques. Après tout, on est comme on naît !

L

Livre

« Qui sait lire et écrire a quatre yeux. »

Proverbe albanais

Si vous changez une simple lettre au mot LIVRE, il devient LIBRE.

Quand j'étais ado, ce sont les livres qui m'ont permis d'embellir mon quotidien, de m'évader des contraintes scolaires, de me sentir libre. Ne trouvant d'intérêt à aucune matière à part le français, je me rabattais sur la bibliothèque familiale ou celle de mon quartier et lisais tout ce qui me passait entre les mains. Il faut dire que j'avais la chance d'avoir des parents cultivés et curieux et que je les voyais souvent feuilleter un bouquin. Ça aide.

Entre onze et seize ans, j'ai ainsi « dévoré » (le mot n'est pas trop fort) les grands classiques : Dumas, Maupassant, Hugo, Balzac, mais aussi Simenon, Frédéric Dard, des polars de la série noire, et tant d'autres. Le livre de poche venait d'être inventé (en février 1953) par Henri Filipacchi, le père de Daniel qui, lui, entre autres activités, créa pour mon plus grand bonheur (et celui de toute ma génération) l'émission de radio « Salut les copains », qui nous fit découvrir le rock'n'roll et tous les nouveaux groupes anglais et américains. Je dois donc énormément au père et au fils.

« On ne peut pas vivre sans un livre dans la poche », tel était le slogan de ce nouvel objet que l'on pouvait trimbaler avec soi sans même y penser. Des livres de grands auteurs, à la couverture vernie et au papier souple, beaucoup moins coûteux que les ouvrages traditionnels et que l'on trouvait ailleurs que dans les librairies. Kiosques à journaux, drugstores, supermarchés. Une vraie révolution. Dans les dix premiers numéros figurent des œuvres de Gide, Zola, Sartre, etc. Le numéro deux de la collection s'intitulait *Les Clés du royaume*, d'un auteur tombé dans l'oubli aujourd'hui : A. J. Cronin. Ce fut le premier roman que je lus dans ma vie et il m'a donné l'envie d'en lire des tas d'autres.

Il m'est arrivé une drôle d'histoire avec ce livre, lors d'une tournée en 2014. En me baladant dans la ville où je jouais le soir même, sur une place, j'aperçois une boîte en verre posée bien en évidence. À l'intérieur, des livres et, sur une des parois, un écriteau indiquant que n'importe lequel de ces ouvrages pouvait être rapporté chez soi à condition d'en mettre un nouveau à la place. La curiosité venant, je commençai à farfouiller dans ce fatras de papier quand je fus attiré par une couverture qui me semblait familière. C'était, des décennies plus tard, ce même livre qui avait été pour moi le déclencheur de tant d'autres lectures. J'y ai vu comme un signe qui m'a poussé quelques semaines plus tard à m'atteler à l'écriture d'une série de nouvelles, *Des vies et des poussières*, parues en 2016. J'ai pris un plaisir inouï à renouer avec cette activité que j'avais mise en sommeil depuis un roman¹ publié en 1992.

J'ai toujours adoré écrire. Chercher le mot exact, tourner les phrases pour qu'elles coulent le plus naturellement du monde et servent l'histoire racontée ou le propos d'une chanson. Dans la chambre de bonne où j'allais me réfugier et m'abandonner des heures entières à des réflexions romantiques, je me souviens avoir écrit les premières pages d'un roman qui contenait la vie de Jésus... en western. Une sorte de *Sept mercenaires*, à la différence notable qu'ils étaient douze autour du héros et que ça canardait dans tous les sens. J'ai ensuite écrit mes premiers textes de chansons. À l'époque, je pensais que le format paroles et musique était plus à ma portée. Je me suis vite rendu compte que ça n'était pas aussi simple d'écrire une chanson vraiment bonne de bout en bout.

Et puis j'ai rencontré Françoise Verny, une des personnes les plus emblématiques de l'édition française dans ces années-là. Avec son parler sans filtre et sa voix de stentor, elle en a terrorisé plus d'un. J'avais la chance qu'elle m'ait à la bonne. Je venais de terminer l'enregistrement d'un nouvel album, *Ces mots sont pour toi*, quand mon téléphone sonna. Au bout du fil, sans le moindre préambule :

« Allô, ici Françoise Verny, il faudrait que l'on se rencontre. J'aimerais que vous m'écriviez un roman. »

Je ne l'avais jamais croisée, mais j'avais entendu parler d'elle, et ce qu'on m'en avait dit m'avait suffisamment intrigué pour que je lui réponde du tac au tac :

« Se rencontrer ? Avec plaisir. Mais j'ai un album qui sort dans trois semaines, alors, écrire un roman, là tout de suite, ça m'est impossible. »

Comme si elle n'avait même pas écouté ce que je venais de dire,

elle enchaîna :

« Bon, alors, vous êtes libre quel jour ? »

Et rendez-vous fut pris. La semaine suivante, en fin d'après-midi, je vis débouler (le mot est adéquat) dans mon home studio cette femme au corps volumineux, vêtue d'une robe-sac noire, avec une tête en forme de gargouille. Elle portait un sac à main qui paraissait ridicule et perdu au milieu de cette avalanche de chocs visuels. Je lui proposai un siège et lui fis écouter mon nouveau disque. À la fin, un peu secouée par la chanson-titre, je la vis écraser une larme sans la moindre retenue. Cette sensibilité adolescente dans une enveloppe hors normes me toucha aussitôt et nous passâmes du « vous » au « tu » sans même nous en rendre compte.

« Il faut absolument que tu écrives, Louis. C'est obligatoire.

– Mais je ne l'ai jamais fait, Françoise. Et puis, tu n'imagines pas la montagne que c'est pour moi.

– Conneries tout ça ! Bon, tu commences quand ? »

Comment résister à un tel tsunami ? La papesse de l'édition me prenait pour un écrivain. J'ai senti mon ego monter d'une marche et me suis entendu répondre :

« Écoute, je veux bien essayer d'y réfléchir, mais si ce n'est pas bien, tu me le diras ? »

Elle eut un hochement de tête accompagné d'un sourire de vainqueur.

« T'inquiète pas pour ça, je dis toujours ce que je pense. »

Oui, j'avais remarqué, songeai-je *in petto*.

Quelques semaines plus tard, j'arrivai dans son bureau avec deux ébauches de roman. Elle prit les pages et les lut devant moi comme je n'avais jamais vu personne le faire. Un scanner balayant chaque feuille à une vitesse incroyable. Je me souviens d'avoir pensé, elle me fait son cinoche, mais, en l'interrogeant ensuite, je m'aperçus qu'elle avait imprimé chaque détail, enregistré chaque situation. Impressionnante ! Un peu comme ces surdoués du calcul mental, qui donnent dans la seconde une réponse à des multiplications à plusieurs chiffres. Quelle tête bien faite dans ce corps qui devait lui peser ! Elle opta pour la direction qui me paraissait le plus appropriée. Et c'était parti.

Nous nous étions fixé rendez-vous tous les quinze jours. Comme je suis un garçon de parole, j'écrivais une dizaine de pages manuscrites chaque matin, et très rapidement j'y pris un grand plaisir. Ces

séances bimensuelles avaient souvent lieu vers 17 heures, car il était de notoriété publique qu'à 18 heures pile, Françoise quittait la terre ferme pour une planète plus euphorique. Elle reste une des personnes les plus rock'n'roll, je dirais même punk, que j'aie rencontrées dans ma vie. À côté de la maison d'édition se trouvait un hôtel pour touristes qui, depuis des années, avait fermé, faute de clientèle, son bar situé en sous-sol. Quand elle l'apprit, elle fit savoir au directeur de l'établissement que, s'il rouvrait le lieu, elle en ferait un café littéraire où tous les écrivains de Paris viendraient la voir, ce qui aurait pour effet d'augmenter le chiffre d'affaires du monsieur. Il obtempéra sur-le-champ. Et tous les soirs, à 18 heures, tel un rituel religieux, Françoise posait dossiers et manuscrits et s'en allait, toujours accompagnée d'un de ses plus fidèles collaborateurs, dans le bar ressuscité. C'était un endroit cosy où elle avait sa place attitrée et recevait à sa table l'élus du jour. J'y ai passé quelques moments, à cette table si convoitée, et j'ai senti glisser sur moi les regards agacés d'écrivains frustrés se demandant pourquoi elle faisait tant d'honneur à ce chanteur qui devait de toute façon écrire avec ses pieds. Tout cela m'amusait beaucoup et elle, encore plus. Un vrai bûcher des vanités.

C'était une époque où l'on fumait beaucoup et partout. Françoise encore plus que les autres. Des Gauloises bleues sans filtre, râpeuses pour la gorge, nocives pour les poumons, sans parler du reste, qu'elle consommait de manière compulsive. Mais aussi de grands verres de whisky sans glaçons ni eau gazeuse qu'elle avalait cul sec. Gainsbarre en jupons.

Ce qui fait qu'une heure après son « entrée en scène », elle n'articulait plus une phrase, s'endormait dans son fauteuil, se réveillait en sursaut, rebuvait un coup pour mieux repiquer du nez. Ce petit manège durait jusqu'à ce que le dévoué collaborateur la jette littéralement dans un taxi en direction du XVII^e arrondissement, où elle habitait. Le lendemain matin, elle arrivait comme si de rien n'était à son bureau, abattait tambour battant son boulot de la journée. Et à 18 heures, rebelote !

Quand je repense à elle, il me revient aussi cette image d'une furie tapant à grands coups de son minuscule sac à main sur la tête d'un malheureux serveur de La Coupole qui ne trouvait pas sa réservation de table, car sa secrétaire l'avait prise à mon nom. Le pauvre garçon me vit arriver comme un sauveur et, quand je lui confirmai que cet ouragan était avec moi, il a dû se dire que j'avais un drôle de goût.

Chère Françoise, grâce à elle, à cette impulsion qu'elle donnait à

tous ses auteurs, j'ai été au bout de ce premier roman. Je ne la remercierai jamais assez d'avoir débloqué cette part de moi que je m'interdisais d'exprimer, vis-à-vis de la littérature en général et de ma mère en particulier. N'avoir qu'un rapport professionnel avec mes collaborateurs ne m'a jamais suffi. Il faut qu'il y ait une bienveillance de part et d'autre, un partage, sinon je m'ennuie très vite et le résultat final s'en ressent. Françoise fait partie de mes plus belles rencontres artistiques.

C'est triste comme le mot « culture » est devenu un épouvantail pour certains. Et la lecture, un vrai pensum. Je dis souvent aux jeunes réfractaires que le mot « littérature » horripile qu'ils ne savent pas la chance qu'ils ont de n'avoir pas encore lu des chefs-d'œuvre comme *Le Comte de Monte-Cristo*, *Moby Dick*, *Le Père Goriot*, *Boule de Suif*, *Les Misérables* ou *Martin Eden*...

Ceux que mon enthousiasme pour les livres a réussi à convaincre me remercient tous les jours de les avoir fait entrer dans ce monde merveilleux.

M

Mort

*« Dansez, dansez tout le monde
Pour oublier qu'on est qu'des feuilles qui tombent.
Dansez, dansez, dansez. »
Louis CHEDID, « Dansez »*

La mort, voilà un sujet qui m'est cher, et je crois bien n'être pas le seul dans ce cas. C'est quand même un des moments les plus attendus et inattendus de la vie.

Tout a commencé par la réflexion d'un professeur de français, qui pensait bien faire en me lançant cette phrase définitive :

« Dites-moi, Chedid, ça vous arrive de penser à la mort ? »

Quand vous avez à peine dix ans, ça vous fait un choc. Car il est vrai qu'avant qu'il m'en parle, je n'y pensais pas trop. J'ai commencé par me demander pourquoi il me disait ça, sans trouver d'explication valable, à part qu'il ne devait pas m'aimer beaucoup. Le plus fou, c'est qu'il n'attendait aucune réponse, puisqu'il tourna les talons et me laissa en plan avec ce pavé dans la mare. Débrouille-toi avec ça, mon petit bonhomme !

En rentrant à la maison, je songeai qu'au fond ça n'était pas un sujet qui me préoccupait tellement. Il est vrai qu'à cet âge, on n'a pas beaucoup de morts dans ses relations. J'avais bien entendu mon père murmurer à ma mère :

« Tiens, au fait, le buraliste du quartier a fait une crise cardiaque fulgurante hier soir. Il paraît qu'il fumait comme un pompier ! C'est sa femme qui va reprendre la boutique. »

N'habitant pas loin de l'église Saint-Sulpice à Paris, il m'arrivait de voir des gens habillés tout en noir suivre, la mine contrite et l'œil humide, une grande boîte en bois portée par des malabars. On m'avait expliqué que c'était un enterrement. Qu'on allait descendre la dame ou le monsieur dans la caisse en chêne massif à six pieds

sous terre dans un lieu adapté à la circonstance, un cimetière, et l'y laisser pour toujours.

Mais cela demeurait quand même abstrait pour le gosse que j'étais, jusqu'à ce que ce professeur me pose sa fameuse question. Je me suis donc mis à creuser le sujet. Convaincu que j'étais encore trop jeune pour être directement concerné par la situation, je regardais les adultes comme des cibles potentielles. Pour moi, on ne pouvait mourir qu'à partir d'un certain âge.

Je m'inquiétais en premier lieu pour les gens de ma famille, et passais d'interrogations sur le sens de la vie à des réflexions morbides. J'imaginai toutes les possibilités de décès envisageables. Dieu sait qu'il y a, en la matière, un potentiel infini.

C'est seulement en janvier 1961 que j'ai vu, de mes yeux vu, mon premier vrai défunt. Roger Godel, le second mari de ma chère grand-mère Alice, dite « Mamy Poupette », celui-là même qui dirigeait l'hôpital du canal de Suez où j'étais né une dizaine d'années plus tôt, et qui avait sûrement participé à ma venue au monde. C'était un grand érudit féru de philosophie indienne, auteur de plusieurs ouvrages qui ont fait référence dans ce domaine.

Il mourut à soixante-trois ans (ce qui était honorable quand on était né à la fin du ^{xix}^e siècle, en 1898) de problèmes cardiaques qui l'ont fait beaucoup souffrir. Ma grand-mère l'avait épousé en secondes noces et avait donc divorcé de mon grand-père maternel, ce qui, à l'époque, *a fortiori* en Égypte, était considéré comme un crime irréparable. Alice fut mise à l'Index par sa famille et toute la communauté cairote. Et, double peine, à cette époque, le divorce était puni d'une excommunication de l'Église. Mamy Poupette se retrouva donc fichée au grand banditisme par les bien-pensants, mais elle n'en eut que faire. C'était une femme de caractère, trop amoureuse de son Roger pour ne pas transgresser ces règles imbéciles.

C'est dire si le jour où l'amour de sa vie s'en est allé fut pour elle un drame absolu. Nous étions arrivés dans l'après-midi, mes parents, ma sœur et moi, dans leur maison près de Bougival. À l'extérieur, les volets étaient clos, à l'intérieur, les rideaux tirés. La femme de ménage nous avait ouvert en pleurs, aucun bruit ne filtrait quand, soudain, on entendit un cri déchirant : ma grand-mère hurlait comme une possédée le prénom de son cher époux. C'était glaçant. Mes parents montèrent la voir en nous demandant de les attendre dans le salon. Des sanglots à s'en étouffer, des cris, puis un silence,

comme l'accalmie avant une nouvelle tempête. La dure réalité de la disparition. Ça a duré un bon moment, nous nous regardions ma sœur et moi sans oser dire un mot. Terrorisés en fait. Et puis, une porte s'est ouverte et ma mère nous a appelés du haut de l'escalier.

« Les enfants, venez nous rejoindre. »

Elle nous a fait entrer dans la chambre où Alice pleurait sur le corps de Roger. Je me souviens d'avoir été frappé par la sérénité sur le visage du défunt, en contraste avec le tumulte et la tristesse ambiants. J'ai songé : pourquoi se mettre dans des états pareils pour quelqu'un qui semble totalement apaisé et heureux de son nouveau sort, qui va pouvoir dormir une éternité sans plus se soucier de rien, complètement pris en charge par un bon génie avec lequel il doit être en train de discuter :

« Alors, c'est ça, la mort ?

– Ben oui, t'as vu, il n'y a pas de quoi en faire tout un plat. C'est plutôt cool, non ?

– Supra cool, tu veux dire ! »

Puis ma grand-mère s'est remise à crier et la tristesse a repris le dessus. Cet épisode fut pour moi initiatique. Fallait-il redouter la mort ou, au contraire, comme on me l'avait enseigné au catéchisme, lui ouvrir les bras ?

Quand on aime la vie comme moi, même quand elle vous fait de méchants croche-pieds, on a envie de mourir le plus tard possible, voire jamais. Et même si l'on connaît l'inéluctabilité de la chose, on espère toujours passer au travers – ou du moins vivre le plus vieux possible et, tant qu'à faire, en bonne santé. Si l'on observe l'espérance de vie à travers les siècles en France, on a quand même quelques raisons de se réjouir... Histoire de mettre un peu de baume au cœur des amoureux de la vie, voici un rapide état des lieux. Au début du ^{xviii}e siècle, 50 % des enfants disparaissaient avant dix ans et leurs parents vivaient vingt-cinq ans en moyenne. À la fin de ce même ^{xviii}e, on mourait à trente ans. En 1810, beaucoup grâce à Edward Jenner, inventeur du vaccin contre la variole, on passe à trente-sept ans. Napoléon et sa boulimie guerrière font rechuter le chiffre sous la barre des trente ans. Mais, en 1900, on vit *grosso modo* quarante-cinq ans. Au ^{xx}e siècle, si l'on occulte les deux guerres mondiales (façon de parler bien sûr), les décès d'enfants devenant de plus en plus rares, l'espérance va croissante et, aujourd'hui, elle est de soixante-dix-neuf ans pour les hommes et de quatre-vingt-cinq ans pour les femmes (qui a dit parité ?). À l'heure

où vous lirez ces lignes, il est bien possible que ces statistiques soient obsolètes. Jusqu'où ira-t-on ? N'est-ce pas réconfortant ?

À dix-sept ans au lycée, j'avais un copain qui s'appelait Denis, c'était un premier de la classe atypique. Une espèce de surdoué qui mémorisait n'importe quel texte, formule mathématique, carte géographique, événement historique en un rien de temps. Il aurait pu rouler des mécaniques en faisant sentir sa supériorité à tous les élèves de l'établissement. C'était tout le contraire, il ne la ramenait jamais malgré des bulletins de champion du monde, des félicitations, des tableaux d'honneur et des éloges du corps professoral comme s'il en pleuvait. Apprendre lui était si facile qu'il absorbait en un minimum de temps ce qui nous prenait des heures.

En outre, il était le premier à faire les quatre cents coups avec les délurés, dont j'étais : il fumait des cigarettes, buvait de la bière, avait une « régulière » (comme il l'appelait) sans pour autant se priver de faire les yeux doux à quelques autres. Une allure dégingandée, les cheveux en broussaille, il était le symbole d'une vie lycéenne accomplie. Comme moi, il lisait beaucoup et nous en parlions tous les jours en échangeant nos livres. Cette complicité littéraire nous avait étroitement liés.

Une fin d'après-midi, Denis est rentré chez lui, se plaignant de maux de tête violents. Sa mère lui a donné une aspirine et il est parti s'allonger dans sa chambre en attendant que ça se passe. Il ne s'est jamais relevé. Rupture d'anévrisme, a diagnostiqué le médecin. Je dois dire que ce drame m'a profondément affecté et fait concevoir la mort comme une ennemie personnelle qui me réserverait tôt ou tard le même sort.

J'éprouvais un plaisir romantique à déclarer à qui voulait l'entendre qu'en ce qui me concernait, je ne dépasserais pas l'âge du Christ, trente-trois ans, et j'ajoutais : Si tout va bien...

À dix-sept ans, j'avais encore seize belles années devant moi, que j'allais utiliser au mieux. Aujourd'hui que j'ai doublé cette perspective, cela me fait sourire, mais, à l'époque, j'y croyais dur comme fer. Quand on me demandait : « Mais comment peux-tu en être certain ? », je citais en exemple ce pauvre Denis qui avait une autoroute devant lui et boum ! l'accident imprévisible. J'aimais dénicher dans les journaux les histoires glauques qui étayaient ma thèse. Des bus scolaires qui se crashaient dans un fossé et hop ! cinquante préados qui passaient à la trappe. Un empoisonnement alimentaire en colonie de vacances, et le directeur éploré, menottes

aux poignets, qui comptabilise ses pensionnaires disparus. J'avais même entrepris une recherche sur les célébrités mortes dans la trentaine et, croyez-moi, ils sont légion ! Je pensais donc faire partie de la race des « élus », et je dois admettre que plus l'échéance se rapprochait, plus je baissais la tête, comme le condamné qui préfère ne pas voir d'où la balle va venir. Trente, trente et un, trente-deux ans... Puis arriva le réveillon du 31 décembre 1980. Il avait lieu dans notre maison de campagne en Seine-et-Marne, où nous avions invité quelques amis.

Juste avant le compte à rebours qui fait passer d'une année à l'autre, je m'éclipsai et partis philosopher dans notre jardin de curé. La nuit était venteuse et glaciale. Ma dernière heure allant bientôt sonner, autant me préparer à la funèbre température.

Dix, neuf, huit... Personne ne s'inquiétait de mon absence, j'y vis comme une confirmation de mon intime conviction.

Sept, six, cinq... La fête battait son plein, le champagne coulait à flots et moi, frigorifié, regardait cette femme, ces enfants, ces amis, toute cette joie avec une tristesse résignée, convaincu de vivre mon dernier anniversaire.

Quatre, trois, deux, un... Bonne année !

Ça criait, ça gesticulait, ça s'embrassait. Ça mangeait, ça buvait, en un mot ça vivait.

Quelqu'un m'aperçut et me dit :

« Mais qu'est-ce que tu fais dehors ? Bon anniversaire, mon vieux ! »

Quand je rentrai dans la maison, tout le monde renchérit :

« Joyeux anniversaire, Louis !

– Merci, merci bien. »

Je souriais pour donner le change, mais, à l'intérieur, j'avais envie de crier :

« Mes pauvres amis, si vous saviez... »

Je suis donc parti du principe qu'à compter de ce jeudi 1^{er} janvier 1981, j'avais dans le meilleur des cas trois cent soixante-cinq jours devant moi. Alors, j'ai commencé un nouvel album que j'imaginai être le dernier. J'en ai écrit des textes et composé des musiques, cette année-là ! Pour n'en garder que dix. Une sélection drastique.

Ainsi soit-il est sorti en novembre 1981 et est devenu en très peu de temps numéro un des hit-parades. Comme la bonne santé mentale et physique dans laquelle je me trouvais m'étonnait un peu, je me disais que ce serait peut-être un accident idiot qui mettrait un terme à cette séquence de ma vie on ne peut plus florissante.

31 décembre 1981.

Dix, neuf, huit... La scène se passe dans la même maison, avec quasiment les mêmes personnes plus âgées d'une année.

Sept, six, cinq... Je suis assis devant le feu de cheminée. Il y a pire comme dernière vision avant le grand saut dans l'inconnu.

Quatre, trois, deux, un... Joyeux anniversaire ! J'ai soufflé mes trente-quatre bougies, même pas mort. Je n'en revenais pas.

Aujourd'hui, quand il m'arrive de penser que j'aurais mieux fait de ne pas me prendre la tête durant toutes ces années, de me mettre cette épée de Damoclès au-dessus de la tête, je me dis : aurais-je fait le même disque sans cet aiguillon ? Pas certain.

Ce moteur qu'est l'urgence et cette idée que « chaque jour est une vie » ont conditionné ma façon d'exister. Le passé n'est qu'un placard à souvenirs, quant à l'avenir, si vous voulez faire rigoler Dieu, racontez-lui ce que vous ferez demain. Dans le mot « présent », il y a aussi la notion de cadeau. C'est le seul temps qui vaille le détour. Pour être honnête, je ne réussis pas tous les jours à être dans ce bon tempo.

Afin de poursuivre sur le sujet, sautons quelques années et retrouvons-nous en 1986, au début du mois de novembre. Je me sentais fiévreux depuis quelques jours et transpirais comme une fontaine. Tous les symptômes d'une grippe carabinée dont j'avais l'habitude presque chaque hiver. Je me soignais donc, mais les antibiotiques ne me faisaient aucun effet. La situation prenant une tournure alarmante, mon père eut l'idée de m'envoyer voir un professeur de médecine de ses amis qui exerçait à l'Institut Pasteur.

Dès qu'il me vit et avant même de me dire bonjour, il me regarda droit dans les yeux en déclarant :

« Vous, vous avez une tête d'abcès.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire que je vous ouvre immédiatement un lit et que, dès

cet après-midi, vous irez faire une échographie, mais je suis sûr de ce que j'avance.

– Mais, docteur, je ne peux pas rester. J'ai des rendez-vous cet après-midi. Beaucoup de travail en ce moment...

– Rien du tout, vous n'avez pas le choix. Ce qui vous arrive est suffisamment grave pour que vous oubliiez tout le reste. »

C'était dit de manière si définitive que j'obtempérai. Je téléphonai pour qu'on m'apporte pyjama, trousse de toilette et quelques bouquins pour passer le temps. Je ne réalisais pas encore combien cet événement allait chambouler ma vie. L'après-midi, j'étais à l'échographie et, effectivement, le diagnostic était sans appel. J'avais bien un abcès... au foie. Organe essentiel et unique, contrairement à d'autres. Sans lui, *kaput* !

Le 13 novembre, on annonçait le décès de Thierry Le Luron, officiellement d'un cancer, mais officieusement on parlait du sida, cette nouvelle maladie qui commençait à causer des ravages. J'ai d'abord pensé que je l'avais contracté et que l'on n'osait pas me le dire. Mais non, mon diagnostiqueur me confirma que c'était bien un abcès, qu'il allait falloir l'anéantir par des antibiotiques ou en le ponctionnant. Que cette saloperie venait droit de pays tropicaux (où je n'avais pas mis les pieds depuis des lustres). On m'expliqua que le corps était plein de microbes, amibes, virus, qui pouvaient ne jamais se manifester comme tout à coup éclore.

Manque de chance, j'étais dans la seconde hypothèse. L'enfer a commencé et il a duré trois semaines. Le personnel soignant était d'un niveau optimum. Ils m'ont sauvé la vie. Mais il en a fallu des jours pour atteindre ma résurrection. Je n'emploie pas ce mot au hasard. Ce fut vraiment une renaissance. Cette amibe étant inconnue au bataillon, comment la combattre ? C'était toute la problématique de mon cas. Le médecin préconisa d'abord les antibiotiques à haute dose. Pas les pilules que l'on prend pendant six jours quand on a une rage de dents. Oh, non ! La grosse Bertha par injection intraveineuse. Comme aucun de ces produits ne fonctionnait, au bout de quelques jours, le jeu était d'en fabriquer un nouveau. On m'expliqua alors que, chaque fois que je me sentais fébrile ou frissonnais, je devais appeler une infirmière pour qu'elle me fasse une prise de sang et qu'à partir de son analyse, on créerait un nouveau cocktail qui mettrait à mal l'envahisseur. Mais plus l'heure tournait, moins on trouvait la solution à mon problème. On avait beau m'injecter des mégadoses de médicaments, rien à faire : l'occupant résistait à tout. On opta alors pour une ponction du liquide purulent, une grande aiguille qui vous rentre dans le ventre

et part aspirer le malotru. Peine perdue ! Deux jours plus tard, l'oiseau avait refait son nid. Pendant ce temps-là, je dépérissais à vue d'œil. Il y a la souffrance, l'épuisement physique, mais aussi le regard de vos proches qui vous minent le moral. On ne me le disait pas, mais je sentais bien que l'on craignait pour ma vie.

Sous perfusion toute la journée, un peu de télé, quelques pages de magazine ou une visite me fatiguaient au point que je passais mon temps à somnoler comme un chat. Le seul point positif de la situation, pour moi qui ai toujours été « enveloppé », c'est qu'en trois semaines je perdis quinze kilos. C'est dire l'anormalité de cette maladie.

Mon cas s'aggravant de jour en jour, le corps médical décida de prendre « le taureau par les cornes » : l'opération pure et simple. Il s'agissait d'envoyer à l'intérieur de moi-même une bande de « gros bras » pour éliminer définitivement l'ennemi. J'allai au bloc plein d'espoir. Presque avec joie tant on m'avait prédit que cela signerait la fin de mes soucis. Je me réveillai quelques heures plus tard aux soins intensifs dans un lit de glace, ma température étant montée à des sommets inhumains. Je me souviens que mon voisin de chambre était lui aussi en piteux état et marmonnait des phrases incompréhensibles.

Quel sentiment de solitude de se retrouver dans cette salle plongée dans une semi-obscurité, les drogues calmantes ne faisant plus aucun effet, et de recommencer à souffrir. Un film d'horreur. C'est ce jour-là qu'il m'est arrivé quelque chose qui a changé radicalement ma vision de la mort.

À un moment d'intense souffrance physique, je me suis vu sortir de mon corps, monter jusqu'au plafond et, miracle, la douleur avait disparu. De là, je regardais la scène : mon voisin en fin de vie et moi inerte dans la glace. J'étais là-haut sans comprendre ce qui se passait. Étais-je en train de rêver ? Comment l'extrême douleur que je ressentais quelques instants auparavant avait-elle pu disparaître aussi vite ? Avais-je sombré dans le coma, mais alors pourquoi étais-je ainsi collé au plafond, regardant et analysant en pleine conscience chaque détail de la scène qui s'offrait à moi ? Je me sentais si serein et léger ! Un lac de bienveillance lumineux. Si c'était ça, le grand saut, j'étais preneur.

Puis, aussi rapidement que j'étais monté, j'ai réintégré mon corps brûlant et au bout du rouleau. Pour abrégé et terminer sur un *happy end*, l'abcès rendit les armes au bout de quelques jours. Je mis plusieurs mois à récupérer ma forme et repensai souvent à cette séquence de « décorporation » qui m'avait tant marqué. Quand on a

frôlé la mort d'aussi près et que l'on s'aperçoit que c'est un moment de grande sérénité, on a tendance à se réconcilier avec elle.

Dans les semaines qui suivirent mon rétablissement, un jour que je flânais au Quartier latin, mon regard fut comme aimanté par la couverture d'un livre dans la vitrine d'une librairie. *La Vie après la vie*, de Raymond Moody, sous-titré « Enquête à propos d'un phénomène, la survie de la conscience après la mort ». Le bandeau ajoutait : « Un ouvrage sur les *Near Death Experiences* » (les expériences de mort imminente). Je l'achetai aussitôt et m'aperçus en le dévorant que ce que je pensais être le seul à avoir vécu l'avait été par des centaines de milliers de personnes, qui racontaient à peu de chose près la même aventure que moi. Quelle révélation ! J'ai beau aimer passionnément vivre et souhaiter que cela dure le plus longtemps possible, ce « flirt » surprenant d'il y a une trentaine d'années avec la tant redoutée me laisse à penser que « l'Après » n'est peut-être pas du tout ce que l'on croit. Je trouve cette idée réconfortante. Nous sommes déjà si ignorants de la vie, que pouvons-nous savoir de la mort ?

Plus j'avance en âge (phrase de coquetterie pour ne pas écrire : plus je vieillis) et plus je suis attiré par le bouddhisme. J'aime à imaginer que je suis la continuation de ce qui m'a précédé, que la mort n'est qu'un passage de relais à mes « *followers* ».

La réincarnation est une théorie qui m'enchanté et me rassure. Plus ça va et plus il me plaît de songer que si les fleurs se fanent et repoussent chaque année, si tout se transforme et se recrée d'une manière ou d'une autre, pourquoi pas nous ? Que serait cette feuille de papier si, avant qu'elle arrive sous ma plume, il n'y avait pas eu le soleil et la pluie pour arroser l'arbre, l'homme pour le débiter, etc. ? Y croire ou pas ? Les deux options s'envisagent. *Fifty-fifty*. Comme j'aime la vie, j'opte pour la bouteille à moitié pleine. J'aurai peut-être une grosse déception en bout de route, mais, pour l'instant, ça me permet d'alléger mes angoisses existentielles.

Enfin, et pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté, j'adresse à la principale intéressée ce post-scriptum :

« *Chère Madame, surtout prenez votre temps, en ce qui me concerne, rien ne presse.*

Bien à vous,

Louis CHEDID. »

N

Non !

« Cent non font moins de mal qu'un oui jamais tenu. »

Proverbe chinois

Voilà un des mots les plus utiles de la langue française. Une syllabe qui vous change la vie. Faute de savoir la prononcer, combien de colères intérieures, de frustrations !

L'égoïsme est un vilain défaut, nous apprend-on dès le plus jeune âge. Il faut être gentil avec ses camarades, respecter ses géniteurs, obéir aux desiderata des adultes. Dire *oui* même si l'on pense le contraire. Quand j'entends : « Quel sale gosse, il est odieux ! Regardez-le répondre à ses parents, à ses professeurs, se battre avec ses camarades en classe. Quelle mauvaise tête ! », j'ai tendance à penser : Quelle chance a cet enfant d'avoir un caractère aussi trempé à son âge ! On nous apprend à dire *oui* ; pour le *non*, il faut se débrouiller tout seul.

Dans mes premières années, j'habitais un immeuble de la rue Guynemer à Paris. Nous étions perchés au dernier étage et nos fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg. Au quatrième vivait Robert, celui qui fut mon ami d'enfance, celui avec lequel j'ai fait ces fameuses bêtises que l'on qualifie de « plus grosses que soi ».

Lui était un rebelle, pas du tout impressionné par l'autorité quelle qu'elle soit, il tenait tête au monde entier. Sa mère l'adorait et se pliait à ses quatre volontés. Il lui soutirait un maximum d'argent de poche chaque semaine, elle lui donnait la permission de regarder la télé jusqu'à point d'heure et, quand il oubliait de mettre son réveil ou feignait la maladie pour sécher l'école, elle était la première à lui écrire un mot d'excuse. Il ne voulait pas de ce plat, elle le notait pour que cela ne se reproduise plus. La pauvre n'était pas à la fête avec ce fils dictateur. À dix-huit ans pétants, on lui offrit sa première voiture, une décapotable anglaise rouge, de quoi faire tomber toutes les filles du voisinage. Autant sa mère était à sa botte

et lui passait tous ses caprices, autant son père planait comme une ombre sur la vie familiale. Il dirigeait le grand garage de la rue Bonaparte, rentrait tous les jours déjeuner à la même heure, déposait des liasses d'argent liquide dans le coffre-fort de l'appartement, repartait à 14 heures pile, revenait le soir à 19 h 30. Sa vie était réglée comme du papier à musique.

Quand l'un de ses enfants lui demandait quelque chose, il répondait inmanquablement :

« Vois ça avec ta mère ! »

C'était un homme du Nord, dont la seule passion était d'aller chasser avec son chien. Il était si renfermé et taciturne qu'on aurait pu le croire sans aspérités, s'il n'avait eu, de temps à autre, des emportements phénoménaux envers sa femme ou sa progéniture. Même si personne n'en comprenait la cause première, l'effet sur l'assistance était spectaculaire. Ça se passait souvent à l'heure du dîner où, selon la bonne tradition nordiste, le repas se composait de tartines beurrées trempées dans un grand bol de chicorée. Les crises – éclats de voix, tartines volantes, spectateurs tétanisés, chien du maître qui va se cacher sous la table – duraient quelques minutes à peine. C'était comme s'il reprenait possession de son pouvoir de patriarche. Puis tout revenait à la normale.

Un jour, cet homme est rentré déjeuner comme d'habitude, a déposé l'argent dans le coffre, s'est installé dans le fauteuil de la salle à manger en attendant que les plats arrivent sur la table. La routine, sauf que, ce jour-là, il prit son fusil et se tira une cartouche à bout portant dans la bouche. Il est toujours hasardeux d'essayer d'analyser la pulsion kamikaze. Pourtant, il me semble que, dans son cas, les non-dits récurrents, et peut-être une vie cachée ou plus simplement fantasmée, l'impossibilité de faire un choix entre accepter son existence ou prendre un virage à 180 degrés et opter pour le grand chambardement, dire *non*, en somme, était au-delà de ses forces.

Robert était le plus gentil et généreux des amis. Il partageait tous les avantages de son statut d'enfant gâté avec moi, qui étais son parfait contraire. Toujours gentil, jamais un mot plus haut que l'autre. Un agneau bêlant des *oui* en veux-tu en voilà. Il ne me serait pas venu à l'idée de m'opposer à mes parents ni à une quelconque autorité. Mais attention, n'allez pas croire que c'est parce qu'on me battait ou qu'on me criait dessus. Non, même pas. J'étais d'un caractère doux et peureux, je voulais faire plaisir aux adultes et

passer pour un bambin sage comme une image. Je me souviens toutefois d'épouvantables colères rentrées lorsque je ressentais une injustice. Une fureur devant cette impuissance pathologique à prononcer la syllabe libératrice que j'aurais accompagnée de quelques mots fleuris. J'aurais rêvé d'être un gros dur. Mais je n'avais pas le karma pour.

Pendant des années, je me suis retrouvé dans des situations de gêne terrible à cause de cette « maladie ». La souffrance que génère ce handicap chez beaucoup d'entre nous est colossale. Apprendre à exprimer calmement ce que l'on a sur le cœur sans culpabiliser, il faudrait l'enseigner dès la maternelle. Ça éviterait les bégaiements, les yeux qui clignent, et de se mettre à pleurer quand on ne trouve pas quoi répondre. Ne pas savoir dire *non*, c'est comme d'être enfermé dans une camisole de force. Certains ne s'en sortent jamais et traînent ce fardeau toute leur existence.

J'étais donc fasciné par ce cher Robert qui vivait l'adolescence dont je rêvais. Quand j'enviais la permissivité de ses parents, lui fantasmait sur l'intelligence et la culture des miens.

« Tu es sûr que ça ne te dérange pas ? »

Combien de fois ai-je entendu cette phrase ?

Combien de fois ai-je pensé : « Mais bien sûr que ça me dérange. » Et combien de fois me suis-je entendu répliquer :

« Au contraire, c'est un plaisir. »

C'est là le plus grand mal. Être lâche à s'en dégoûter soi-même. Avec les filles, fuir, disparaître, ne plus répondre au téléphone plutôt que d'avouer qu'on ne les aime pas autant qu'elles le souhaiteraient. Et perdre son temps à faire des choses qui vous ennuiant pour ménager la susceptibilité de gens qui vous sont indifférents.

Je me souviens de mes premières séances en studio avec des musiciens qui m'impressionnaient par leur technicité, mais qui ne jouaient pas du tout comme je le leur avais demandé ; des batteurs qui cognaient comme des sourds, quand je voulais qu'ils tapent tout en finesse ; ou des guitaristes qui ajoutaient des accords là où il n'y en avait pas besoin... Et puis, il y eut cet ingénieur du son à qui je réclamai de mettre moins de réverbération sur ma voix en tripotant un des boutons de sa console et qui, me toisant avec mépris, me fit comprendre que sa console, c'était son pré carré et qu'il ne fallait pas y toucher, surtout quand on était un novice comme moi. Sans

s'en rendre compte, ce type m'a rendu un service inestimable ce jour-là. Je ne sais ce qui m'a pris, mais j'ai plié mes affaires, récupéré ma bande magnétique et suis parti finir le mixage dans un autre studio avec un technicien moins obtus. Car, au bout du processus de création, à qui s'en prend-on quand un disque, un film ou un livre est raté ? À celui qui est en première ligne, rarement à ceux qui ont contribué à le fabriquer, même s'ils y ont pris une part importante. Cet épisode crucial a conditionné le reste de mon existence.

J'ai compris que refuser d'aller contre ses propres intérêts changeait tout. Mettre ma vérité de côté afin de passer pour un gentil était un leurre. J'ai décidé ce jour-là de ne plus faire aucune concession sur les sujets fondamentaux. Depuis, je distingue avec une acuité certaine les gens avec lesquels je me sentirai en harmonie dans le travail et dans la vie.

Savoir dire *non*, c'est apprendre à se dire *oui*. La liberté se conquiert à ce prix, or la liberté n'a pas de prix.

Et comme le déclame mon cher Cyrano :

« *D'une main flatter la chèvre au cou
Cependant que, de l'autre, on arrose le chou [...]
Non, merci ¹ !* »

O

O (la voyelle)

« Ô rage, Ô désespoir, Ô vieillesse ennemie ! »

Pierre CORNEILLE, *Le Cid*

Ah, les voyelles, quelle belle invention ! Sans elles, nous dirions : *bnjr* au lieu de *bonjour*, *rvr* à la place d'*au revoir*. Dieu se réduirait à un simple *D*, *Amour* à un *mr*, la *France* à un *Frnc*. Le Père Goriot d'Honoré de Balzac deviendrait le *L Pr Grt* d'Hnr d Blzc. Je vous épargne des tonnes d'autres exemples plus déprimants les uns que les autres. En un mot, sans les voyelles, nous parlerions une drôle de langue.

Un bébé, quand il commence à balbutier, prononce les deux fameux mots que ses parents rêvent d'entendre depuis sa naissance. C'est peut-être une coïncidence, mais, dans *papa* et *maman*, il y a deux fois la même voyelle, qui est aussi la première lettre de l'alphabet.

Un élève de sixième connaît en moyenne six mille mots, un adulte cultivé, trente mille, dans les gros dictionnaires on en compte un peu moins de cent mille. Et pour cimenter tous ces vocables, cinq voyelles suffisent. C'est vous dire leur importance, semblable à ces sept notes de musique qui composent toutes les mélodies passées, présentes et à venir. Mais revenons à nos voyelles.

Avec mes camarades auteur(e)s, nous avons parfois de grandes discussions linguistiques sur ces cinq voyelles qui font le lien entre les mots que nous piochons journallement dans notre vocabulaire pour nous parler, nous écrire, échanger des idées, exprimer des émotions. Comme on a des chiffres fétiches, chacun de nous a sa voyelle de prédilection.

Certains militent pour le A, d'autres pour le E, rien n'égale le I, disent les troisièmes, c'est que vous ne connaissez pas le U, rétorquent les derniers. Eh bien, moi, je défends bec et ongles le O, cette lettre qui, sans vouloir faire de jeu de mots, me tire vers le

haut. Quelle voyelle utile et charmante ! Quelle belle sonorité ! Si vous suivez ma démonstration jusqu'au bout, peut-être vous convaincrai-je du bien-fondé de ma préférence pour ce rond parfait. Prononçons les voyelles l'une après l'autre, vous allez entendre la différence.

Le A, c'est l'incrédulité, l'étonnement.

« Vous êtes bien certain de ce que vous me dites ?

– Mais oui, j'en suis sûr.

– Ah bon. »

Comme on se sent un peu niais de n'avoir pas vu l'évidence, on ne trouve rien d'autre à dire que « Ah ! Les bras m'en tombent, je n'aurais jamais cru ça de lui », ou autre formule consacrée. C'est un son qui vient du larynx, celui que le médecin vous demande d'émettre quand vous avez la gorge enflammée et qu'il vous ausculte la glotte avec son petit bâton de bois qui donne envie de lui vomir dessus. Comme vous le voyez, le A n'a rien de bien ragoûtant.

E, c'est l'hésitation, une forme de bégaiement qui porte un masque, bien souvent l'arme des timides ou des indécis. Un toussotement qui permet de différer de quelques secondes la réponse à la question que l'on vient de vous poser, une respiration à l'envers.

Le son, lui, rappelle le meuglement d'une vache et vous oblige à mettre la bouche en cul-de-poule. Comme j'ai vécu une grande partie de ma vie en ville, je me dis que cette voyelle est trop champêtre pour moi.

En prononçant le I, vous constaterez que vos joues partent en arrière, ce qui crée sur votre visage un rictus un peu forcé qui risquerait de vous faire passer pour un hypocrite qui sourit pour la galerie et méprise à l'intérieur. I, c'est un cri de douleur physique ou morale, la peur, les larmes. Voyelle un peu trop caractérielle à mon goût.

Le U, lui, est d'un autre genre. Il évoque pour moi la contrainte, le mouvement forcé. « Allez, hue, cocotte ! », en avant, en marche, dirait-on aujourd'hui. Outre le claquement du fouet sur les fesses d'un quadrupède, j'y vois le symbole d'une forme d'esclavagisme moderne qui stresse l'employé d'entreprise à un tel point qu'il le conduit parfois au burn-out, voire pire.

Le O, en revanche, c'est l'émerveillement face aux choses de la

vie. Des plus simples aux plus extraordinaires. Quand on s'extasie devant un tableau, une œuvre musicale, cinématographique ou littéraire, on pense : « Oh ! Comme c'est beau ! »

Quand ça nous fait rire : « Oh, c'est trop rigolo ! »

Quand on pleure : « Quel mélo ! »

Comment parler d'amour sans O : dodo en duo, alter ego, *amoroso*, trémolo, roman-photo, Roméo, slow, libido, sans oublier recto verso, crescendo, et tant d'autres encore.

Pour conclure cet exposé, sur un air d'orphéon, voici mon « Ode à l'O » :

*À ceux qui prétendent que le O
Ressemble un peu à un zéro,
Je réponds calmement : primo,
Jean-Paul Belmondo, de Niro,
Chanel Coco, Marlon Brando
Picasso, le grand Caruso
Et la Vénus de Milo,
Vous les prenez pour des zozos ?
Quand ils ajoutent
Franchement, le O, à quoi bon ?
C'est rien qu'une lettre qui tourne en rond
Un serpent qui se mord la queue
Je réplique : c'est tout le contraire,
Le O, c'est un peu comme la Terre
Dans son mouvement perpétuel
Un jour, une nuit et ça recommence
Un éternel bain de jouvence
Et dans une totale mauvaise foi
Je termine en disant cela :
Que deviendraient tous nos organes
Si nous n'avions pas sous la peau
Des Os petits, grands, toutes tailles
Pauvres humains traînant par terre
Du genre carpettes ou serpillières
Voilà pourquoi les amigos
Pour moi, c'est sûr, y a pas photo
Entre les cinq je prends le O.*

P

Premières fois

« Il y a un commencement à tout. »

Proverbe

Les premières fois nous marquent pour la vie. Comme des panneaux de signalisation plantés sur notre chemin. Un sens unique par-ci, une impasse par-là, un stop, un ralentisseur, mais aussi, parfois, une autoroute. Voici un florilège de mes premières fois.

Mon premier cri

Celui qu'on appelle primal. Bien sûr, je ne m'en souviens pas, mais j'imagine que, comme tout bébé civilisé, lorsque la sage-femme m'a libéré de ce cordon qui m'étranglait, elle a dû me mettre la tête en bas et m'administrer quelques tapes sur les fesses pour m'inciter à le pousser, ce cri strident qui, bizarrement, rassure tout l'entourage en même temps qu'il lui casse les oreilles. Comme j'aurais aimé que ce hurlement soit enregistré pour me le repasser de temps à autre ! Ce fut ma première prestation scénique dans ce grand théâtre qu'est la vie (je sais, la phrase est pompeuse, mais si on ne peut pas l'être dans des situations pareilles...).

Je suis jaloux des bébés nés à l'heure des caméras et enregistreurs numériques, qui garderont une trace de ce moment à part et pourront écouter leur premier cri jusqu'à leur dernier souffle.

Ma première honte

C'était à la maternelle. Une petite fille m'avait donné un coup de poing qui m'avait fait saigner du nez. J'étais rentré à la maison avec du coton dans les narines. Quand on m'avait demandé ce qui s'était passé, j'avais prétendu m'être battu avec un garçon plus âgé pour éviter d'autres moqueries.

Ma première cigarette

Je me souviens du goût dans la bouche et du tournis dans la tête. Ma première bouffée ne fut pas un moment agréable, loin de là. J'avais dans les quatorze ans, et le grand frère de mon ami Robert fumait des « P4 », un paquet minuscule dans lequel on trouvait quatre cigarettes au tabac brun très fort, sans filtre et bon marché. C'étaient les préférées des bidasses et des ados sans le sou. Cet incitateur à la débauche devait avoir dix-huit ans environ et prenait un malin plaisir à initier les plus jeunes. Cela lui donnait un pouvoir sur le « petit peuple » (c'est ainsi qu'il nous surnommait).

Un après-midi, dans sa chambre, ce grand couillon alluma devant nous une « clope » qu'il nous tendit en déclarant :

« Vous voulez goûter, petit peuple ? »

Plutôt que de passer pour des mauviettes, nous opinâmes du chef, crevant de peur et très intéressés à la fois. J'ai donc, à cause de ce démon, commencé à fumer dès l'adolescence, en cachette bien sûr. Au début, je n'avalais pas la fumée, ce qui faisait rigoler ceux qui étaient déjà rompus à l'exercice. Très vite, je corrigeai cette erreur de jeunesse et, au bout de quelques quintes de toux interminables, l'inhalation devint une seconde nature. J'étais tombé dans le piège. Sans aucun doute, j'étais né pour fumer.

Moi qui ne savais pas quoi faire de mon corps, et en particulier de mes mains, cet objet me donnait une contenance, masquait ma timidité malade. Quand je jouais de la guitare, je coinçais ma cigarette allumée sur la tête de l'instrument. Je ne pouvais concevoir d'écrire le texte d'une chanson sans mon paquet de « cibiches » à portée de main. Le matin, au réveil, avant toute chose, je m'en « grillais une petite ». Ensuite, je prenais mon petit déjeuner : toast et café noir, et, pourquoi pas, la seconde de la journée pour accompagner tout ça. Chez moi, les cendriers étaient pleins de mégots.

Aujourd'hui, comme je ne fume plus depuis une dizaine d'années, mon odorat s'est beaucoup développé et je repère les fumeurs à l'odeur de leurs vêtements. Je me dis que, vu ma consommation, je devais être un sacré pot à tabac sur pattes.

Plusieurs fois, j'ai essayé d'arrêter, mais c'est une drogue dure. Elle ne vous lâche pas si facilement. J'ai tenté l'hypnose, l'acupuncture, tous les patchs connus, les chewing-gums à la nicotine. Mais, au bout de quelques jours d'abstinence, je devenais comme fou, irritable, passant d'une euphorie excessive à une déprime épouvantable. Mes jours et mes nuits étaient peuplés de

blondes, de brunes, avec ou sans filtre, super bien roulées. À tel point que ma femme Emma, qui m'accompagnait dans ce chemin de croix, priait tous les saints de la terre et du ciel pour que je reprenne ma coupable activité. En général, l'abstinence ne dépassait pas une quinzaine de jours. Sauf cette fois où (comme je l'ai raconté plus haut) je passai trois semaines à l'hôpital de Choisy-le-Roi et où je perdis quinze kilos tandis que la Faucheuse me faisait les yeux doux, en pure perte fort heureusement.

Je suis ressorti de cette expérience tellement en vrac que l'idée même de fumer à nouveau me donnait envie de vomir. Mais chassez le naturel... Neuf mois plus tard (sans la moindre cigarette), me revoilà sur pied, remplumé et prêt à repartir au combat de la vie. J'enregistrai un nouvel album avec des musiciens fumeurs, dont un batteur américain, Hammer (qui signifie « marteau » en français). C'est vrai qu'outre ses qualités musicales, il « frappait » fort, question joints. Il devait s'en rouler une vingtaine par jour !

Dans ces années-là, la cigarette n'était pas taboue comme aujourd'hui. On pouvait fumer partout sans se faire jeter comme un malpropre. Avions, trains, cafés, restaurants, lieux publics, débats télévisés si enfumés qu'on distinguait à peine les participants. Comme elle paraît loin cette époque de tabagisme sauvage !

Je me retrouvai donc en studio d'enregistrement avec ce cher « Marteau », et son herbe maléfique me chatouillait les narines et les cellules nerveuses depuis quelques jours déjà. Le petit démon intérieur qui est toujours aux aguets pour vous faire retomber dans le vice m'a murmuré à l'oreille :

« Allez, quoi, une taffe, ça ne peut pas te faire de mal. »

Je me suis répondu à moi-même :

« Non, mais ça va pas la tête ! Ça fait neuf mois que je ne touche plus à ça. Trente-six semaines, deux cent cinquante-deux jours, six mille quarante-huit heures, soixante-deux mille huit cent quatre-vingts minutes, vingt-et-un millions sept cent soixante-douze mille huit cents secondes et, salopard que tu es, tu voudrais que j'envoie tout balader sur un coup de tête pour une bouffée de ce poison ? Pas question ! »

Mais, le Diable ne s'avouant jamais vaincu, il renchérit :

« Justement, après une période aussi longue, tu ne crains plus rien. Tu n'imagines pas la volonté qu'il t'a fallu pour tenir le coup jusqu'à maintenant. Tu es immunisé. Et ça n'est pas cette mini-incartade qui risque de te mettre en danger. D'ailleurs, renseigne-toi, il est prouvé que tout se joue dans les trois premières semaines.

Passé ce cap, tu ne crains plus rien. »

Là, il marquait un point, j'avais déjà entendu cette allégation quelque part. En une phrase, il avait remis le ver dans le fruit. Ne restait plus qu'à le cueillir.

« En plus, comme ça, tu vas te rendre compte que tu n'en as plus besoin. Ça ne m'étonnerait pas que cela te dégoûte pour toujours. Tu ne mesures pas la libération que cela va être. Finis les cauchemars, envolés tous ces fantasmes qui incitent à rechuter. »

Et pour conclure, tel Kaa, le serpent hypnotiseur du *Livre de la jungle* :

« Aie confiance, tire juste une bouffée et tu me remercieras de t'avoir définitivement débarrassé de ce fléau. »

Je m'approchai alors de M. Marteau et lui demandai si je pouvais goûter à sa cigarette de contrebande. Je me souviens m'être demandé ensuite s'il ne faisait pas partie du complot tant il me tendit l'objet de débauche sans l'ombre d'une hésitation. À sa décharge, je pense qu'il faisait partie de la génération post-68, beatnik, *peace and love*, Woodstock et compagnie et que les slogans « il est interdit d'interdire », « liberté chérie », « *Sex, drugs and rock'n'roll* » tapissaient les murs de son cerveau.

Comme dans un film au ralenti, le joint passa de sa main à mes doigts tremblants avant d'atteindre mes lèvres, et je tirai une première bouffée timide, puis une autre plus affirmée, et une troisième carrément goulue. J'y retrouvais un tel plaisir que je le consommai jusqu'à la lie sous les yeux attendris de son propriétaire.

Le lendemain, je tapais tous les fumeurs de ma connaissance (ils étaient légion en ce temps-là). Au bout d'une semaine, j'achetai un paquet de « lights » pour me déculpabiliser un peu. Quinze jours plus tard, ce même paquet me faisait la demi-journée.

Cela se passait en 1987 et empira jusqu'en 2007. Période entrecoupée de tentatives infructueuses de sevrage liées à la peur des maladies qu'engendre une telle pratique.

En novembre 2006 arriva la sortie du *Soldat rose*, un « conte musical pour les enfants et ceux qui le sont restés ». Ce fut un tel succès que nous organisâmes au Grand Rex deux concerts exceptionnels avec le casting original, filmés pour l'émission de Noël sur France 2 et destinés à être gravés sur un DVD. C'est en regardant le *making of* de ce film que je m'aperçus que sur chaque plan où j'apparaissais, soit j'avais une cigarette au bec, soit je toussais ou me raclais la gorge. De plus, ma voix était devenue bien

plus sourde qu'avant. Le stress de ce projet *a priori* irréalisable (réunir le même jour, à la même heure, dans le même endroit, une dizaine d'artistes de renom) me faisait fumer trois paquets quotidiens.

La providence fit que l'un des musiciens, un claviériste avec lequel je travaillais sur ce spectacle, sacré « fumeur-rouleur » devant l'Éternel, s'était arrêté, à mon grand étonnement, du jour au lendemain. J'y voyais un effort de volonté surhumain et lui demandai comment il y était parvenu. Il me répondit :

« Je me suis juste dit que j'allais retrouver une liberté perdue depuis bien longtemps. Celle de ne plus paniquer parce qu'à une heure du matin, on est en manque de nicotine et qu'il va falloir traverser tout Paris pour trouver un tabac ouvert. Celle de respirer mieux, de grimper les escaliers quatre à quatre... »

Le mot « liberté » ayant toujours résonné à mon esprit comme une voie de première nécessité, son discours m'interpella fortement. Il me revint aussi ce souvenir de moi sur le chemin de l'école croisant un vieux monsieur qui crachait littéralement ses poumons et balançait d'infâmes glaviots dans le caniveau. Je m'étais fait la réflexion qu'une chose pareille ne m'arriverait jamais.

En regardant des années plus tard ces images des coulisses du *Soldat rose*, j'ai pris conscience que, si je continuais à ce régime, je n'étais plus très loin de ressembler à ce vieil homme.

Je ne saurais expliquer comment, mais du jour au lendemain, et pour une fois sans aucune aide extérieure, je jetai mon paquet à la poubelle en prenant bien soin de le rendre inutilisable. Pour être totalement honnête, je croyais fort peu à la réussite de cette énième tentative. Pourtant, les trois premiers jours passèrent sans encombre, la semaine sans le moindre manque, et me voici, une décennie plus tard, sans aucune envie d'y retourner. Cela tient du miracle. Un déclic qui fait que tout ce qui me paraissait insurmontable est devenu d'une totale évidence.

Je ne me suis pas transformé pour autant en ayatollah anti-tabac. La cigarette est un peu comme une personne que j'aurais bien connue et sincèrement aimée. Même si l'on ne se fréquente plus depuis un bail, je n'oublie pas l'aide psychologique qu'elle a été pour me donner une contenance et vaincre ma timidité à un âge où j'en avais bien besoin.

Mon premier flirt

Mon premier béguin remonte à mes sept ans. C'était pendant les grandes vacances, à Bouc-Bel-Air, ce paradis dont j'ai parlé plus haut. J'essayais de faire ami-ami avec les enfants du coin qui, au départ, me battaient froid : « Parigot tête de veau, Parisien tête de chien ! » Ça n'était pas gagné, mais, à force d'obstination et de cadeaux de complaisance (don de mon sandwich jambon-beurre, bouteille de Coca au chef de la bande, bonbons, réparation bénévole de chambres à air – il n'y a pas d'âge pour les pots-de-vin), je finis par m'intégrer. Mieux encore, mimétisme aidant, je devins rapidement le copain idéal « avé l'assent du Midi ». Cette petite troupe était composée de deux frères de deux ans mes aînés, et de leur petite cousine, dont ils assuraient la protection et qui avait à peine mon âge : Josette avait les cheveux rouges et des taches de rousseur plein le visage. Au bout de quelques jours, on ne se quittait plus. Je me souviens de balades à vélo, de rires sur la balançoire dans la pinède, de pique-niques avec les parents dans les calanques près de Marseille.

« Maman, papa, on peut emmener Josette ? Ses parents sont d'accord. »

Et hop ! on montait dans la voiture sur la banquette arrière et on regardait le paysage défiler ; les platanes sur le bord des routes qui formaient comme une tonnelle pour nous abriter du soleil et de la chaleur, sur la bande-son les cigales et, au détour d'un virage, Sa Majesté, la mer Méditerranée. Les courses sur la plage, les poursuites dans l'eau salée, les rires et les éclaboussures, les regards attendris des adultes devant ces deux minots amoureux sans le savoir. Fin septembre, il fallait retourner à l'école, elle à Aix, moi à Paris. Pas de téléphone portable, pas de mail, pas de Skype. Première séparation, première mélancolie. Ça n'empêchait pas, l'été suivant, de se retrouver comme si l'on s'était quittés la veille. Ça a duré jusqu'à mes douze ans, date à laquelle mes parents ont dû vendre la maison que je retourne voir de temps à autre, sans jamais oser sonner au portail de peur de déranger les propriétaires. Ce fut un amour d'enfance tendre et innocent, dont je garde un souvenir indélébile. Je revis Josette quarante ans plus tard, lors du concert que la mairie organisa sur la place du village à l'occasion de la sortie de mon album *Bouc-Bel-Air*. Je la reconnus tout de suite et elle en fut étonnée.

Mon premier miracle

C'était le soir de ce même concert, à Bouc-Bel-Air. Il pleuvait des cordes depuis le petit matin et plus ça allait, plus on pensait que l'on ne pourrait pas jouer le soir. Je me souvins alors de cette anecdote que l'on m'avait racontée quelques mois auparavant.

Albert Camus, un jour de déluge sur Avignon, où devait se jouer son *Caligula* à la cour des Papes le soir même, alla acheter un bouquet de roses qu'il posa sur la scène côté jardin. Quand on l'interrogea sur ce geste, il répondit que c'était pour calmer l'orage et qu'ainsi, la représentation aurait bien lieu. Tout le monde le regarda comme s'il avait perdu la tête. Le spectacle démarrait à 21 heures et, à 19 heures, la pluie tombait toujours. Les acteurs, le metteur en scène et les techniciens attendaient dans les loges, sans trop y croire, que la prédiction d'Albert se vérifie. À 20 heures, vêtus de cirés ou sous un parapluie, les spectateurs s'installèrent dans un climat bon enfant. Le doute commençait à gagner un peu tout le monde, hormis Albert qui souriait en coulisses.

« Il a vraiment un grain », pensèrent ceux qui l'aperçurent à ce moment-là. À 20 h 30 bien sonnées, les éclairs et le tonnerre cessèrent, le vent s'arrêta de souffler et le soleil couchant réapparut pour réchauffer l'atmosphère. Les parapluies se refermèrent, on enleva les imperméables, le spectacle eut lieu et fit un triomphe, grâce à... un bouquet de roses.

N'ayant rien à perdre, vu la météo désastreuse, je racontai l'histoire d'Albert Camus à mon équipe et le régisseur courut acheter un bouquet de roses que je posai délicatement sur scène, côté jardin. Croyez-le ou non, les trombes d'eau cessèrent de tomber dans la soirée et le concert eut lieu, au grand bonheur de tous.

Mon premier truc de « grand »

À huit ans, je fus abonné au *Journal de Tintin*, qui m'était envoyé toutes les semaines par la poste. Je guettais le facteur à travers l'œil-de-bœuf de la porte d'entrée. Et avant même qu'il appuie sur la sonnette, je lui ouvrais et le lui arrachais des mains. Mon père recevait *Le Monde* tous les jours et ma mère son hebdomadaire, *Elle*, et il nous arrivait de nous retrouver tous les trois dans le salon à les lire. J'eus la sensation, grâce à Tintin, au capitaine Haddock, au professeur Tournesol, aux Dupond-Dupont et à la Castafiore, de gravir une marche de taille vers l'âge adulte.

Ma première histoire d'amour

Elle s'appelait Catherine, et c'était la meilleure amie de ma sœur. Elles s'étaient connues au lycée et étaient devenues inséparables. Elle était plus âgée que moi de presque trois ans. Les filles étant par définition plus matures que les garçons au même âge, vu notre écart, il y avait toutes les chances qu'elle me considère comme le petit frère de sa meilleure amie. Quant à moi, j'étais loin d'imaginer qu'il se passerait quelque chose entre nous.

Sa mère était divorcée et travaillait pour une organisation internationale qui l'amenait à beaucoup voyager. Elle lui laissait une grande liberté depuis l'adolescence. Catherine était si souvent à la maison que mes parents la considéraient comme leur deuxième fille ; pour moi elle était comme une deuxième grande sœur. Quand le tremblement de terre s'est produit, je devais avoir quinze ans, elle, presque dix-huit. Je me démenais entre une scolarité sans saveur, une puberté paralysante et une confiance en moi proche de zéro. Elle, elle avait déjà décroché son bac et commençait une année d'histoire de l'art. Tout aurait dû nous séparer et pourtant...

C'était le temps des « surprises-parties » chantées par Sheila, soirées où les jus de fruits avaient un goût d'alcool, où les jeunes préféraient au twist, madison, rock'n'roll et autres gesticulations un slow bien lascif où, masqués par les nuages de tabac, on pouvait se coller l'un à l'autre et plus si affinités.

Pour compenser la vente de Bouc-Bel-Air, mes parents avaient racheté un terrain à 50 kilomètres de Paris. Ils y avaient fait construire une maison moderne entourée d'un terrain plein d'arbres et de rochers, comme une mini-forêt de Fontainebleau. L'adresse postale était un poème à elle toute seule : Saint-Chéron, Mirgaudon, chemin de Chantropin...

On y accédait en une heure par le train ou en voiture.

Nous allions ma sœur et moi y passer des week-ends, ma mère n'aimant la campagne qu'à doses homéopathiques et mon père étant occupé à autre chose. Évidemment, ça nous allait très bien. Quel bonheur de se retrouver livrés à nous-mêmes à cet âge-là, quand la semaine n'était qu'horaires et contraintes ! On faisait notre propre cuisine, on se réveillait et se couchait à point d'heure. On invitait des amis, « cigarettes, whisky et petites pépés », chantait Eddie Constantine. Je fumais et buvais un peu, mais, pour le reste, ça ne se bousculait pas au portillon.

Et puis ma sœur, avec la bénédiction des parents, décida d'organiser sa première surbournée à la cambrousse. Une palanquée d'invités arriva un samedi après-midi pour faire la fête jusqu'à

l'aube. La soirée battait son plein quand quelqu'un proposa une grande partie de cache-cache, par équipes de deux, dans la forêt. Les couples étaient tirés au sort et le sort nous désigna elle et moi. Nous partîmes nous cacher derrière un rocher à la forme bizarre. C'était l'automne, il faisait frisquet, mais le ciel était si dégagé qu'allongés sur le sol nous avions l'impression de nager dans des milliers d'étoiles. Avons-nous parlé ou seulement contemplé la beauté offerte ? Aucune idée. Je me souviens juste de nos mains glacées qui se sont jointes et du baiser échangé comme dans un rêve. Le lendemain, elle m'appelait, terrorisée, pour qu'on arrête. Le principe de base était : « Personne ne doit le savoir ! » J'ai dû être persuasif, car nous avons continué quand même.

C'est ainsi que notre histoire a débuté par une lumineuse nuit d'automne. Nous cachions notre idylle de peur des réactions de l'entourage. D'ailleurs, lorsque ma sœur l'apprit quelques mois plus tard, sidérée et furieuse de n'en avoir rien su, elle fit une crise de jalousie qui dura quelques semaines. Elle craignait, je suppose, que sa meilleure amie n'ait moins de temps à lui consacrer.

Moi qui en général me souviens peu du passé, j'ai des images encore précises de ces moments chez elle où elle me faisait découvrir le disque de Serge Reggiani dont elle était fan. Il interprétait d'une voix mal assurée, à la limite de la fausseté (c'est ce qui en faisait le charme !), des chansons écrites par Boris Vian : « Le déserteur » (devenue un classique des objecteurs de conscience), « Arthur, où t'as mis le corps ? », « Je bois » et tant d'autres... Je lui faisais quant à moi écouter « A Hard Day's Night » des Beatles. Nous nous allongions à même le sol en fumant des cigarettes américaines. Inutile de se parler, tout était dit.

Le premier amour ne ressemble à aucun autre !

On en parle, on l'espère, on en rêve. Et c'est parfois au moment où l'on s'y attend le moins qu'il nous tombe dessus. Il nous procure des sensations fondatrices pour le reste de la vie. Une référence vers laquelle on revient toujours. Des fourmillements au corps et à l'âme comme on n'en a jamais ressentis. Des nuits blanches qui revigorent, des jours d'une autre dimension. On a la tête ailleurs et le cœur monomaniaque. Et ce sentiment d'être un géant : si elle m'aime, ça doit être que je vauds quelque chose.

Mais toute médaille a son revers. Nous avons passé trois ans sur des montagnes russes, oscillant entre passion dévorante et brouilles tragiques, séparations définitives et retrouvailles survoltées pour finir en apothéose, façon *Apocalypse Now*.

Ma première rupture

Celui qui n'a jamais connu de chagrin d'amour dans sa vie est un être incomplet. Cela est, pour moi, une vérité première. Comme je l'ai évoqué plus haut, ma première envie était de réaliser des films. À cause de mai 1968, la seule option qui s'offrait était d'entrer dans une école de cinéma à Bruxelles. Je m'inscrivis donc dans l'une d'elles et, le jour du grand départ, Catherine m'accompagna à la gare du Nord où nous nous promîmes de nous appeler régulièrement et de nous retrouver le plus souvent possible, ici ou là-bas.

Des adieux déchirants mélangés à la surexcitation de plonger dans cette nouvelle vie dont j'avais tant rêvé. Nous nous verrions moins, pensai-je, mais bien plus intensément.

Bruxelles était, en matière immobilière, une capitale bénie pour des débutants comme moi. Je crois bien que ça l'est encore. Je trouvai en plein centre-ville un appartement de 70 mètres carrés avec une petite terrasse pour l'équivalent de 120 euros. Je le partageais avec un Français qui fréquentait la même école et est devenu par la suite producteur de films et de documentaires pour la télévision.

Un soir, comme on se l'était promis, je descendis chez ma logeuse, qui habitait au premier étage de l'immeuble, pour téléphoner à ma chérie. Personne au bout du fil. Juste un répondeur :

« Bonjour, vous êtes bien chez Catherine, laissez un message... Je vous rappellerai... »

Comme nous avions l'habitude de nous parler souvent et longtemps au téléphone, son silence m'inquiétait au plus haut point. Tous les jours, je tapais à la porte de ma propriétaire, mais elle n'avait reçu aucun appel. Je finis par tomber sur son frère, mal à l'aise, qui me dit qu'il n'avait aucune idée de là où elle se trouvait, ajoutant :

« Mais tu la connais, elle ne tient pas en place... »

Au bout de trois semaines de ce régime, je décidai de taper dans ma cagnotte du mois et de me payer un billet pour Paris afin d'éclaircir ce mystère. Ma sœur était venue me chercher en taxi à la gare et, sur le chemin du retour, je lui posai la question qui précède la réponse qui tue :

« Tu as des nouvelles de Catherine ? »

Une longue pause, comme si elle s'était préparée à cette

interrogation et, juste après, le coup de massue.

« Mais comment, tu n'es pas au courant ?

– Au courant de quoi ?

– Elle est partie à l'étranger pour se marier...

– À l'étranger... pour se marier...

– Oui, en Amérique latine, avec un coopérant. D'ailleurs, ils attendent un enfant...

– Un enfant...

– J'étais persuadé qu'elle te l'avait annoncé... »

Le ciel m'est tombé sur la tête. (Jamais cette expression n'a été plus justifiée.) Comment n'avais-je rien deviné ? rien vu ? Quelle naïveté... Comme une maladie fulgurante qui vous nécrose l'intérieur en quelques secondes. Le mariage, à l'étranger, un enfant. Trop tard pour rattraper les choses.

Cette tragédie a bien sûr chamboulé mon existence. Mais pas que pour le pire. Grâce à elle, je me suis mis à écrire. Des histoires sombres pour les courts-métrages que nous devions réaliser pour les examens de fin d'année. Et ce thème de la séparation m'a inspiré certaines chansons dont je suis très fier.

Les histoires qui me serrent le cœur à en avoir les larmes aux yeux parlent souvent d'amours déçues ou avortées : *Sur la route de Madison, Brève rencontre...* Ces couples qui semblent faits pour être ensemble, mais se croisent trop tôt ou trop tard et se passent à côté. Mon pincement au cœur vient de là. Car j'ai longtemps fantasmé sur ce que nous aurions pu devenir, elle et moi, si les choses s'étaient déroulées autrement.

Et j'ai longtemps considéré cette histoire comme mon « paradis perdu ». Mais la vie, dans sa grande sagesse, remet souvent les pendules à l'heure.

Nous nous croisions au hasard de l'existence, pas plus d'une fois tous les dix ans. J'appris qu'elle avait bien eu cet enfant inattendu, qu'elle avait divorcé de ce mari que je n'ai jamais connu et qu'elle était devenue la compagne d'un homme plus âgé qu'elle. On échangeait sourires complices et anecdotes que nous étions les seuls à connaître.

C'est seulement trois décennies après « la » rupture que nous nous revîmes pour la première fois en tête à tête et libres de toute attache au même moment. Après un dîner de retrouvailles, je la

raccompagnai chez elle et elle m'invita à monter pour me montrer son appartement tout neuf de nouvelle célibataire et boire le fameux dernier verre. J'acceptai, bien sûr, mais ce moment auquel j'avais songé bien souvent fut le contraire de ce que j'avais imaginé. Elle était toujours aussi jolie, mystérieuse et intelligente, voire plus encore, mais je sentis que notre heure était passée, que cette relation sur laquelle j'avais tant rêvé était loin derrière nous. Alors, je prétextai je ne sais plus quelle obligation matinale pour m'éclipser, fuir serait le mot juste.

Le paradoxe de cette histoire, c'est que, trente ans auparavant, je me serais damné pour qu'elle revienne. À présent, c'était elle qui tentait de me retenir et moi qui ne voulais plus. Le charme était rompu.

Drôle de moment où l'on se sent libéré de son addiction sans savoir pourquoi ni comment.

Cette séquence m'a fait comprendre beaucoup de choses sur la synchronicité ; nous n'étions plus les « *right people in the right place* ». Coïncidence, hasard, destin. Comme le martelait un de mes professeurs quand j'arrivais en retard à l'école :

« Monsieur Chedid, sachez qu'avant l'heure, c'est pas l'heure, mais qu'après l'heure, c'est plus l'heure. »

Aujourd'hui, lorsque quelqu'un(e) me confie ses peines de cœur en pleurant toutes les larmes de son corps et en jurant que sa vie est foutue, je lui réponds que la personne qui vient de le quitter lui a peut-être rendu un service inestimable.

Mon premier vrai boulot

J'avais écourté mes études de cinéma à Bruxelles d'une année parce qu'elles étaient trop techniques pour moi. On étudiait les mathématiques, la physique, la chimie, au détriment de la pratique du cinéma (caméra, montage, écriture, mise en scène). Je fus alors engagé comme assistant monteur sur un film d'Alain Robbe-Grillet, une des figures de proue de ce que l'on appelait alors le « Nouveau Roman ». Le titre du film en question : *N. a pris les dés*, une sorte d'anagramme de son film-culte précédent (que pas grand monde n'a vu, je pense) *L'Éden et après*.

Son producteur, qui devait vouloir récupérer sa mise, avait eu l'idée de lui proposer de remonter le film d'origine d'une autre manière. Quel casse-tête ! Le premier était déjà assez abscons. Imaginez le second ! Le seul intérêt du film était son côté sulfureux,

incarné par la très sexy Catherine Jourdan, que je n'ai malheureusement jamais rencontrée.

J'avais vingt-deux ans et Robbe-Grillet, peut-être parce qu'il savait ma mère écrivain, m'avait pris en sympathie et m'invitait à déjeuner à la cantine du studio. Comme j'avais déjà pas mal lu pour mon âge, nous avions des discussions passionnantes sur les grands écrivains classiques. Ce type était pris au piège de l'image cynique de supra-intellectuel au-dessus de la mêlée qu'il avait créée. C'est au cours de ces déjeuners que j'ai rencontré Albert Jurgenson, qui était un des chefs monteurs les plus en vogue de l'époque (Gérard Oury, Alain Resnais, Yves Boisset, Claude Miller, et j'en passe) et un ami de la mère de Marianne, ma première femme. C'est lui qui m'a conseillé d'aller voir un certain Roland Noury, qui dirigeait le service montage à Gaumont Actualités et qui cherchait justement quelqu'un pour remplacer celui qui allait partir à la retraite.

Je me souviens de Roland dans son grand bureau, m'interrogeant sur mes études et très impressionné par ma mention « bien » au bac (à l'époque, on pouvait décrocher une mention même au rattrapage). Cela, m'avoua-t-il par la suite, fut déterminant dans sa décision de m'engager. Il me demanda aussi si j'avais travaillé sur des machines de montage en 35 millimètres. Je répondis crânement que oui. Ce qui était totalement faux. Je n'avais jamais même effleuré ce genre d'engins. Il me donna rendez-vous le lundi suivant. Pour combler cette lacune qui aurait pu me coûter le poste tant convoité, je passai un week-end entier avec deux chefs monteurs de mes amis qui acceptèrent de m'apprendre comment ça fonctionnait.

Mais, catastrophe, le jour J, Roland me montra une machine qui n'avait rien à voir avec celle sur laquelle je m'étais échiné durant ces deux longs jours ! Roland, grand seigneur, fit comme si de rien n'était et m'engagea malgré tout. Mes résultats scolaires sûrement. Quelle ironie ! Ce boulot tombait à pic.

Je me suis retrouvé deux ans plus tard réalisateur de documentaires pour France-Panorama, un magazine hebdomadaire de soixante minutes tourné en 16 millimètres, dirigé par un certain M. Haas et financé par le ministère des Affaires étrangères, à destination des ambassadeurs de France (qui les regardaient rarement). M. Haas laissait une grande liberté à ses réalisateurs. C'est ainsi que j'ai pu passer d'un sujet sur la comédienne Zouc à la façon dont les Japonais combattent les tremblements de terre. Il m'a aussi commandité un film sur les plages de France en plein mois d'août, reportage décidé à la dernière minute sans la moindre

préparation. Véritable cadeau empoisonné qui consistait à faire tous les soirs après des journées de tournage sous un cagnard intense des dizaines de kilomètres pour rejoindre le seul hôtel – loin du littoral – qui disposait encore de quelques chambres pour loger l'équipe.

Mon premier salaire

C'était un chèque de couleur verte émis par la BNP, d'une valeur de 1 200 francs (mille deux cents francs), écrit en chiffres et en lettres tapés à la machine avec mon nom dessus. L'équivalent de 182,94 euros. À l'époque, je reçus ce bout de papier comme le symbole récompensant ma vie professionnelle naissante. Je l'aurais bien gardé sans jamais l'encaisser. Mais, à vingt-trois ans, j'avais déjà deux enfants. J'ouvris donc un compte dans une banque de mon quartier et le confiai fièrement à une caissière blasée qui le prit sans aucune considération pour le nouveau client que j'étais.

Thésauriser ne m'a jamais intéressé, mais j'apprécie l'argent pour la liberté qu'il me procure. Cela fait quarante-cinq ans que je gagne ma vie en faisant ce que j'aime. Quel luxe !

Mon premier enfant

Voilà un événement auquel on a beau s'attendre, le jour où il arrive, l'émotion qui vous assaille dépasse l'imagination.

Émilie est née le 11 décembre 1970. Le médecin accoucheur ne voulait pas comprendre que sa mère avait un bassin trop étroit et qu'une césarienne s'imposait. L'heure tournait. Malgré tous les efforts de sa mère, le bébé ne sortait pas. Par bonheur, la sage-femme au nom prédestiné – Mme Grossetête-Larzul (promis, je n'invente rien !) – prit les choses en main et somma le docteur indécis d'ouvrir la salle d'opération. Après l'anesthésie, la patiente mettant un certain temps à se réveiller, je fus le premier à tenir ma fille dans les bras.

La première chose qui me frappa, ce fut son crâne en forme de poire, sa mère ayant « poussé » des heures en pure perte. Elle était déjà pleine de cheveux d'un noir de jais, s'agitait dans tous les sens, exprimant son étonnement et sa joie d'être enfin arrivée à bon port. Je la trouvais aussitôt extrêmement sympathique et ravissante. J'avais promis à mes parents et à ma belle-mère de passer les voir ensuite pour leur faire un compte rendu de cette première fois. Mais, en arrivant chez eux, j'étais tellement sous le coup de

l'éblouissement que j'eus du mal à trouver des mots à la hauteur de mon ressenti. J'évoquais mon incrédulité quand je l'avais prise dans mes bras. Comment avions-nous pu sa mère et moi fabriquer une telle perfection ?

Aucune création (tableau, musique, film, monument...) n'arrive à la cheville de celle-là. Et cette faculté est donnée à quasiment chacun d'entre nous. On a tendance à ne plus y faire attention, mais, quand on y pense, nous sommes comme Monsieur Jourdain de grands créateurs qui s'ignorent.

Q

Quotidien

*« Puisque l'on s'en vient de nulle part
Et que l'on s'en va on ne sait où,
Autant profiter sans retard
De cette belle histoire de fous.
Chaque jour est une vie, chaque jour est une vie,
Voir du pays, courir le monde,
chaque jour est une vie. »*

*Louis CHEDID,
« Chaque jour est une vie »*

Le quotidien a mauvaise presse. Beaucoup s'en plaignent. C'est d'un ennui, disent-ils. Ils lui reprochent de les user à petit feu, d'être cause de stress, de maladies physiques et mentales. Et pourtant, il n'est rien d'autre que notre existence, ici et maintenant, *le temps présent*. Je fais partie de ceux qui aiment la répétition des faits et gestes de la vie courante. Cela me rassure de retrouver chaque jour mes proches, mes activités et mes objets familiers. Ce sont les histoires de tous les jours qui font les grands romans, les films, les chansons. De la banalité naît la magie de l'humanité.

Voici un petit aperçu de ce quotidien que j'apprécie et que je ne changerais pour rien au monde. D'abord, il y a le jour qui se lève ou qui est déjà levé depuis quelques heures (j'ai des horaires d'artiste, donc assez variables), selon l'endroit où je me trouve, le chant d'un oiseau ou du vent dans les arbres ou le bruit des marteaux-piqueurs couvert un court instant par celui d'une sirène de police qui passe à vive allure. J'ouvre un œil et puis l'autre, parfois, quand je pète la forme, les deux en même temps, m'étire tel un matou, me lève avec mesure et me dirige vers les toilettes. Nul ne se dérobe devant l'appel de la nature. Cette affaire réglée, je mon recouche, ferme les yeux, pose les mains sur mon ventre et commence ma méditation journalière : 108 respirations-inspirations en essayant de ne penser à rien, ce qui est la chose la plus difficile qui soit, surtout pour un roi de la gamberge comme moi. Je pars du chiffre 108 jusqu'au zéro. Cela me prend une vingtaine de minutes et je dois dire que,

quand il m'arrive de zapper ce moment, je démarre ma journée de manière moins performante. Arrivé à zéro, je m'étire une seconde fois et me mets debout pour de vrai, tire les rideaux, ouvre les volets (là aussi, c'est selon) et direction la bouilloire, le grille-pain et la bouteille d'huile d'olive.

Pendant que ça chauffe, je « baye littéralement aux corneilles » (ce qui signifie : rester bouche ouverte en regardant en l'air ou contempler des êtres humains ou des objets sans y prêter aucune attention) devant le pied du fauteuil, le bouquet posé sur la table en verre, la tranche d'un livre dans la bibliothèque où ma femme, plus matinale que moi, est en train d'écrire son journal.

L'odeur de pain grillé, la bouilloire qui siffle sont les premiers signes extérieurs de réalité que je perçois.

Les seconds sont bien plus anxiogènes. Je ne peux pas m'empêcher d'ouvrir mon iPad et de lire les nouvelles, si on peut les nommer ainsi, tant elles sont vieilles comme le monde. Un ramassis d'horreurs que je m'impose plus par habitude que par nécessité. Je ne compte plus les jours où je me suis dit : « Terminé ! Ce matin, je zappe cette machine infernale » en regardant mon thé au citron et mes toasts à l'huile d'olive au fond des yeux. Ah, s'il n'y avait pas cette petite voix perverse qui me susurre qu'en tant que citoyen du monde, on se doit de se tenir au courant de ce qui s'y passe... Je tends la main, rallume l'engin, et c'est reparti pour un tour. Des faits divers à n'en plus finir, des polémiques comme s'il en pleuvait. Pourtant, n'ayons pas peur des grands mots, la beauté des choses, le bonheur, l'Amour sont des buts pour la majorité d'entre nous. Et l'on ne nous sert que magouilles, perversions, catastrophes naturelles, crimes. C'est une addiction dont j'ai du mal à me défaire. Peut-être que, comme j'ai stoppé du jour au lendemain la cigarette, je condamnerai, un de ces quatre, ce robinet dégoulinant de tristesses et d'horreurs. Mais je le confesse, ce matin encore, il a fait partie de mon quotidien.

Lorsque je me suis mis au courant de toutes les ignominies commises dans le monde durant les dernières vingt-quatre heures, je m'en vais pédaler sur les petites routes de campagne vaclusienne ou en salle à Paris, à deux rues de chez moi. Ce sont des vélos d'appartement avec écran de télévision, au cas où j'aurais besoin de me reshooter une dose de stress. Je vous rassure, je n'en suis pas là. Je profite plutôt de cette surface plane pour y poser mon livre du moment. Pédaler entre quatre murs n'a rien de réjouissant. Rien à voir, à sentir, à entendre, pas de vent sur la figure, de chaleur ou de froid sur la peau. Le sport en salle est vraiment contre nature. Un

pis-aller pour citadins qui n'ont pas envie de faire ça dans les rues et de risquer au mieux l'étouffement par hydrocarbures, au pire l'accident bête et méchant. Je feuillette donc mes pages en même temps que je pédale. Au bout d'une heure et de quelques chapitres, je rentre chez moi plus tonique.

C'est le moment de la douche réparatrice. Il n'est pas exclu que pendant mes ablutions, je fredonne une des chansons gravées dans mon cortex pour le restant de mes jours. Selon mon humeur, le spectre varie entre « Avec le temps » de Léo Ferré et « Les cornichons » de Nino Ferrer. Et si je suis en train d'en composer une, c'est plutôt celle-là que je chantonne en boucle.

Lavé, séché, propre comme un sou presque neuf, je me prépare un café allongé sans sucre et m'installe à mon bureau.

J'écris mon journal quasi quotidiennement, une façon de me « mettre en jambes » pour la suite de la journée. Le rituel du remplissage de mon stylo à plume dans le flacon d'encre bleue est un délice. Éponger le bord du stylo avec un papier buvard et se mettre à écrire sans se poser de problèmes de syntaxe, de grammaire, d'orthographe. Prendre les idées comme elles viennent, raconter les événements tels qu'on les a vécus sans vouloir faire œuvre littéraire. Voilà plus de vingt ans que je me plie à cet exercice. Et j'ai gardé beaucoup de ces cahiers sur mes étagères de bibliothèque. Il m'arrive d'exhumer des pages écrites quelques années en arrière, parfois moins joyeuses ou positives que celles que j'écris aujourd'hui. Et ce constat me réconforte. Il n'y a pas d'âge pour s'améliorer.

L'eau coule sous les ponts, il est bon d'en garder quelques photographies. C'est cette superposition de quotidiens qui compose une vie, la vôtre, la mienne. Voilà pourquoi je suis un adepte du « *carpe diem* », même si je n'ai pas encore atteint la sagesse suffisante pour le pratiquer 365 jours par an. Parfois, je peste contre cette récurrence, mais au fond elle m'enchant. Je voudrais que ça ne s'arrête jamais, comme ce film avec Bill Murray *Un jour sans fin*, où chaque matin recommence la même journée que la veille.

Nul ne peut revenir en arrière. Hier n'est qu'un souvenir, et l'avenir, spéculation. Cette philosophie vient de mes racines orientales. Là-bas, quand vous dites à quelqu'un « au revoir et à bientôt », la personne vous répond machinalement : « *Inch'Allah* », si Dieu le veut ! Sous-entendu : s'il ne veut pas, l'un de nous deux ne pourra pas honorer ce rendez-vous. Pour ce genre de situation, il y a

aussi le « *Mektoub* », c'était écrit. La fatalité contre laquelle personne ne peut lutter. Alors, la procrastination, très peu pour moi. Je veux tout, tout de suite. Mon impatience est congénitale, je n'y peux rien. J'agace parfois quelques-uns de mes partenaires professionnels avec mes empressements. Mais je ne sais pas faire autrement. Comme on travaille toujours ensemble, j'imagine qu'ils ne m'en veulent pas tant que ça.

Mon journal refermé, je descends dans mon studio d'enregistrement, allume mon ordinateur et relis le texte sur lequel je suis en train de travailler, rejoue à la guitare ou au piano la mélodie qui me semble lui convenir le mieux. Quand j'ai commencé à écrire des chansons, je m'attachais à trouver le mot juste pour chaque phrase, avant de passer à une autre. Cela me prenait des heures de transpiration pour finalement m'éloigner de l'idée de départ surgie dans l'inspiration du moment. Il m'a fallu pas mal de temps pour changer de méthode. On me parle d'ateliers d'écriture. Mais comment peut-on apprendre cela ? À chacun d'inventer sa voie. Quand un débutant me demande des conseils, je ne sais répondre que : le travail, le travail et encore le travail. « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage, polissez-le sans cesse et le repolissez », écrivait Nicolas Boileau. Persévérance rime avec récompense. Rien de plus vrai. Et c'est un champion de l'échec scolaire qui vous le dit.

Travailler tous les jours, c'est un peu comme d'aller à la pêche pour rapporter sa pitance. On s'équipe du meilleur matériel, on laisse filer la ligne au fond et on attend que ça morde. Parfois, je reviens bredouille ; parfois, c'est la grosse prise. Par voie de conséquence, je pars déjeuner mutique et tête baissée ou bien tout sourires et bavard comme une pie. J'y retourne ensuite jusqu'au soir, en essayant soit de changer de morceau, soit d'améliorer ce qui a été commencé le matin. L'idée étant d'achever cette journée avec une nouvelle chanson dans ma besace. Au fil du temps, je me suis aperçu que même les plus mauvaises, celles que l'on oublie au fond des tiroirs, étaient utiles, ne pas les mener au bout est une erreur, car c'est sûrement grâce à ces essais non concluants mais formateurs que l'on finit par décrocher la timbale. On ne compose pas un chef-d'œuvre chaque fois, mais rien n'empêche d'essayer. Et l'opiniâtreté est le meilleur moyen d'y arriver.

On parle souvent de nos « petites habitudes », pourquoi « petites » ? Elles sont les fondations de notre vie. Rabâchage, redite, cliché, redondance, on déprécie la répétition et pourtant,

sans elle, pas de grands sportifs reproduisant continuellement le même geste pour gagner en performance, ni d'acteurs ressassant leur texte jusqu'à se l'approprier complètement. Toute activité a besoin de son rituel. Et, quand ma journée se termine, je rêve que demain matin, tout recommence. *Inch'Allah !*

R

Rêveur

*« Si les passions et les rêves ne pouvaient pas
créer des avenir nouveaux,
la vie ne serait qu'une duperie insensée. »*

H.-R. LENORMAND, Le temps est un songe

Voilà encore un adjectif qui revenait souvent sur mes carnets de notes, accompagné des mentions : distrait, aux abonnés absents, tête en l'air. Il est vrai que je donnais l'impression d'être ailleurs. Quand un professeur s'adressait à moi, il fallait qu'il s'y reprenne à deux fois pour que le son de sa voix arrive jusqu'à mes oreilles.

« Oh, Chedid, on se réveille ! »

Je relevais la tête et regardais machinalement dans sa direction sans vraiment le voir. Il me posait une question à laquelle je répondais bien souvent à côté. Ça finissait en moquerie, punition, et une invitation à retourner dormir. Ce à quoi j'obtempérais illico. Je m'ennuyais tellement dans ces salles de classe qu'il n'était pas rare que le sommeil me prenne sans crier gare. Narcoleptique par réaction. Les paupières qui s'alourdissent, la tête qui part en avant ou en arrière, les visages qui deviennent flous, les sons qui s'éloignent. Et, sans même m'en rendre compte, je me retrouvais dans cet autre monde où tout peut arriver, le meilleur comme le pire. Tantôt, j'étais le roi de l'univers, je gouvernais mes milliards de sujets avec grande équité, mettant un point d'honneur à ce qu'ils aient tous et sans distinction de couleur de peau, religion ou autres injustices le manger, le boire, le gîte et l'éducation. Un genre de monarque qui n'existe que dans les rêves, adoré de ses compatriotes. Toutes les femmes étaient à ses pieds, un seul geste aurait suffi pour qu'elles s'abandonnent à ses moindres désirs. Mais mon éducation religieuse encore pesante faisait que Sa Majesté, en plus de toutes ses qualités, vouait une fidélité absolue à son épouse légitime. Pas shakespearien pour deux ronds, ce roi !

Parfois (le cours d'histoire portant sur la guerre de 14-18), c'était tout le contraire : je me réveillais dans la boue des tranchées à

Verdun, soldat de deuxième classe, des obus comme s'il en pleuvait. Tout autour, un charnier épouvantable, des bidasses mal en point qui me demandaient de l'aide. Et moi, lâche et tremblant de peur, me recroquevillant sur moi-même, j'attendais que l'ennemi se calme. N'étant plus ravitaillé que par les corbeaux, je mangeais, quand j'en attrapais un, du rat, que je faisais cuire sur un feu de bois si, par chance, il s'était arrêté de pleuvoir (Verdun étant, comme chacun sait, réputé pour son humidité et son hiver glacial). Pour compléter le tableau, je recevais une carte postale de ma fiancée Rosalie, arrivée là par je ne sais par quel miracle, m'annonçant qu'elle renonçait à m'attendre et allait se marier avec un planqué qui travaillait au ministère de la Guerre. Je me rappelle m'être extirpé de ce cauchemar en hurlant le prénom de mon aimée perdue et en pleurant comme une madeleine. Le prof d'histoire, alerté par mon cri et inquiet de me voir dans un tel état :

« Eh bien, Chedid, qu'est-ce qui vous arrive ? »

Moi, revenant de très loin et bien heureux de me retrouver là, essuyant mes larmes :

« Non, non, monsieur, c'est rien, rien du tout... »

Et lui qui insiste, compatissant :

« Comment ça, c'est rien ? Mais vous pleurez, mon garçon. Dites-moi ce qui se passe, ça vous soulagera. »

Me voilà acculé par ce prof soudain plein de commisération, et bien obligé de lui répondre :

« C'est juste que, hier, ma tante... euh... ma tante Rosalie, elle a eu un accident avec sa voiture et elle est à l'hôpital. Alors, évidemment, ça... »

– Mais bien sûr, mon petit, bien sûr... »

Je n'avais jamais vu cette « peau de vache » aussi bienveillante.

« C'est la sœur de votre maman ou de votre papa ? »

Sans réfléchir, je réponds :

« De maman ! (Qui en passant n'a jamais eu de sœur. Quelle honte !)

– Rentrez chez vous vous reposer, mon garçon, et transmettez mes amitiés à vos parents. »

Ce que je fis sans discuter. J'arrivai chez moi dans un état second et, sitôt dans ma chambre, je m'allongeai sur mon lit pour poursuivre ma rêverie...

Il fut un temps où je m'endormais en posant stylo et carnet sur ma table de chevet afin de pouvoir noter les rêves dont je me souvenais au réveil. Lorsqu'on s'exerce à cela, on s'aperçoit qu'on les retient de mieux en mieux. Et, en allant les raconter à une spécialiste, j'ai appris des choses sur moi-même que je ne soupçonnais pas. La symbolique de ces histoires qui semblent sans queue ni tête est troublante. Quand on lui donne la parole, l'inconscient est un grand bavard. J'ai abandonné depuis cette pratique du carnet-stylo, cependant, chaque fois que la somnolence me prend avant de sombrer dans les trois stades du sommeil (léger, profond, paradoxal), je me demande comment sera l'aventure de la nuit.

Quand on se réveille d'un beau rêve, on n'a qu'une envie, y retourner aussitôt. Un cauchemar, et c'est comme si l'on sortait la tête de l'eau après avoir nagé vers le haut des dizaines de mètres sans pouvoir respirer. Quel soulagement !

On dit, à juste titre, plonger dans le rêve. Quand on s'y abandonne, c'est comme être aspiré dans des profondeurs qui peuvent devenir des abysses angoissants ou un espace d'une grande sérénité baigné de lumière bleue, où l'on se sent léger comme une plume. Que d'expériences à vivre, de choses à se raconter quand on en revient. Notre imaginaire vient de là. Écrivain, compositeur, cinéaste, peintre, que faisons-nous d'autre que de transposer nos rêves dans la réalité ? Combien de fois me suis-je réveillé avec une mélodie ou des mots dans la tête, un sujet de roman, une idée de comédie musicale ?

Un élève qui ne fait pas ses devoirs, un restaurateur qui n'est pas en mesure de servir ce qu'il y a sur sa carte, un banquier qui commet une erreur dans ses comptes, un chef de gare qui oublie de baisser le passage à niveau, un chirurgien qui laisse traîner ses instruments dans le ventre d'un patient... Pareille distraction est vue comme un je-m'en-foutisme intolérable et peut être passible de sanctions. À un artiste, on pardonne volontiers ce genre de défaut. Je dirais même que celui qui a trop les pieds sur terre est regardé comme un manipulateur cynique. D'un créateur, on pense : c'est normal qu'il ait la tête dans les nuages, c'est un poète, un rêveur. Pragmatique, j'ai donc choisi une activité où la rêverie était obligatoire.

Une des choses qui me consolent de devoir passer un jour dans l'autre monde, c'est que je pourrai dormir *ad libitum* et rêver éternellement.

Cette rubrique trouvant ici son point final, je m'en vais faire un petit somme réparateur, histoire d'imaginer le sujet de la prochaine lettre. Sirène, saltimbanque, salami ?...

S

Soldat (rose)

« Qui voudrait d'un soldat, d'un soldat rose ? »

Louis CHEDID et Pierre-Dominique BURGAUD,
Le Soldat rose

En 1979, j'ai participé au conte musical de Philippe Chatel, *Émilie jolie*, qui, près de quarante plus tard, est devenu un grand classique du genre. J'étais le raton laveur rêveur, un animal qui m'allait comme un gant.

Moi, le débutant, je me retrouvais au milieu d'un casting de « *first ladies* » et grands seigneurs de la chanson française : Georges Brassens, Henri Salvador, Robert Charlebois, Eddy Mitchell, Françoise Hardy, Julien Clerc, Sylvie Vartan, Souchon et Voulzy, Yves Simon, Isabelle Mayereau. Philippe Chatel avait réussi un coup de maître, les chansons étaient plus belles les unes que les autres, les interprétations si parfaites qu'on avait l'impression qu'elles avaient été écrites et composées pour chacun d'entre nous. Le succès fut immédiat et fulgurant.

Bien des années plus tard, je dirais en ce début de millénaire, je me suis réveillé un matin en repensant à ce disque et en me demandant pourquoi, depuis trois décennies, je n'avais entendu parler d'aucune autre œuvre marquante de la sorte. En y regardant de plus près, je m'aperçus que de nombreux contes musicaux avaient vu le jour depuis, mais qu'aucun d'eux n'avait eu le même impact.

Pourquoi ne pas m'y frotter, ai-je pensé ? La graine était plantée. Elle mit quelques années avant de germer. J'avais besoin de trouver mon alter ego pour mener à bien une telle entreprise. Je rencontrai quelques auteurs de chansons qui ne me convenaient pas ou n'étaient pas intéressés par un projet pour enfants. Puis ma « manageuse » de l'époque, Marie Nowak, me parle d'un garçon, Pierre-Dominique Burgaud (alias Pierdo), qui travaille dans la pub et rêve d'écrire des textes de chansons. Elle m'en envoie quelques-uns que je trouve très personnels et intelligents. Elle organise un

rendez-vous et nous nous retrouvons dans un restaurant marocain à côté de La Cigale, elle, lui et moi.

De but en blanc, je lui demande :

« Je voudrais faire un conte musical pour enfants. Est-ce que ça t'intéresserait ?

– C'est drôle », me répond-il, et il sort de son cartable d'écolier un petit bouquin pour la jeunesse dont il avait écrit les textes et qui sortait le jour même.

J'adore ce genre de signes. Je songe aussitôt qu'il est forcément la bonne personne pour le projet.

Lui, très timide, me vouvoyant :

« Je ne sais pas si j'en suis capable, vous savez, mais essayons et vous me direz si ça convient. »

Ce qu'il y a de merveilleux dans ces aventures que je surnomme les « voies royales », c'est qu'à la première séance, nous sommes rendu compte que cette association serait miraculeuse. On se renvoyait la balle sans cesse. Au départ, c'était l'histoire d'un petit garçon qui se laissait enfermer au rayon jouets d'un grand magasin. Et puis, il y a eu l'idée de ce soldat rose, qui a pris le pas sur tous les autres personnages. La conception des chansons s'est déroulée avec une fluidité que je n'avais jamais connue, il m'envoyait un texte, j'écrivais la musique dans la foulée. En neuf mois, les morceaux étaient terminés, quand Pierdo a eu l'idée d'ajouter un dernier personnage : le gardien de nuit. On avait tellement travaillé que je n'étais pas certain que la musique que j'avais composée sur ce texte formidable soit à la hauteur. (Comme quoi, on est souvent bien mauvais juge de ce que l'on fait. C'est grâce à l'interprétation de Francis Cabrel que cette chanson est devenue un « tube » à la radio et a largement contribué au succès du disque.) Donc, le temps d'une grossesse plus tard, les morceaux étaient achevés et maquettés par mes soins ; tous titres confondus, pour homme et femme, avec la même voix, la mienne.

Il fallait maintenant penser à la distribution. Qui pour cette chanson ? Qui pour telle autre ? Autour d'une table, Marie, Pierdo, Marc Thonon (le patron de mon label de disques) et moi marquions des noms sur le papier avec des ordres de préférence pour chaque rôle. Nous pensions tous que le plus difficile était à venir. Convaincre les artistes que nous avions sélectionnés de nous suivre dans cette aventure.

À mon grand étonnement, à part quelques-uns qui ont été

avantageusement remplacés par d'autres auxquels je n'aurais jamais osé penser au départ, tout le monde a répondu présent : Vanessa Paradis, Jeanne Cherhal, Catherine Jacob en conteuse, Francis Cabrel, Sanseverino, Bénabar, Shirley et Dino, Albin de la Simone, Alain Souchon, Céline Bary et le petit Raoul Le Pennec, qui doit être plus grand que moi aujourd'hui.

Arrivés à ce stade, restaient à distribuer deux rôles : le soldat rose et la panthère noire en peluche.

Nous dînions avec mon fils Matthieu quand je lui ai fait la proposition, lui laissant le choix entre les deux rôles. Quand nous nous quittâmes ce soir-là, j'étais le plus heureux des hommes d'hériter de la panthère.

L'enregistrement, avec Matthieu aux guitares, Jérôme Goldet à la basse, Albin de la Simone aux claviers et Patrice Renson à la batterie et à la coréalisation avec moi, se passa comme une lettre à la poste. La musique (quinze morceaux) fut enregistrée en moins d'une semaine. Les voix et les mixages, à peine plus. Un rêve de producteur pour un projet d'une telle envergure. Tous les artistes se prenaient au jeu et, pour Pierdo et moi-même, voir naître les personnages que nous avions créés dans la bouche de chanteurs de cet acabit était une récompense qui nous mettait souvent la chair de poule et les larmes aux yeux.

Le disque terminé, il fallait penser au visuel. Après quelques essais peu convaincants, Cyril Houplain apporta le dessin qui fit l'unanimité et devint l'image incontournable de ce conte. Le soldat rose de profil, avec son chapeau gigantesque, sa cape et son fusil. « Un conte musical pour les enfants et ceux qui le sont restés », cette accroche disait tout. Nous voulions que cela plaise aux enfants autant qu'à leurs parents, un peu comme le *Journal de Tintin* de ma jeunesse, de sept à soixante-dix-sept ans. Quand on nous disait que tel mot ne serait pas compris par les enfants, nous répliquions que c'était aux parents de leur expliquer ce que ça voulait dire, qu'ils étaient là pour ça. Certains « professionnels de la profession » nous prédisaient un succès d'estime grâce à ce casting flamboyant, mais qu'il ne fallait pas s'attendre à beaucoup plus.

Le 6 novembre 2006, le CD était dans les bacs. Quelques mois plus tard, nous en avons vendu 500 000 copies, un chiffre qui fait rêver aujourd'hui. Le 12 novembre, nous organisâmes au Grand Rex deux concerts exceptionnels dans la même journée, qui réunissaient tous les intervenants du disque sans exception, prouesse plus spectaculaire encore que de les avoir en studio sur plusieurs jours. En 2007, le disque fut consacré « album de l'année » aux Victoires

de la musique. En 2008, c'est le DVD tiré du spectacle qui remporta une deuxième Victoire.

Le Soldat rose fut ensuite joué au Casino de Paris, au Palais des Congrès de Paris et en tournée par une troupe de jeunes chanteurs-comédiens, avec à la mise en scène mes amis Shirley et Dino qui en firent un spectacle coloré, ludique et très émouvant.

Mais le plus touchant dans tout ça, c'est qu'aujourd'hui encore, des écoliers et leurs instituteurs s'amusent à le monter comme spectacle de fin d'année. De grands adolescents me chantent l'air de la Panthère quand ils me croisent. Ces personnages, cette histoire, ce soldat rose font partie du patrimoine national. Et je n'en suis pas peu fier.

T

Tennis

*« Pour faire un bon vainqueur,
il faut être bon perdant. »*

Mika HÄKKINEN

Je fus, au temps de ma splendeur sportive, un joueur de tennis acharné, me battant comme un beau diable contre des joueurs au classement nettement supérieur au mien, moi qui suis toujours resté un roturier (amateur en tout) de ce sport. La plupart du temps, je leur donnais du fil à retordre et leur infligeais parfois, à force de balles vicieuses, une correction à laquelle ils ne s'attendaient pas. Je jouais surtout en vacances, en Corse ou dans le Midi, avec mes deux adversaires de prédilection. Le Corse se prénommaît Dominique (Doumé pour la couleur locale), le Méridional, Bernard (Ber pour les mêmes raisons). Je dis de prédilection, car je savais qu'ils étaient comme moi de très mauvais joueurs (sauf quand ils gagnaient évidemment), capables de jeter leur raquette par terre ou à la figure du gars en face (moi en l'occurrence), de l'injurier comme du poisson pourri, de rire à gorge déployée quand l'autre ratait son service et de tricher sans vergogne.

« Faute, elle est fautive, ta balle, là.

– Comment ça, elle est fautive, tu rigoles ou quoi ? C'est un ace parfait !

– Et ta sœur ? Non mais quelle ordure, celui-là ! »

Et c'était parti pour dix bonnes minutes de propos orduriers. De vrais gosses dans une cour de récréation. Les gens qui passaient par là n'en croyaient pas leurs oreilles et repartaient en courant devant autant de mauvaise foi et de violence. Nos femmes, nos enfants, nos amis étaient traumatisés, à tel point que le club était devenu un lieu à éviter. Une dame m'avoua un jour combien elle avait été choquée de s'apercevoir que celui qu'elle prenait pour un poète, avec ses douces mélodies et ses paroles humanistes, était en fait un parangon de vulgarité sur le court.

Tout cela me vient de l'enfance et des parties de ping-pong avec mon père, qui trouvait un malin plaisir à me faire courir jusqu'à épuisement après la balle de cellulose. Un coup à gauche, un coup à droite (technique dite de l'essuie-glace), un amorti, et pour conclure un smash irrattrapable, vu ma taille de gamin de huit ans. Et cette phrase – qui vous achève quand vous avez perdu le point malgré tous vos efforts –, accompagnée d'un rictus entre moquerie et condescendance :

« Bravo, mon loulou, tu as rudement bien couru, dis donc. »

Puis, se retournant vers l'assistance :

« Vous avez vu comme il s'est bien défendu ? »

Cette suffisance me laissait vert de rage, mais elle m'a aussi rendu service. Soit je baissais les bras et ne me risquais plus à relever le moindre défi, soit j'essayais d'être le moins mauvais possible.

Au fil des ans, j'ai réalisé que l'hystérie sur le court, cette pression que l'on se met de vouloir réussir à tout prix dans tout, était la meilleure façon de ne pas y arriver. J'ai donc calmé le jeu et suis passé de John McEnroe à Björn Borg, je parle ici de l'attitude sur le court et non des performances.

U

Unique

*« Tout passe, tout lasse, tout casse, tout s'efface,
T'aurais pu attendre que ton heure vienne. »*

*Louis CHEDID,
« Les absents ont toujours tort »*

Il y a des rencontres qui, bien qu'éphémères, nous marquent pour la vie.

La scène se déroule en 1976. J'ai vingt-huit ans et je vais avec un ami voir le film d'un jeune réalisateur dont on dit le plus grand bien. Il s'appelle Claude Miller et son premier long-métrage s'intitule *La Meilleure Façon de marcher*. Ça se passe dans une colonie de vacances en 1960. Deux moniteurs aux caractères diamétralement opposés : le premier, Philippe, a un tempérament d'artiste, il donne des cours de théâtre aux élèves de la pension ; le second, Marc, est prof de gym, tout en muscles et grande gueule. Quand ce dernier surprend Philippe en train de se travestir en femme, il se met à le persécuter de manière sadique et brutale. On les retrouve quelques années plus tard. Tout s'est renversé, l'ancien bourreau est devenu un minable agent immobilier qui fait visiter un appartement à son ancien souffre-douleur devenu, lui, un homme accompli.

J'étais ressorti de cette projection totalement bouleversé. Cette histoire me touchait de près. Car j'avais eu droit, moi aussi, aux lazzis de quelques adolescents tortionnaires qui, maintenant que j'avais un peu réussi, me regardaient d'un œil nettement plus bienveillant. Tous les acteurs étaient formidables, Patrick Bouchitey dans le rôle de la victime, Christine Pascal dans celui de sa petite amie, mais aussi Claude Piéplu, Michel Blanc et, cerise sur le gâteau, dans le rôle de la teigne : Patrick Dewaere. Une performance éblouissante, d'une justesse incroyable. Ce type donnait l'impression de ne pas jouer, mais d'être. D'être aussi bien cette ordure qui s'acharne sur un jeune homme hypersensible jusqu'à vouloir le

briser que, plus tard, cet individu incolore qui semble avoir tout oublié du mal qu'il a pu causer à celui qui se tient debout devant lui et le domine largement.

Cette même année, je faisais la première partie de Nicole Croisille à l'Olympia en « vedette anglaise », ce qui veut dire que je chantais trois chansons de mon nouvel album. Dewaere était venu voir le spectacle et on m'avait signalé qu'il avait dit du bien de ma courte prestation. Quelques jours plus tard, un animateur de radio m'avait donné carte blanche pour inviter la personne de mon choix dans une émission qui m'était consacrée. Naïvement, j'ai proposé Dewaere. Je dois préciser que j'étais alors au tout début de ma carrière et Patrick, déjà au firmament des acteurs français.

L'animateur me regarda d'un air qui semblait dire : « Non, mais tu ne doutes vraiment de rien, toi. Patrick Dewaere, carrément ! »

Au lieu de quoi, à voix haute, il bégaya :

« Vous... vous êtes sûr... Vous le connaissez personnellement ?

– Non, jamais rencontré, mais j'ai tellement aimé *La Meilleure Façon de marcher*, et puis il est venu à l'Olympia et on m'a dit que... »

Sur le visage de mon interlocuteur, un nuage de scepticisme.

« Bon, bon, mais peut-être avez-vous un plan B ? On ne sait jamais, s'il ne vient pas. Vous avez un autre nom à me proposer ?

– Non, je ne vois personne d'autre pour l'instant. Essayez toujours et, s'il dit non, il sera temps d'y réfléchir. »

L'émission était la semaine d'après. Plus elle approchait, plus je me trouvais présomptueux d'avoir pu formuler une demande pareille. Le jour J, j'arrive au studio en pensant me faire recevoir avec agacement. Mais, au contraire, l'animateur affiche un grand sourire :

« Je crois que vous allez avoir une bonne surprise. »

Une porte s'ouvre et Dewaere apparaît. Comme dans un rêve, on se serre la main. Je ne sais plus du tout de quoi nous avons parlé pendant une heure, tant j'étais ému par la générosité de cet homme qui avait pris sur son temps pour répondre à l'invitation d'un jeune chanteur à peine connu.

L'émission terminée, on est partis boire un verre dans un café du coin. Là encore, aucun souvenir de la conversation. Puis je l'ai déposé boulevard Saint-Germain, il allait dans une salle de sport, je crois. On s'est quittés en se promettant de se revoir vite. La vie a fait qu'ensuite, on s'est juste recroisés une ou deux fois par hasard dans un restaurant près des Halles, où pas mal d'artistes se retrouvaient. Je suivais sa carrière truffée de films devenus des classiques, et le voir jouer dans des films, même moins réussis, était un plaisir.

Le 16 juillet 1982, j'étais en vacances à Centuri au Cap Corse, assis à la terrasse de l'Hôtel du Vieux-Moulin où j'allais prendre mon café du matin en regardant les bateaux de pêcheurs rentrer au port. Il faisait un temps divin, la mer était d'huile, une belle journée qui s'annonçait. Mon ami Pierre (Obé pour les intimes), propriétaire de l'endroit, s'est approché de ma table, le *Corse-Matin* sous le bras.

« Oh ! Loul (diminutif de Louis sur l'île de Beauté), tu le connaissais, Dewaere ?

– Oui, je l'ai rencontré, pourquoi ?

– Tiens, regarde. »

Pas la peine d'ouvrir le journal, c'était en première page. Un coup de massue indescriptible. Comme si quelqu'un de ma famille venait de me quitter. Je suis resté littéralement sans voix plusieurs heures.

Même si sa vie n'avait pas été un long fleuve tranquille, je ne pouvais pas comprendre comment cet être si plein d'énergie, dégageant une telle aura, capable de sentiments et d'émotions si intenses, avait pu en arriver là. Mais, dans ce domaine, il n'y a pas d'expert, ni d'explication. Le suicide est le seul espoir de ceux qui n'en ont plus.

Le soir même, comme un exutoire, j'ai écrit un texte qui est devenu une chanson, « Les absents ont toujours tort », et que je chante depuis à tous mes concerts :

*« Hier soir t'es parti sans nous dire au revoir,
Je suis sûr que tu as fait ça pour voir
Si ça nous ferait de la peine. [...]
K-O, groggy, tu nous laisses ici
Avec cette foule de questions
Auxquelles jamais, jamais je crois, on ne répond.
Ainsi va la vie, ceux qui restent ont toujours raison,
Ainsi va la mort, les absents ont toujours tort. »*

Ce qui est beau malgré tout, dans cette tragédie, ce qui me réconforte un peu, c'est que trente-six ans plus tard, Patrick est toujours présent, vivant à travers ses films. Sa façon de jouer est si moderne qu'il est devenu un modèle pour les acteurs des générations qui lui ont succédé. Voilà pourquoi l'adjectif « unique » va comme un gant à cet être d'exception.

V

Vie

« La vie est comme un œuf sur la pointe d'une corne. »

Proverbe

La Vie, en voilà un sacré mot. On lui associe souvent l'Amour et la Mort. Mais des trois, c'est celui qui, à mes yeux, mérite la plus haute marche du podium. J'en fais ici la démonstration.

a) Même si ça n'est pas souhaitable et que c'est triste à observer, la Vie peut se passer de l'Amour...

b) et tant qu'on est vivant, notre Mort demeure une parfaite abstraction. D'ailleurs, certains jours, il m'arrive de rêver que je suis le premier Terrien à bénéficier d'une remise de peine *ad vitam æternam*.

A contrario :

c) L'Amour, lui, ne peut se passer de la Vie...

d) et la Mort encore moins. On ne peut pas mourir sans avoir vécu, ne serait-ce qu'un court instant.

Ce qui met la Vie en pole position dans le dictionnaire des mots indispensables.

C'est un espace de jeu colossal, malheureusement limité à une durée aléatoire. On ne sait jamais quand le Big Boss va couper l'électricité. Et encore, nous autres, les gars du ^{XXI}^e siècle, on n'a pas trop à se plaindre par rapport à nos ancêtres ; ils se sont coltiné les gripes espagnoles, la peste, le choléra et autre bacille de Koch, qui en ont décimé plus d'un avant qu'ils atteignent leur date de péremption. Comme je l'ai détaillé à la lettre M de cet opus, en un peu plus d'un siècle, nous avons augmenté notre espérance de vie de presque 50 %. Mazette ! dirait Molière, mort à cinquante et un ans. *Gosh !* ajouterait Shakespeare, parti à cinquante-deux. *Mordious !* conclurait Cyrano, disparu à trente-cinq, mais là je triche, car ça n'était pas de mort naturelle.

La vie, quel joli mot ! Chacune a son unicité. Pour un auteur, c'est

un vivier d'histoires infini.

Quand je fais le bilan de la mienne, je songe que j'ai été verni : j'ai eu des parents merveilleux qui m'ont transmis leur curiosité viscérale ; je fais partie d'une génération qui n'a pas connu la guerre ; j'ai rencontré des tas de personnes qui m'ont tiré vers le haut ; j'ai fabriqué quatre bipèdes magnifiques, vécu de belles histoires d'amour ; j'ai la chance de vivre de mes chansons depuis belle lurette et d'avoir transformé mes rêves d'enfant en réalité ; j'habite un pays incroyablement beau, où je peux aller et venir en toute liberté, dire et écrire ce que je pense sans risquer de me retrouver en prison ou pire. Quand j'entends des autochtones dire du mal de la France, je leur conseille d'aller faire un tour à l'étranger. Pas la peine d'aller bien loin d'ailleurs.

J'ai cette faculté d'effacer, à ne plus m'en souvenir, les personnes toxiques que j'ai croisées ou les événements difficiles que j'ai traversés. Et quand il m'arrive d'être de mauvaise humeur ou de broyer du noir, j'ai un antidote radical, une phrase que je me répète comme un mantra jusqu'à ce que les nuages se dissipent : « Dis-toi que tu es vivant, tout le monde ne peut pas en dire autant. »

W

Wagon-lit

« Le caractère de l'homme apparaît en voyage. »

Dicton persan

En préambule, je m'empresse de préciser que l'anecdote qui va suivre n'est pas à mon honneur, mais qu'elle sera compensée, je l'espère, par l'honnêteté dont je vais faire preuve. J'ajoute que j'adore l'Inde et les Indiens. Ce pays où j'allais sans trop savoir à quoi m'attendre m'a conquis au premier coup d'œil.

Le mot « wagon-lit » me fait immédiatement penser à un périple en train que nous fîmes, ma femme Emma, mon meilleur ami Thierry et moi-même, de New Delhi (capitale de ce pays gigantesque) à Haridwar, qui compte en temps normal 175 000 habitants, mais, quand elle devient lieu de pèlerinage, accueille jusqu'à 70 millions de personnes, si ce n'est plus. Il n'est pas rare que des enfants ou des vieillards s'y perdent et disparaissent. Cette fête religieuse a lieu tous les douze ans et se nomme la Kumbh Mela. La tradition veut que ceux qui se baignent dans le Gange voient leurs péchés s'évaporer et aillent directement au ciel au lieu de se réincarner en végétal, animal, insecte ou en être humain pauvre ou riche, selon la vie qu'ils ont vécue précédemment. Haridwar est à moins de 20 kilomètres de Rishikesh, ville où les Beatles sont venus apprendre la méditation et ont fait découvrir aux Occidentaux les sonorités et la richesse de la musique indienne.

Mais revenons à la case départ, la gare de New Delhi – je devrais dire de Old Delhi, car elle est située dans la vieille ville, bien plus délabrée que celle construite au début du ^{xx}e siècle par les Britanniques. Et il est vrai que le passage de l'une à l'autre est impressionnant. Du côté « *new* », l'opulence, les maisons neuves, les belles voitures, les ambassades rutilantes, les hôtels quatre étoiles avec portiers, cireurs de chaussures, chauffeurs de maître dans tous les coins ; du côté « *old* », immeubles en ruine, chaussées défoncées, mendiants de tous âges à l'affût de la moindre roupie.

Nous sommes le 12 mars 2012, un train de nuit nous attend pour nous emmener à destination. Un petit trajet de 220 kilomètres, certes, mais il faut savoir qu'en Inde le moindre de ces kilomètres, que ce soit en voiture, en car ou en train, ne prend pas du tout le même temps que chez nous. Il y a l'état des routes et des voies de chemin de fer, les vaches sacrées (surtout les noires en pleine nuit) à éviter sous peine de se faire lyncher par la population locale, qui ne badine pas avec ses coutumes. Pour exemple, on nous annonça que si le train ne se mettait pas en retard, que la locomotive ne tombait pas en panne ou qu'une vache ne décidait pas de piquer un petit somme sur les rails, nous devrions parcourir cette distance en huit heures. Entre notre point de départ et notre arrivée, il y aurait une vingtaine d'arrêts, si aucun autochtone désireux de descendre plus près de chez lui, en rase campagne, ne tirait sur le signal d'alarme.

J'avoue que j'avais du mal à comprendre l'intérêt de faire ce voyage en train de nuit, arguant qu'on ne verrait rien du paysage et qu'on aurait dû y aller en voiture. Mes deux camarades, eux, étaient enchantés de vivre cette expérience, et Emma me rétorqua à juste titre que si je n'étais pas content, j'aurais dû m'en occuper moi-même.

Nous voilà donc arrivés à la gare vers 21 heures. Des porteurs se précipitent sur nous, s'emparent de nos bagages qu'ils préfèrent porter sur la tête plutôt que de les faire rouler. Nous comprenons très vite le pourquoi de la chose. La gare sert de dortoir à toute une population sans logement qui vient à la ville faire des petits boulots dans la journée afin de gagner une misère. Et qui, le soir, se réfugie dans les endroits couverts sécurisés par une présence militaire. Nous enjambons une quantité de corps de tous âges se préparant à une nuit de sommeil à l'abri des intempéries, et rejoignons le quai bondé de voyageurs en partance qui rentrent au chausse-pied dans des wagons de troisième et seconde classe. Nous avons réservé en première un compartiment avec quatre couchettes. N'allez pas imaginer les cabines de l'Orient-Express, loin de là ! Dès l'entrée, une odeur de désinfectant vous assaille les narines, confirmée par cet écriteau apposé sur la porte des toilettes :

« Ce wagon a été contrôlé pour la peste. »

Plus aucune inquiétude à avoir donc. Nous sommes tombés sur un bon jour. Très réconfortant. Nous nous dirigeons vers notre compartiment. Thierry choisit la couchette en hauteur, Emma et moi les deux d'en dessous. Les cloisons sont en papier. Les voisins parlent fort, boivent, mangent, se mettent à danser. Ça fait un sacré barouf. Qui m'incite à ronchonner de plus belle. Car, quand je veux,

je peux être un grand pollueur d'ambiance.

Le train s'ébranle et, moi, je vitupère :

« Je vous l'avais bien dit que c'était débile de voyager comme ça. Il fait nuit noire, ça sent l'antiseptique et on risque de mettre des plombs avant d'arriver à destination. »

Thierry répond qu'il est très content d'être là et il s'endort aussitôt. Reste Emma sur qui déverser ma bile. Je lui fais passer un début de voyage dont elle se souvient encore aujourd'hui. Un vrai roquet. Quelle honte ! L'autre problème, c'est que, quand nous nous arrêtons dans une des vingt stations annoncées, aucune voix dans un haut-parleur, aucun contrôleur dans le couloir pour nous signaler où nous sommes. On m'a juste prévenu que, dans un monde idéal, nous devrions arriver vers les 6 heures du matin. Je règle mon iPhone sur cette heure-là. Emma commence à flipper à cause du bruit que font les fêtards d'à côté. Et si jamais ils venaient nous zigouiller dans la nuit avant de descendre à leur station d'arrivée ? Qui s'en préoccuperait ?

Elle se laisse gagner par une parano que j'ai largement contribué à créer. Et ce voyage ferroviaire qui, somme toute, était plutôt exotique devient un véritable cauchemar pour elle et pour moi. Je garde l'œil ouvert une bonne partie de la nuit de peur de louper notre destination.

Quelques heures plus tard, dans ce train fantôme, un miracle se produit : un Indien monte dans le train et vient occuper la couchette vacante. Nous nous saluons et je me présente. Il s'exclame alors :

« *French, you are French ? Oh, I love France !* »

Quelle chance ! Je lui demande :

« *Where do you go ?*

– *Haridwar, where I live.* »

Comme un naufragé en pleine mer voit le bateau de sauvetage se rapprocher, je le regarde avec les larmes aux yeux. Ça y est, nous sommes sauvés.

« *Fantastic, us too, we go to Haridwar !* (en anglais, je me débrouille pour l'essentiel, sans plus).

– *OK, I'll wake you up when we arrive.* »

Je l'aurais presque embrassé, mais je ne suis pas certain que ce soit bien vu là-bas. Contre toute attente, la nuit fut courte, car le train arriva en gare de Haridwar presque « *on time* ». Il pleuvait des

cordes et, là encore, des centaines de corps assoupis jonchaient le sol du bâtiment.

La vie est drôlement faite. Avec le recul, ces quelques heures sont devenues un sujet de rigolade entre nous trois et un de nos souvenirs de voyage les plus mémorables.

Mon autocritique étant achevée, je me dois de conclure que, depuis, je suis retourné trois fois en Inde, à Calcutta, Bombay, Bénarès, Madurai et Pondichéry... Rien qu'à les prononcer, ces noms sont déjà un voyage, mais, une fois sur place, l'expérience est telle que les personnes, les images et les sons que l'on croise à chaque coin de rue, de chemin, de route, vous imprègnent et resurgissent par bouffées, sans crier gare, où que vous soyez.

X

Xénophobie

*« Anne, ma sœur Anne,
si je te disais ce que je vois venir,
Anne, ma sœur Anne,
j'arrive pas à y croire
C'est comme un cauchemar, sale cafard. »*

Louis CHEDID, « Anne, ma sœur Anne »

Cette chanson cri du cœur, je l'ai publiée en 1985. J'ai mis trois bonnes années à la terminer tant je craignais de passer à côté et de servir ainsi le camp adverse. J'aurais adoré qu'elle devienne obsolète, le reflet d'un malheureux moment de notre histoire. Elle est, hélas, encore plus d'actualité aujourd'hui qu'hier. Je voulais qu'elle soit le premier extrait de l'album, le single qui passe à la radio. Ma maison de disques de l'époque désapprouvant ce choix, j'ai repris mon contrat et suis parti signer ailleurs. Le morceau est sorti et, contrairement aux prédictions de certains, il eut un impact important et fait partie des chansons dont on me parle le plus souvent. Il faut toujours écouter son instinct.

Comment, trente ans plus tard, en est-on arrivés à ce que l'extrême droite ait pignon sur rue, à ce qu'elle soit accueillie dans les médias comme n'importe quel autre parti ? Les mêmes qui déclaraient : « Moi vivant, jamais le FN ne franchira la porte de mon studio et, si on m'y oblige, comptez sur moi pour ficher ma démission ! » ont bien changé leur fusil d'épaule. L'enfer est pavé de bonnes intentions. Bien peu ont résisté à la tentation de faire le « buzz », de créer un « clash », tout ça pour « booster » l'Audimat. Une réflexion en passant, ces gens emploient-ils des mots anglais pour masquer la honte qu'ils ont à pratiquer cet exercice ?

Quand je pense que, dans mon enfance, l'extrême droite avait à sa tête un avocat, Jean-Louis Tixier-Vignancour, qui représentait moins de 1 % de l'électorat français. Je voyais bien dans les rues quelques croix celtiques taguées sur les murs. Mais, si j'en demandais la signification, les adultes changeaient de sujet en tordant le nez.

J'ai découvert le racisme à travers un film d'Alain Resnais, *Nuit et brouillard*, que j'ai vu (je ne sais plus où ni comment) dans les années 1960. Je conseille à tous les négationnistes de la Terre de le regarder. Les images sont sans équivoque. On ne nous parlait pas de la guerre à l'époque et, au collège, faire de la politique nous était interdit. Les commentaires de ce film étaient dits par le comédien Michel Bouquet, que j'ai eu le bonheur de rencontrer en 2016 (pour un disque en hommage à Brassens dont j'étais le réalisateur). Il avait la trentaine à l'époque. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui en parler. Il m'a raconté que, quand il était dans le studio de post-synchro à lire son texte en regardant ces images d'archives insoutenables de déportés soumis à la terreur du moindre faux pas, aux tortures physiques et morales, aux humiliations permanentes avec la mort comme seule perspective, voire comme seule possibilité de libération, les larmes lui montaient aux yeux, et c'est vrai que l'émotion dans sa voix est audible sur la bande-son. Une anecdote encore à propos de ce « grand monsieur ». Quand la séance fut terminée, il demanda expressément à Alain Resnais de ne pas inscrire son nom au générique. Il ne voulait pas qu'on puisse penser qu'il se servait de ces images pour asseoir sa popularité.

La projection de ce film fut un choc dont je ne me suis jamais remis. J'avais treize ou quatorze ans, et la télévision en était à ses balbutiements, encore en noir et blanc, diffusant des programmes bon enfant ou éducatifs. Les journaux d'actualités ne distillaient pas la violence et l'anxiété d'aujourd'hui. Les enfants étaient surprotégés de ce genre d'agressions extérieures. C'est dire le coup de poing en plein plexus que ce film m'a mis. Je suis ressorti de cette projection assommé. En trente-deux minutes, qui m'ont paru bien plus longues, Resnais m'avait fait comprendre que l'être humain était aussi capable des pires instincts.

Malgré mes origines arabes, je ne peux pas dire que j'aie subi d'agressions racistes dans ma vie. Je me souviens juste d'un bon camarade de classe, Arnaud, avec lequel je discutais des événements en Algérie dont toute la presse se faisait l'écho.

Hystérique, il se mit à dézinguer de Gaulle qui avait accordé l'indépendance à tous ces « bounoules » et favorisé les « youpins » qui ne valaient pas mieux, etc. Pauvre gosse de quinze ans, il était intoxiqué par des parents OAS purs et durs et de grands frères inscrits au mouvement Occident (dissous en 1968 pour devenir Ordre nouveau) qui se battaient à coups de batte de base-ball et autres objets contondants. Je n'en revenais pas que ce garçon

intelligent et si sympathique puisse tenir de tels propos. Je ne sus que lui répondre :

« Mais tu sais, Arnaud, moi, je suis arabe (ce qui était la pure vérité) et juif » (ce qui ne l'est pas, mais j'étais tellement contrarié de voir que celui que je considérais comme un bon copain proférait de telles insanités que j'aurais pu ajouter que j'étais noir, jaune, peau-rouge, musulman ou bouddhiste)...

Il s'arrêta net et me regarda droit dans les yeux. Je pensais que nous avions signé la fin de notre amitié.

« Oui, peut-être, me répondit-il, mais toi, c'est pas pareil !

– Ah bon, et en quoi ?

– Eh bien, toi, je te connais, je te vois tous les jours. Non, vraiment, on ne peut pas comparer. »

C'était encore pire. J'essayais de lui démontrer l'incohérence de son discours. Mais il n'en démordait pas : à part moi, tous les Arabes et tous les Juifs étaient à mettre dans le même panier. À partir de ce jour, je le fréquentai beaucoup moins. Je ne suis pas sûr qu'il ait compris pourquoi. Moi, si.

Bien des années plus tard, je le recroisai dans un aéroport. Il avait adhéré au Parti socialiste, était devenu avocat et défendait ardemment les droits de l'homme. Comme quoi, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. L'anecdote en dit long cependant sur la pression que les parents peuvent exercer sur leur progéniture. Ce lavage de cerveau qui pousse à la haine sous prétexte de couleur ou de religions différentes, cette maladie mentale qui déclare que certaines races sont inférieures à d'autres et qu'elles ne nous sont utiles que si elles restent à leur place sont à vomir.

Depuis quelque temps, les populistes reprennent du galon. Ils grignotent de nouveaux électeurs un peu partout dans le monde. Ils sont interviewés dans la presse, invités sur les plateaux de télévision sous l'excuse de la règle démocratique. Si, par malheur, ils accèdent un jour au pouvoir, on va voir ce qu'ils en feront, eux, de la démocratie ! Plus ça va, plus la parole se libère. Ceux qui rasaient les murs et avouaient du bout des lèvres leur sympathie pour les idéologies extrémistes ne s'en cachent plus.

La France, qui fut jadis le pays d'accueil de dizaines de milliers d'étrangers en fuite ou fascinés par ce pays de cocagne, promulgue maintenant des lois d'inhospitalité. Quelle régression ! Cette France

paradoxe qui, en 2017, dans le classement de ses personnalités préférées, a placé aux trois premières places Omar Sy, Jean-Jacques Goldman et Simone Veil ! Peut-être que les 34 % d'« Arnaud » qui ont voté FN au second tour de l'élection présidentielle diront :

« Oui, mais ces trois-là, c'est pas pareil. »

Il n'empêche que c'est un constat sans ambiguïté de ce qu'apporte la mixité à la société française.

Je voudrais conclure ce billet d'humeur par un trait d'humour (noir) en félicitant – une fois n'est pas coutume – Marine Le Pen pour sa prestation télévisuelle lors du débat du second tour présidentiel au printemps 2017. Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. Et je n'avais jamais assisté à un suicide politique aussi réussi. Elle a démontré son incompétence sur tous les sujets, son manque de classe a dévoilé son vrai visage. La dédramatisation en a pris un sacré coup ce soir-là. J'ai envie de lui dire :

« Merci encore, et continuez sur votre lancée, c'est bien là où vous êtes la meilleure. »

Y

Yo-yo

*« Notre propre estime nous soutient,
celle des autres nous récompense. »*

Anne BARRATIN, De toutes les paroisses

Je fus dans ma jeunesse un champion à ce sport qui était très à la mode, un peu partout dans le monde. Pour la seule année 1962, il s'en était vendu 45 millions aux États-Unis pour 40 millions d'enfants. C'est dire l'engouement ! En bonne suiveuse de la superpuissance américaine, la France ne faillit pas à la règle, et les yo-yo s'y écoulèrent comme des petits pains. Ils étaient partout, dans les cours de récréation, les chambres d'ado, chez les cadres et dirigeants d'entreprise pour se détendre entre les réunions.

Une ficelle enroulée sur un axe reliant deux hémisphères en bois ou en plastique. Au bout de la ficelle, un nœud que l'on s'attache au majeur. Et, dans un lent mouvement de va-et-vient et de bas en haut, on apprivoise l'objet. Au début, ça part en vrille, la ficelle s'emmêle et ça fait mal au doigt. Et puis, petit à petit, le métier rentre. D'un geste sec, on projette l'objet vers le bas, en essayant de le maintenir en roue libre. Bien sûr, il existe ensuite des figures multiples et variées.

Avec des copains, on s'exerçait comme des sportifs de haut niveau, car, au bout, il y avait une « carotte » : un concours, tous âges confondus, qui se tenait au quatrième étage du Bon Marché, magasin qui portait bien son nom à l'époque, mais moins à la portée de toutes les bourses aujourd'hui. Ça se passait le jeudi. À l'issue de l'épreuve étaient remises une médaille de bronze, une d'argent et une d'or, un peu comme les étoiles ou les chamois en ski. Je m'étais entraîné comme un beau diable dans l'espoir d'obtenir le bronze. J'avais mis au point un enchaînement de figures complexes que je repassais en boucle dans ma tête. Arriva mon tour. Il y avait pas mal de monde pour assister à la compétition. Des enfants, mais aussi des parents venus encourager leur descendance. Cela ajoutait une pression supplémentaire au trac inhérent à ce genre de concours. En même temps, j'éprouvais un sentiment d'orgueil et de satisfaction

inédit à être ainsi le centre d'intérêt d'autant de regards. Derrière une table, trois examinateurs me dévisageaient. L'adrénaline montait et je lançai mon yo-yo. Cela dura moins de cinq minutes, mais elles furent, je suppose, éblouissantes, car, à l'issue de ma prestation, les gens applaudirent à tout rompre et je reçus la médaille d'argent ! Récompense que, dans mes rêves les plus fous, je n'aurais osé espérer.

Ce fut en quelque sorte ma première prestation scénique devant un auditoire et j'en garde un souvenir puissant. Nul doute que cela m'a donné envie de renouveler l'expérience. Quand je monte sur scène aujourd'hui ou que je me retrouve face à un public, j'ai toujours une pensée pour le garçon au yo-yo, et j'essaie de faire aussi bien que lui.

Z

Zappette

*« Et je zappe, zappe, plus vite que mon ombre
Et je zappe, zappe, personne ne m'attrape. »*

Louis CHEDID, « Zap Zap »

Nous voici arrivés à la dernière lettre de cet alphabet intime. Le moment, pour ceux qui m'auront lu jusque-là, de refermer le livre, de sortir leur zappette (mentale) et de partir vaquer à d'autres occupations. Il est temps pour moi de vous remercier pour votre intérêt. Et de vous donner rendez-vous dans les mois qui viennent pour vous faire entendre, voir ou lire mes nouvelles créations.

Comme je l'ai chanté dans mon dernier album, *Deux fois l'infini* :

*« Il est temps de se dire au revoir,
Salut à la prochaine. »*

Ça n'est pas un point final, mais plutôt de suspension. *Inch'Allah*, bien sûr !

Alors, vous êtes prêts ? Attention : cinq, quatre, trois, deux, un, et... ZAP !

Discographie

Les albums

Balbutiements, Barclay, 1973.

Nous sommes des clowns, CBS, 1974.

Le Jeu de l'oie de Louis, CBS, 1975.

Ver de terre, CBS, 1976.

Egomane, CBS, 1980.

Ainsi soit-il, CBS, 1981.

Panique organisée, CBS, 1983.

Anne, ma sœur Anne, Mercury, 1985.

Bizar, Mercury, 1988.

Zap, Mercury, 1990.

Ces mots sont pour toi, Mercury, 1992.

Entre nous, Mercury, 1994.

Répondez-moi, Mercury, 1997.

Bouc-Bel-Air, Atmosphériques, 2001.

Botanique et vieilles charrues, Atmosphériques, 2003.

Un ange passe, Atmosphériques, 2004.

Le Soldat rose, Atmosphériques, 2006.

On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime qu'on les aime, Atmosphériques, 2010.

Deux fois l'infini, Atmosphériques, 2013.

Louis, Matthieu, Joseph et Anna, Barclay, 2015.

Les singles

Tu es né juste à temps / Miss Melissa, CBS, 1974.

Je chante dans les transistors / Je voulais te dire, CBS, 1977.

La Belle / Chapeau de paille, CBS, 1977.

T'as beau pas être beau / L'amour s.m.p.m., CBS, 1978.

Papillon / Dans la rue Sherbrooke, CBS, 1979.

Hold-up / Hold-up (instrumental), CBS, 1984.

Dites-lui que je l'aime / Entre nous, Mercury, 1994.

Pote, Atmosphériques, 2005.

Chat noir (remix de Laurent Garnier), Atmosphériques, 2012.

Bibliographie

40 berges blues (roman), Flammarion, 1992.

Mélodies intérieures (avec Benoît Merlin), Presses de la Renaissance, 2014.

Des vies et des poussières (nouvelles), Calmann-Lévy, 2016.

Dans la même collection

Le dictionnaire de ma vie

Claude Lelouch, 2016

Michael Lonsdale, 2016

Patrice Leconte, 2017

Michel Leeb, 2017

Table des matières

Couverture

Page de titre

A

Artiste

B

Balbutiements

C

Cyrano (de Bergerac)

D

Dieu et Diable

E

Enfance

F

Famille

G

Geek

H

Horizontal

I

Instinct

J

Jack (London)

K

Kilo

L

Livre

M

Mort

N

Non !

O

O (la voyelle)

P

Premières fois

Q

Quotidien

R

Rêveur

S

Soldat (rose)

T

Tennis

U

Unique

V

Vie

W

Wagon-lit

X

Xénophobie

Y

Yo-yo

Z

Zappette

Discographie

Bibliographie

Dans la même collection Le dictionnaire de ma vie

Page de copyright

© Kero, 2018

ISBN : 978-2-36658-386-1

Notes

1. La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique : société de gestion des droits d'auteur.

Notes

1. Extrait de « Les animaux malades de la peste » de La Fontaine.

Notes

1. *40 berges blues*, Flammarion, 1992.

Notes

1. *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, acte II, scène 8.

Sommaire

1. [Couverture](#)
2. [Page de titre](#)
3. [A](#)
 1. [Artiste](#)
4. [B](#)
 1. [Balbutiements](#)
5. [C](#)
 1. [Cyrano \(de Bergerac\)](#)
6. [D](#)
 1. [Dieu et Diable](#)
7. [E](#)
 1. [Enfance](#)
8. [F](#)
 1. [Famille](#)
9. [G](#)
 1. [Geek](#)
10. [H](#)
 1. [Horizontal](#)
11. [I](#)
 1. [Instinct](#)
12. [J](#)
 1. [Jack \(London\)](#)
13. [K](#)
 1. [Kilo](#)
14. [L](#)
 1. [Livre](#)
15. [M](#)
 1. [Mort](#)
16. [N](#)
 1. [Non !](#)
17. [O](#)
 1. [O \(la voyelle\)](#)
18. [P](#)
 1. [Premières fois](#)
19. [Q](#)
 1. [Quotidien](#)
20. [R](#)
 1. [Rêveur](#)
21. [S](#)
 1. [Soldat \(rose\)](#)

- 22. [T](#)
 - 1. [Tennis](#)
- 23. [U](#)
 - 1. [Unique](#)
- 24. [V](#)
 - 1. [Vie](#)
- 25. [W](#)
 - 1. [Wagon-lit](#)
- 26. [X](#)
 - 1. [Xénophobie](#)
- 27. [Y](#)
 - 1. [Yo-yo](#)
- 28. [Z](#)
 - 1. [Zappette](#)
- 29. [Discographie](#)
- 30. [Bibliographie](#)
- 31. [Dans la même collection Le dictionnaire de ma vie](#)
- 32. [Table](#)
- 33. [Page de copyright](#)

Pagination de l'édition papier

- 1. [1](#)
- 2. [2](#)
- 3. [7](#)
- 4. [8](#)
- 5. [9](#)
- 6. [10](#)
- 7. [11](#)
- 8. [12](#)
- 9. [13](#)
- 10. [14](#)
- 11. [15](#)
- 12. [16](#)
- 13. [17](#)
- 14. [18](#)
- 15. [19](#)
- 16. [20](#)
- 17. [21](#)
- 18. [22](#)
- 19. [23](#)
- 20. [25](#)

21.	26
22.	27
23.	28
24.	29
25.	30
26.	31
27.	32
28.	33
29.	34
30.	35
31.	36
32.	37
33.	38
34.	39
35.	40
36.	41
37.	42
38.	43
39.	44
40.	45
41.	46
42.	47
43.	48
44.	49
45.	50
46.	51
47.	52
48.	53
49.	54
50.	55
51.	56
52.	57
53.	58
54.	59
55.	60
56.	61
57.	62
58.	63
59.	64
60.	65
61.	66
62.	67
63.	68
64.	69

65.	71
66.	72
67.	73
68.	74
69.	75
70.	76
71.	77
72.	78
73.	79
74.	80
75.	81
76.	82
77.	83
78.	84
79.	85
80.	87
81.	88
82.	89
83.	90
84.	91
85.	92
86.	93
87.	94
88.	95
89.	96
90.	97
91.	98
92.	99
93.	100
94.	101
95.	102
96.	103
97.	104
98.	105
99.	106
100.	107
101.	108
102.	109
103.	110
104.	111
105.	112
106.	113
107.	114
108.	115

109.	117
110.	118
111.	119
112.	120
113.	121
114.	122
115.	123
116.	124
117.	125
118.	126
119.	127
120.	128
121.	129
122.	130
123.	131
124.	132
125.	133
126.	135
127.	136
128.	137
129.	138
130.	139
131.	140
132.	141
133.	143
134.	144
135.	145
136.	146
137.	147
138.	149
139.	150
140.	151
141.	152
142.	153
143.	154
144.	155
145.	156
146.	157
147.	158
148.	159
149.	160
150.	161
151.	162
152.	163

153.	164
154.	165
155.	166
156.	167
157.	168
158.	169
159.	170
160.	171
161.	172
162.	173
163.	174
164.	175
165.	176
166.	177
167.	178
168.	179
169.	180
170.	181
171.	182
172.	183
173.	184
174.	185
175.	186
176.	187
177.	188
178.	189
179.	190
180.	191
181.	192
182.	193
183.	194
184.	195
185.	196
186.	197
187.	199
188.	200
189.	201
190.	202
191.	203
192.	204
193.	205
194.	206
195.	207
196.	209

197.	210
198.	211
199.	212
200.	213
201.	214
202.	215
203.	216
204.	217
205.	218
206.	219
207.	220
208.	221
209.	222
210.	223
211.	225
212.	226
213.	227
214.	228
215.	229

Guide

1. [Couverture](#)
2. [Page de titre](#)
3. [Début du contenu](#)
4. [Bibliographie](#)
5. [Table des matières](#)